

Ed. Thurneysen

*LA FOI ET LES
ŒUVRES*

Commentaire de

*L'E PITRE DE
JACQUES*

Le prédicateur de la cathédrale de Bâle nous conduit ici, en dix-neuf méditations, au travers de l'Épître de Jacques, cette épître qu'un des géants de l'histoire de l'Eglise, Luther, a appelée un jour, avec impatience, une «épître de paille». En effet, cette épître respire le battoir : ordre sur ordre, injonction sur injonction, commandement sur commandement. Mais grâce à l'interprétation d'Ed. Thurneysen, on n'a jamais l'impression que saint Jacques tente de nous assommer avec le fléau d'une morale insupportable. Parce qu'il s'agit ici, de la première à la dernière ligne, d'une exégèse qui annonce le Christ, les ordres qui atteignent l'Eglise sont doux, le joug devient léger, les fatigués et les chargés peuvent respirer. Certes on bat ; mais pas de la paille vide. On bat du blé aux épis lourds, et le grain devient pain, pour nourrir les affamés et pour fortifier sur leur chemin tous ceux que la fatigue accable.

Ce n'est pas la première fois que paraissent des homélies sur saint Jacques ; mais on n'exagère sans doute pas en disant que c'est la première fois que l'Épître de Jacques s'adresse aux pécheurs avec autant de fidélité biblique et de miséricorde évangélique. Dans un monde plein de nouveautés bruyantes, la parution d'un tel ouvrage est un événement bien silencieux. Mais celui qui a des yeux pour déceler l'histoire de Dieu au travers des événements du monde en sera rempli de reconnaissance et de confiance.

WALTER LÜTHI

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS :

A. AESCHIMANN, *Jérémie.*

H. GOLLWITZER, *La joie de Dieu.*

Commentaire de l'Évangile de Luc.

J.-S. JAVET, *Dieu nous parla.*

Commentaire de l'Épître aux Hébreux.

G. DELUZ, *La justice de Dieu.*

Commentaire de l'Épître aux Romains.

B. BALSCHERT, *L'alliance de grâce.*

Introduction aux livres de l'Ancien Testament.

W. LUTHI, *La Parole faite chair.*

Commentaire de l'Évangile de Jean.

W. VISCHER, *L'Ancien Testament, témoin du Christ.*

I. La loi ou les cinq livres de Moïse.

II. Les premiers prophètes.

Paraîtra en 1959:

G. DELUZ, *La sagesse de Dieu.*

Commentaire de I Corinthiens.

ED. THURNEYSEN

Dr théol.» D. D.

Professeur à l'Université et pasteur à la cathédrale de Bâle

LA FOI ET LES ŒUVRES

Commentaire de l'Épître de Jacques

Adaptation française de CHARLES PITTET

ÉDITIONS DELACHAUX & NIESTLÉ

4 rue de l'Hôpital, NEUCHÂTEL (Suisse)

Diffusion en France:

DELACHAUX & NIESTLÉ, 32 rue de Grenelle, PARIS 7^{me}

Édité en Suisse

L'édition originale de cet ouvrage
a paru en allemand sous le titre
DER BRIEF DES JAKOB US
au Friedrich Reinhardt Verlag à Bâle

Tous droits réservés

Copyright 1959 by Delachaux & Niestlé S. A., Neuchâtel (Switzerland)

NOTE DU TRADUCTEUR

Dans cette adaptation française, nous avons tenté de conserver au texte du pasteur Thurneysen le ton familier et très direct qu'il a en allemand.

Pour le texte biblique, nous avons choisi la version Segond; nous y avons apporté quelques changements sans importance, mais rendus nécessaires par les exigences de la traduction.

C. P.

AVANT-PROPOS

Ce sont des prédications, faites dans ma paroisse de Bâle entre le 18 août 1940 et le 20 juillet 1941, qui sont à l'origine du présent commentaire de l'Épître de Jacques. Le fait de donner des dates signifie que tout ce qui est dit l'a été à un moment précis et dans une situation précise; le lecteur s'en rendra compte de lui-même, même sans cette indication de dates. Mais n'est-ce pas le témoignage biblique lui-même qui comporte cette exigence de dates? Et le prédicateur n'est-il pas un héraut, qui doit, à partir du témoignage du prophète ou de l'apôtre, atteindre des hommes donnés, vivant à une époque donnée? Ainsi Jésus-Christ, ressuscité des morts, qui est tout le contenu de ce témoignage biblique, n'est pas une figure historique dont on pourrait parler à distance, mais le Seigneur qui, aujourd'hui pas moins que de son temps, veut s'adresser lui-même à son Eglise par la bouche de son messager. Tout bon commentaire doit du reste consister à nous faire parvenir cette parole du Christ. Puisse cela se vérifier dans cet essai de commentaire! Puisse le lecteur ressentir ce que nous avons ressenti, mes auditeurs et moi-même comme prédicateur, en avançant dans la lecture de cette lettre: combien la présence de l'Évangile de Jésus, justement par la voix de Jacques, est réelle pour nous!

Ainsi est exprimé ce qui ne devrait du reste pas être mis en question: Jacques prêche Jésus-Christ, il prêche sa croix et sa résurrection, il annonce la puissance du pardon, il appelle à l'obéissance de la foi; il n'a pas d'autre message. Mais il prêche tout cela à sa manière à lui. Cette manière à lui est caractérisée

par le fait que dans sa prédication Jacques voue une attention particulière au combat que le chrétien doit mener tous les jours de sa vie, à son « épreuve » de chaque jour. C'est cela justement qui rend son message si saisissant et si vivifiant. L'apôtre fait un usage particulier mais valable de la vérité évangélique, si bien que cette vérité nous apparaît dans une lumière toute nouvelle, dont la puissance nous atteint, nous réveille, mais tout en même temps nous console et nous fortifie. On pourrait dire que ce sont des exercices évangéliques que l'Épître de Jacques nous impose ici. N'en avons-nous pas justement un urgent besoin ? Ad. Schlatter a raison de dire que nos Eglises ont eu grand tort de n'accorder jusqu'à maintenant qu'une attention toute superficielle à Jacques.

On ne peut pas commenter l'Épître de Jacques sans que son intention et son contenu posent la question plus précisément théologique du rapport de l'Évangile et de la loi, de la justification et de la sanctification. Malgré son allure homilétique, ce livre peut donc être considéré comme une contribution à l'exégèse proprement théologique de notre épître.

Pour ce travail m'ont été particulièrement précieux : le commentaire de Calvin, un cours de Karl Barth sur les deux premiers chapitres de l'épître, donné en 1922, mais qui n'a pas paru, puis *Der Brief des Jakobus* d'Adolf Schlatter, et enfin de Fritz Horn *Die Scheidung der Geister*, Munich 1931.

Bâle, novembre
1941.

EDOUARD THURNEYSSEN

CHAPITRE PREMIER

v. 1-4. Moi, Jacques, serviteur de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ, aux douze tribus, qui sont dans la dispersion, je vous salue dans la joie!

Regardez, mes frères, comme un sujet de joie parfaite les diverses épreuves auxquelles vous pouvez être exposés, sachant que Pépreuve de votre foi produit la patience, mais il faut que la patience accomplisse parfaitement son œuvre afin que vous soyez parfaits, sans faillir en rien.

L'apôtre écrit « aux douze tribus qui sont dans la dispersion » c'est-à-dire disséminées, éparpillées, séparées les unes des autres, semblables à un troupeau dans lequel un loup a pénétré. C'est l'Eglise, peuple de Dieu, qui est dépeinte ainsi. Elle est dispersée et disséminée parmi tous les peuples de la terre. Elle est dispersée même là où, apparemment, elle vit encore rassemblée en tant que communauté.

Combien grande est la division de l'Eglise, combien grande sa dispersion! Comme ils sont dispersés, éloignés les uns des autres, exilés ceux qui devraient vivre ensemble en tant que peuple de Dieu! Et cette situation est identique dans l'Eglise d'aujourd'hui, ici comme ailleurs, au-delà de nos frontières. Mais malgré tout cette Eglise existe, puisque Jacques écrit « aux douze tribus qui sont dans la dispersion ». L'Eglise est présente; malgré tout, cette adresse le prouve. Il faut qu'on nous le dise, il faut se le répéter les uns aux autres, comme on se crie les uns aux autres : « Nous sommes là ! — nous sommes près de vous ! » pour se donner du courage, quand on marche dans le brouillard

ou la nuit, et qu'on ne se voit plus. Si nous pouvons proclamer partout, par-dessus toutes les frontières, que l'Eglise vit, qu'elle tient bon, malgré la dispersion des chrétiens, ce sera pour ceux qui luttent un message d'espérance et de réconfort.

Nous existons, parce que Christ est présent. Ce que Jacques écrit, il ne l'écrit pas de lui-même. Il l'écrit en tant que « serviteur de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ ». C'est de Jésus-Christ qu'il est question ici, dont la présence et la puissance se manifestent au milieu des siens, c'est-à-dire dans l'Eglise, qui ne vit que de cette puissance et de cette présence. C'est ce qui l'empêche de s'effondrer. Nous devons avoir l'absolue certitude que cette miséricordieuse et efficace présence de Jésus-Christ ne nous a pas fait défaut un seul instant. C'est du reste pourquoi l'apôtre peut commencer par dire : « Je vous salue dans la joie ! » « Moi, Jacques serviteur de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ aux douze tribus qui sont dans la dispersion, je vous salue, dans la joie ! » ou, traduit littéralement : « Soyez dans la joie ! » Ce « je vous salue dans la joie » Jacques le dit comme un mot d'ordre, un peu comme s'il disait : vous pouvez être dans la joie, réjouissez-vous !

Les paroles de Jacques n'ont pas un brillant particulier. Tout au long de sa lettre il s'exprime dans une langue rigoureuse, sobre et précise. Dans sa manière de parler Jacques fait penser aux prophètes de l'Ancienne Alliance, à Amos le paysan, par exemple, qui traite avec sévérité les villes de Samarie, et leur prêche la repentance. Tout comme Amos, Jacques conclut en disant: je ne suis rien d'autre qu'« un serviteur », un serviteur que le Seigneur envoie pour transmettre ses ordres et appeler à l'obéissance. Et tout au long de l'épître, tel un martellement régulier, les ordres succèdent aux ordres, les instructions aux instructions, les commandements aux commandements. Mais par-dessus tout et avant tout figure le mot « joie ». En entendant les ordres, les instructions et les commandements que Jacques nous donne, il ne nous viendrait pas un seul instant à l'idée que son intention soit de nous écraser; son intention est tout au contraire de nous convoquer, de nous rassembler comme peuple de Dieu pour nous soumettre tous au Christ, le Seigneur. Il est semblable à un officier qui donne ses ordres. Mais les ordres de l'apôtre ne sont-ils

pas justement l'aide et le secours dont nous avons grand besoin dans notre dispersion? Quand un soldat, dans un poste isolé, perçoit, au milieu du vacarme du combat, un ordre qui lui est destiné, il sait alors qu'il n'est ni abandonné, ni isolé, donc qu'il n'est pas perdu ; il sait alors que quelqu'un est là, qui le conduit. La Bible nous donne de nombreux exemples d'hommes qui ont soupiré après un tel ordre, qui viendrait de Dieu, qui ont lutté pour obtenir des directives de sa part. L'exemple de Saül, un roi de l'Ancien Testament, est typique: la dernière nuit de sa vie, il s'est vu perdu et senti totalement abandonné, parce qu'il ne recevait plus ni ordre, ni instruction, ni commandement de la part de Dieu. C'est le signe que Dieu l'avait abandonné, qu'il l'avait rejeté. Les paroles que Jacques nous adresse ici contiennent des ordres et des instructions claires et nettes. C'est la preuve que Christ ne nous abandonne pas. Il nous envoie son serviteur, l'apôtre, pour nous transmettre des ordres, pour que nous sachions que lui, le Roi, est là, qu'il étend sur nous le règne de sa seigneurie. C'est pourquoi l'apôtre peut dire: « Je vous salue dans la joie ! » C'est pourquoi : « Mes frères, regardez comme un sujet de joie complète les diverses épreuves auxquelles vous pouvez être exposés. » Les commandements que Dieu nous donne quand nous passons par l'épreuve, sont un signe de sa présence efficace au milieu de nous. Celui qui reçoit des ordres de Dieu fait partie de son peuple, même s'il traverse l'épreuve. C'est pourquoi vous pouvez être dans la joie si vous vous soumettez aux instructions de Dieu.

Les ordres que le serviteur de Jésus-Christ nous donne sont, il est vrai, bien différents de ceux qu'un soldat reçoit de son officier. Quand un soldat reçoit un ordre, il va de soi que c'est le commandant qui donne l'ordre et le subordonné qui l'exécute. Pour ce qui est des ordres que nous recevons de Jésus-Christ, par l'intermédiaire de son serviteur l'apôtre ou des prophètes, tout ce qui doit être accompli l'est depuis longtemps. Et l'est précisément par celui qui donne l'ordre, l'est parfaitement par Jésus-Christ lui-même. Donc quand nous recevons des ordres de l'apôtre tels que : tenez bon dans l'épreuve, éprouvez votre foi, patientez et persévérez jusqu'à la fin, nous ne devons pas dire: j'ai reçu un ordre, pour l'exécuter, pour être fidèle à l'ordre de

l'apôtre, il me faut changer ma vie et peut-être celle du monde. En donnant un tel ordre, Jacques veut, sans aucun doute, que notre vie et la vie du monde soient transformées de fond en comble. Ses paroles sont comme une charrue qui laboure un champ. C'est ainsi que toute notre vie doit être bouleversée, tirée d'une situation difficile et orientée dans une direction nouvelle. Mais l'apôtre sait bien que ce bouleversement total de notre vie ne peut pas être notre affaire. Par nous-mêmes nous ne sommes pas même capables de faire un tout petit bond en avant. Nous ne parviendrons jamais à changer, si peu que ce soit, la direction de notre vie. Tout cela doit être l'œuvre d'un autre. Ce sera l'œuvre de celui qui parle ici, c'est-à-dire l'œuvre de Jésus-Christ. Jacques a pu en faire l'expérience personnellement. Jésus-Christ a étendu sa main sur lui, il a racheté sa vie, comme on paie le prix d'un esclave à celui auquel il appartient. C'est ce qu'il faut entendre quand Jacques se dit « serviteur de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ ». Tel est aussi le grand changement et le renouvellement que Jacques nous annonce.

Nous sommes en plein dans le mystère de la Bible. Nous sommes en présence de cette déclaration sacrée: toute vie sera changée et renouvelée ; à vous tous le salut, la lumière, la vérité sont révélés là où Jésus-Christ parle, souffre, meurt et ressuscite. Et c'est comme serviteur de ce Jésus-Christ que Jacques s'adresse à nous. Cela signifie qu'en dehors de Jésus-Christ, c'est-à-dire en ne comptant que sur soi-même, personne ne peut faire autre chose que de pousser un soupir d'impuissance, si quelqu'un vient à lui parler du renouvellement nécessaire de sa vie, de son devoir de patienter et de persévérer dans l'épreuve. Hors de Jésus-Christ il nous est impossible de suivre ces exhortations. Comment pourrais-je renouveler ma vie, moi qui suis faible, et qui retombe chaque jour? Je suis incapable de changer ma vie, incapable de remporter une victoire, je ne suis qu'un tout pauvre homme. Je connais ma faiblesse, je connais mes réactions dans l'épreuve, dans la misère et l'inquiétude de notre époque. A cela il faut répondre : si Jacques parle si nettement de changer notre vie — et il le fait tout au long de sa lettre — s'il parle de résistance dans l'épreuve, de patience, de persévérance, c'est qu'il sait d'où vient notre impuissance. Il connaît son monde.

Il connaît la misère de notre situation et notre impossibilité de remporter une victoire. Mais il pense aussi à autre chose, il pense à cette parole qui est au centre de la Bible, à cette promesse; il pense à Jésus-Christ, mort et ressuscité pour nous. Il sait bien — et c'est là-dessus qu'il se fonde pour s'adresser à nous — qu'un peu de la lumière nouvelle qui est en Jésus-Christ a pénétré en nous. Même si nous étions dispersés, éparpillés, disséminés, déracinés, nous ne pourrions pas ignorer le nom de Jésus-Christ, aucun de nous ne pourrait faire qu'il ne soit pas baptisé, que la table sainte ne soit pas dressée toujours à nouveau pour lui, qu'il ne soit pas appelé à faire partie du peuple de Dieu, de son troupeau pour lequel il a remporté la victoire. Il se peut que nous l'ayons oublié, que tout cela soit comme recouvert d'une épaisse couche de poussière. Il se peut que nous dormions, que nous soyons à bout de force, esclaves de nos nerfs et de notre caractère, que notre résistance soit brisée. Mais cela ne peut pas durer ainsi. C'est pourquoi Jacques s'adresse à nous, c'est pourquoi Jésus-Christ lui-même est présent dans la parole de son serviteur et nous dit: Réjouissez-vous! Réveillez-vous! Redressez-vous! Soyez forts! Considérez ce que j'ai fait pour vous !

C'est bien parce que Jacques nous considère comme une communauté, qui, dans sa faiblesse et sa dispersion, est éclairée par la lumière de Christ, qu'il nous parle avec tant d'assurance et de zèle. Cette lumière nous permet de dominer nos plaintes. Notre situation est en effet toute différente si elle est considérée à partir de la puissance de Dieu ou si au contraire elle est considérée à partir de notre impuissance. Si l'on juge notre condition du seul point de vue humain, on ne peut que désespérer. On peut nous prêcher une morale élevée, nous donner un bon coup de fouet, on n'en restera pas moins impuissant. La morale et le découragement vont de pair. Mais si l'on juge notre vie à partir de Dieu, dans la lumière de Christ, on peut alors dire et penser tout autre chose. On impose alors une limite, même une fin, à notre découragement. Au lieu de gémir on prend conscience de la présence du Père, qui signifie pour toi : bien que tu sois pauvre et faible, bien que tu aies des raisons d'être découragé,

Jésus est là à côté de toi, qui souffres ; et ce Jésus ne dit qu'une seule chose à ceux qui souffrent, qui sont affligés, opprimés, chagrinés, accablés, il leur dit : « Vous appartenez à Dieu. » Même si tu dois confesser avec l'apôtre : « Misérable que je suis, qui me délivrera du corps de cette mort? » tu pourras bien plus encore confesser : « Grâce soient rendues à Dieu, qui nous a donné la victoire par Jésus-Christ, notre Seigneur. » Parce qu'il en est ainsi, parce que cela est la vérité, « je vous salue dans la joie ! »

Maintenant donc avec la force que donne cette joie, à cause de cette joie, écoutons les ordres de Dieu, ses instructions et ses commandements, et mettons-les fidèlement en pratique ! C'est bien ce que contient l'Écriture sainte, des ordres, mais aussi des actes d'obéissance. Il ne s'agit plus ni de morale, ni de plainte. Et cela grâce à la présence de Jésus-Christ au milieu de nous, présence qui nous fait vivre. Ainsi nous avons la possibilité de vivre, d'obéir, d'aller de l'avant. De même qu'une fleur peut s'épanouir, portant en elle sa couleur et son parfum, parce qu'elle tire de sa racine sa croissance, de même l'obéissance à la loi est possible, parce qu'elle reçoit sa force de Jésus-Christ, source de toute vie, Jésus-Christ qui, par sa Parole que nous transmettent ses prophètes et ses apôtres, est avec nous, en nous, pour nous.

La présence de Jésus-Christ a-t-elle introduit dans notre vie un peu de cette volonté de Dieu, de cette obéissance, que nous

lui devons, de ce changement, si nécessaire? Ici nous sommes interrogés ! Cette interrogation est si sérieuse qu'elle ne peut que nous plonger dans la honte, car on ne trouve rien de tout cela dans notre vie. Mais s'il en est ainsi, à quoi reconnaît-on la présence de Dieu dans notre vie? La première constatation entraîne cette question. Jésus-Christ ne peut se séparer de l'exigence de son commandement, de même ce commandement et l'obéissance qui lui est due sont impensables sans Jésus-Christ, qui donne l'un et l'autre. En effet ce n'est pas une plaisanterie que de se mettre à l'écoute de Jacques, serviteur de Jésus-Christ. Il nous oblige à une décision. Il nous appelle à la repentance. Il nous dit, comme il le dit à l'Eglise : vous parlez de Jésus-Christ, vous allez au culte, vous lisez la Bible, vous avez la foi et vous priez. Mais tout cela reste de vains mots, si la volonté de Dieu n'est pas accomplie, si on ne constate pas un changement effectif dans votre vie. Il nous dit encore: Dieu a fait pour vous une toute grande chose, il a étendu sa main sur vous. Mais vous qu'en avez-vous fait de cette miséricorde? Pourquoi ne saisissez-vous pas cette main? Voilà la repentance à laquelle il nous appelle. Cette repentance qui est la conséquence de cette grande joie que Dieu a préparée pour nous en Jésus-Christ, et dans laquelle il veut que nous vivions. C'est en proclamant cette joie que Jacques nous appelle à la repentance. Sa repentance est une repentance joyeuse. Il n'a que faire de bigots, d'hommes qui gémissent et se lamentent. Il veut des hommes vaillants, appelés à la joie et par la joie, capables d'obéissance.

C'est à cela que Jacques fait allusion, c'est à cela qu'il pense, quand il nous exhorte en nous disant: «Soyez joyeux dans l'épreuve, soyez patients et persévérants jusqu'à la fin. » On nous invite ici à marcher dans les traces de celui qui, parvenu au terme de la course, nous appelle, de celui qui est lui-même le chemin qui conduit au but. Puisqu'il nous appelle et nous montre le chemin, nous pouvons nous mettre en route, avec cette force qu'il nous donne. Nous pouvons admettre dès lors, je pense, qu'obéir à sa volonté est une grande joie ! « Je sais que son commandement est la vie éternelle », dit l'Evangile de Jean. On peut être dans la joie quand on reçoit un commandement de Dieu, puisque ce commandement signifie: maintenant Dieu

me prend par la main, je suis à lui, il fait de moi son serviteur. C'est pourquoi il me donne un ordre. Je puis alors me tenir debout et marcher, je puis tenir ferme jusqu'à la fin. Je suis aux ordres de Dieu, tel que je suis, avec mes fautes et mes faiblesses, avec mes plaintes, et il m'amènera à l'obéissance, et me mettra sur le chemin qui conduit au but.

Nous pourrions conclure. N'en avons-nous pas assez entendu ? Mais laissez-moi pourtant relever encore le genre de cheminement dont Jacques parle ici. Il parle d'une « épreuve » par laquelle nous devons passer. Quand on entend ce mot d'épreuve, une image nous vient aussitôt à l'esprit : on voit un homme qui s'avance à grands pas sur la route, mais voilà que brusquement un autre homme s'avance à sa rencontre, un bâton ou une épée à la main, pour lui barrer la route ou pour le tuer. C'est ainsi qu'on se représente l'épreuve. Cette image est significative pour nous tous. Car c'est chaque jour que nous nous remettons en route: nous nous levons, la journée a commencé, alors nous allons à notre travail, à nos affaires, à notre atelier, nous nous mettons à notre ménage. Et voilà que tout à coup, comme venant de l'enfer, un obstacle surgit, c'est une contrariété, quelque chose qui va s'acharner sur nous, qui va troubler les heures qui viennent, qui va gâter toute la journée, c'est quelque chose qui nous accable ou qui nous accuse, c'est peut-être une angoisse ou une souffrance qui nous tombe ainsi dessus. Et tout aussitôt l'éclat du jour que Dieu nous avait donné, disparaît. Et nous voilà abattus, déprimés, en panne, misérables. C'est peut-être aussi une mauvaise pensée qui nous vient et qui nous tire en bas pour que nous en soyons honteux, et voilà que nous ne parvenons pas à nous en libérer. Voilà votre épreuve. Voilà ce qui vous arrive, dit Jacques. Et c'est pourquoi il nous atteint toujours là où nous sommes, tels que nous sommes. C'est alors qu'il nous dit: «Mes frères, regardez comme un sujet de joie complète les diverses épreuves

auxquelles vous pouvez être exposés ! » Comment faut-il le comprendre? Devons-nous nous réjouir du mal et de l'inquiétude qui fondent sur nous? C'est tout le contraire qui se passe, nous sommes alors tristes, déprimés et abattus. Nos voisins qui nous rencontrent nous demandent : « Qu'as-tu ? » Est-ce vraiment dans de telles circonstances que nous devrions être joyeux? Certainement, répond Jacques, car l'épreuve qui survient ainsi pour nous est un événement extrêmement important. C'est en effet ainsi que dans la réalité tout à fait concrète de notre vie de tous les jours, Jésus-Christ prépare pour nous la joie. C'est à une telle occasion, dans de telles circonstances que ta foi est mise à l'épreuve, et que tu peux te demander : est-ce important ou non que tu sois enfant de Dieu, que tu appartiennes au Père, que tu sois à ses ordres? Si c'est important — et c'est important — tu n'as pas le droit de te lamenter, de ne t'intéresser qu'à toi-même, de t'étudier du point de vue psychologique, mais tu dois considérer la seule chose importante: j'appartiens à Dieu! Il a étendu sa main sur moi, qui peut me séparer de lui, de son amour? C'est ainsi que tu peux et que tu dois résister dans l'épreuve. Ce sont de toutes petites choses en apparence, mais c'est là que se passe l'événement de l'importance la plus grande. C'est alors qu'on te demande à chaque instant qui tu es et si tu tiens bon? C'est alors qu'on verra si oui ou non c'est en vain que tu lis ta Bible et que tu pries. Il faut tenir ferme, ne pas quitter cette certitude : je suis entre les mains du Père. C'est en toi que doit se faire ce passage qui de l'épreuve t'amène au Père. Ce petit mouvement, c'est ta victoire. Ou mieux encore, c'est la victoire de Dieu dans ta vie. Dieu intervient dans ta misère, il te console dans tes luttes.

Jacques parle ici avec courage, en homme; son message s'adresse à des hommes vaillants. Mais son message n'est pas une morale, c'est l'annonce d'une très grande joie. Aujourd'hui chacun doit être vigilant. Cela ne fait aucun doute que nous sommes atteints, nous autres hommes, d'une maladie qui mène à la mort. Et toutes sortes de remèdes, plus ou moins efficaces, nous sont offerts. Un seul moyen est efficace pour lutter contre cette maladie, c'est la joie, cette joie dont on parle ici, la joie de l'obéissance, la joie de recevoir un commandement auquel on peut se tenir. Car, comprenons-le bien, il s'agit vraiment aujourd'hui

d'hui de renouvellement total de notre vie, de notre vie tout entière. Et c'est de l'Eglise que doit venir ce renouvellement de la vie. Mais l'Eglise c'est nous, chacun de nous, dans la mesure où l'on accepte d'obéir à Christ. Tout homme qui obéit ainsi acquiert une position qui non seulement est imprenable, une position de combat, mais aussi une position où l'on remporte la victoire, une position qui nous permet de recevoir le salut, la lumière, la conversion, toutes grâces qui nous sont données par Jésus-Christ de la part de Dieu le Père, qui est aux cieux.

v. 8-8. Si quelqu'un d'entre vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous simplement et sans reproche, et elle lui sera donnée. Mais qu'il la demande avec foi, sans douter; car celui qui doute est semblable au flot de la mer, agité par le vent et poussé de côté et d'autre. Qu'un tel homme ne s' imagine pas qu'il recevra quelque chose du Seigneur: c'est un homme irrésolu, inconsistant dans toutes ses voies.

Dans la lettre de Jacques tout se tient, c'est pourquoi il est nécessaire de revenir au début de l'épître pour comprendre la suite. Le premier mot sur lequel l'apôtre insiste est le mot «joie». Comme chez Jacques tout est en rapport avec la vie, tout naturellement, pour lui, parler de joie signifie parler de la joie de la vie, de la joie de vivre. Etre dans la joie signifie être un homme qui peut dire oui à sa vie. Etre dans la joie c'est pouvoir aimer notre vie, en être reconnaissant, l'aimer telle qu'elle est, avec ses hauts et ses bas, avec ses ombres et ses lumières. Etre dans la joie signifie vivre, vivre intensément, vivre dans une paix parfaite et dans une confiance absolue, vivre comme un enfant, qui, à la nuit tombante, joue assis près de sa mère, et qui, pris par son jeu, oublie complètement que la nuit vient. Sa mère est là à côté de lui, de quoi pourrait-il bien avoir peur? Qui est capable de vivre de cette manière? Mais Jésus-Christ n'est-il pas notre paix, une paix qui nous entoure de toute part? C'est en se fondant sur cette certitude que Jacques prononce ce mot de joie. C'est comme «serviteur de Dieu et de Jésus-Christ» qu'il le prononce. Que Dieu est grand, qui permet que le premier mot que prononce son serviteur soit ce mot « joie ».

Mais Jacques va plus loin; à côté du mot joie, étroitement lié à lui, on trouve ce mot tout différent: «épreuves». «Mes frères, regardez comme un sujet de joie complète les diverses épreuves auxquelles vous pouvez être exposés. » Par exemple tout ce qui nous contrarie et nous afflige jour après jour. Ce

combat que nous devons mener journallement nous mine, et nous enlève toute joie. C'est pourquoi notre joie est comparable à un rayon de soleil qui luit un instant sur un mur sombre, puis disparaît, laissant le mur dans l'ombre. Jésus-Christ n'est-il pas tous les jours avec nous ? N'est-il pas avec nous de telle manière qu'il partage absolument toutes nos contrariétés, toutes nos difficultés, si bien que nous ne sommes jamais abandonnés ? Si le nom de Jésus-Christ représente quelque chose pour vous, et cela doit être le cas, dit Jacques, cela se manifestera à la qualité de votre résistance dans la petite guerre que vous livrent chaque jour vos nerfs et vos soucis, à la joie de votre résistance, certains que vous êtes de la présence de Jésus-Christ.

C'est à une telle assurance et à une telle résistance qu'il fait allusion en ajoutant : « Sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. » La foi n'est pas une abstraction qui peut rester dans le domaine intérieur de nos pensées et de nos sentiments. La foi est au contraire, et très précisément, cette résistance et cette persévérance de tous les jours, rendues possibles par Jésus-Christ, par la force qu'il nous donne. Une telle foi produit la patience. Le mot grec que l'on traduit par patience exprime l'action de demeurer ferme sous le poids de quelque chose qui nous accable. Cela signifie persévérer, supporter un fardeau, une peine, une souffrance, une angoisse, les supporter sans abandonner son poste. Pour cela il faut avoir ce dont l'apôtre parle plus loin : la «sagesse». La sagesse n'est pas une réalité philosophique, réservée aux gens instruits, aux intellectuels, aux intelligents. La sagesse, qui représente aux yeux de Jacques une réalité tout à fait pratique, c'est la possibilité qui nous est donnée, à tout instant, dans des situations difficiles, dans nos peines de chaque jour, de pouvoir découvrir et faire ce qui est juste, de pouvoir prendre la bonne décision, d'être capables de donner le conseil le plus judicieux, de prendre le bon chemin. La sagesse c'est la grande liberté qui nous permet de sortir de tous les embarras de la vie, de tous les abîmes dans lesquels nous pouvons tomber, parce que Jésus-Christ est avec nous, et qu'il nous a donné à tous et depuis longtemps, par sa résurrection d'entre les morts, la victoire définitive.

Mais maintenant : « Si quelqu'un d'entre vous manque de

sagesse...»! La question qui nous est posée ici est de savoir si vraiment nous possédons cette liberté. Qui parmi nous oserait dire qu'il a cette liberté? qu'elle ne lui fait aucunement défaut? Jacques lit en nous. Il découvre notre blessure la plus cachée. Nous sommes très sûrs de nous. Mais au fond nous sommes très instables, très hésitants, très mal en point. A la première occasion venue, nous prenons une mauvaise décision. Nous échouons, nous nous égarons. Nous nous retrouvons sans cesse au même point qu'un varappeur qui, grimant dans une paroi, arrive à un endroit où il ne peut plus ni monter ni descendre. Nous parlons et nous écoutons volontiers parler, dans les prédications, du pardon, de la grâce, de la paix, de la victoire et de la rédemption. Mais cela reste des paroles vides de sens et fausses. Dans le combat que nous avons à mener journellement, nous nous montrons inférieurs et détestables, ne laissant en tout cas pas voir notre supériorité ni notre liberté. Il doit en être tout autrement. Mais pour cela il faut abandonner notre christianisme dénaturé. Nous ne devons pas laisser planer au-dessus de notre vie ces mots qui expriment les grandes vérités de notre foi, nous devons nous laisser saisir par eux, nous laisser entraîner par eux, convertir, renouveler par eux. Pour cela il ne faut pas penser que la grâce et le pardon de Jésus n'ont rien à voir avec nos réalités quotidiennes, que cette grâce et ce pardon n'ont pas d'autre but que de donner à notre vie manquée un beau dénouement, comme à une histoire qui finit bien : on vit sa vie, on a des échecs, on succombe à la tentation, on est infidèle, et pour finir on meurt, Dieu alors abaisse sur nous son regard, puis fait de nous des saints! C'est contre un tel christianisme déformé, incapable de transformer une vie, que Jacques s'élève dans son épître. C'est avec raison qu'il combat ce christianisme dénaturé, qu'il ne peut pas supporter. Dieu le Père, et Jésus-Christ le Seigneur dont Jacques est le serviteur, réclame un peuple qui sache non seulement mourir saintement, mais aussi vivre saintement. Alors il pourra aussi mourir saintement. Nous sommes invités à être ce peuple qui acquiert pour sa vie une vraie sagesse.

Pour nous aider à y parvenir, Jacques nous dit : « Si quelqu'un d'entre vous manque de sagesse, qu'il la demande ! » Qu'il

demande. Ce mot « demander » définit une fois encore la condition de notre vie journalière. Être obligé de demander signifie en tout cas être un homme qui vit dans le dénuement le plus complet. Cet homme ne possède pas ce qu'il devrait avoir. Il lui manque quelque chose. Mais voilà qu'une possibilité extraordinaire lui est offerte : « Qu'il demande ! » Comme une ouverture est pratiquée dans un mur, ici malgré toutes nos difficultés, la liberté nous est offerte d'aller au Père et de lui adresser nos demandes. Pouvons-nous encore hésiter et refuser l'appel de Dieu, quand nous est offerte cette liberté de sortir de notre misère et d'aller vers notre Père, et de lui dire : me voilà, je suis incapable de m'en tirer tout seul, mais toi tu peux m'aider; viens à mon aide! Prenons bien garde, Jacques nous convie — je cite ici les termes du Catéchisme de Luther — « à croire que Dieu est vraiment notre Père et que nous sommes vraiment ses enfants, afin que nous le priions sans crainte et avec une pleine confiance, comme de chers enfants adressent leurs demandes à leur cher père»¹. Telle est cette liberté nouvelle qui contient toute la sagesse pratique de la Bible.

Je sais bien que cette sagesse pratique de la Bible contredit notre philosophie, qui est tout autre et qui nous conduit dans une direction toute différente. A l'heure de la détresse, notre philosophie ne nous enseigne pas à dire : « demande ! », mais : «reprends-toi, rassemble tes forces! Ne rêve pas et essaye de

¹ *Petit Catéchisme de Luther. Traduction A. Jundt Ed. < Je sers >*. trouver le bon chemin ! Adresse-toi à d'autres hommes, demande-leur conseil, demande-leur s'ils peuvent t'aider! Ou bien adhère à un mouvement quelconque, ou bien encore consulte des livres et vois s'ils peuvent t'indiquer le chemin à suivre ! » Là Jacques intervient et nous dit : renonce à tout ça, et fais une seule chose : — demande ! Fais cette chose toute simple, mais qui est de toute importance, adresse-toi au Père et dis-lui tout! C'est la sagesse du sermon sur la montagne que Jacques, à sa manière, nous rappelle. « Ne vous inquiétez pas ! » Tel est l'ordre de Jésus. Et que signifie donc s'inquiéter? En bref ceci: s'efforcer de venir soi-même à bout des difficultés quotidiennes. Tel est notre

véritable tourment. En effet ce ne sont pas tellement nos difficultés elles-mêmes qui nous tourmentent, mais bien la peine que nous nous donnons pour les surmonter. Ce qui nous tourmente, c'est de penser que nous devrions pouvoir nous-mêmes venir à bout de nos difficultés. Et nous ne le pouvons pas ! Jamais, en aucun cas, nous ne serons capables de surmonter par nous-mêmes nos difficultés. Pourquoi dès lors persister dans notre folie ? C'est notre folie qui nous arrête et nous retient loin de la seule sagesse, qui seule peut nous tirer d'affaire : adresser à Dieu nos demandes. C'est en effet lui et lui seul qui peut nous venir en aide, et qui effectivement nous aide. Notre inquiétude nous dresse contre lui. Jacques veut que nous cessions ce combat, qui est le combat de notre péché. Jésus-Christ a ouvert pour nous, en combattant, le chemin qui conduit à Dieu. Devrait-il l'avoir ouvert en vain ? Allons-nous encore longtemps tenter sans lui l'impossible, nous efforcer d'être nous-mêmes notre propre secours ? Nos échecs, les grands comme les petits, l'agitation dans laquelle nous plongeant nos nerfs, nos insomnies pendant lesquelles on ne pense qu'à soi, tout cela sont des signes que nous sommes sur le mauvais chemin. Chaque jour nous constatons que nous manquons de sagesse. Mais pourquoi cette opposition à la grâce et à la fidélité de Dieu, qui ne nous demande qu'une seule chose : le laisser nous aider ? Pour cette simple raison que nous nous méfions de Christ et de son œuvre, que nous ne le prenons pas au sérieux quand il nous dit : si vous manquez de sagesse, demandez-la ! Jacques ne parle pas ici expressément de Jésus, de son combat ni de sa victoire pour nous, il le sous-entend. Dans l'Église on doit les connaître. Son intention n'est pas de s'étendre maintenant sur ce sujet. Mais ce qu'il veut, c'est que dans notre vie nous tirions les conséquences de ce que nous savons. Le chemin qui conduit à Dieu est ouvert. Et Jacques veut voir de notre part un acte, un mouvement qui prouve que nous avons entendu, que nous avons compris ce qui se passe, une action qui soit de notre part une réponse à l'offre généreuse de Dieu, notre Père. Cette attitude consiste en ceci, que nous renoncions à vouloir nous emparer, à force de peine, d'inquiétude et de tourment, de ce qui ne peut que nous être donné. Si nous reconnaissons Christ comme le Seigneur tout-puissant,

nous n'avons rien d'autre à faire qu'à nous tourner vers lui, et qu'à lui demander tout ce dont nous avons besoin.

Et c'est la raison pour laquelle l'apôtre nous dit, une fois encore, qui est ce Dieu auquel nous pouvons nous adresser; il le dit très nettement et très simplement : « Si quelqu'un d'entre vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous simplement et sans reproche ! » C'est comme si Dieu s'appelait là d'un nouveau nom. Dès maintenant son nom est : « Dieu qui donne » ; c'est le Dieu de la grâce. Ce qui nous est proposé, ce n'est en tout cas pas un nouvel art de vivre, qui nous permettrait de nous secourir nous-mêmes. Si par hasard c'était cela que nous cherchions, il nous faudrait chercher dans une toute autre direction, éventuellement chez les anthroposophes ou dans la « Science chrétienne ». Ce que nous entendons ici est tout différent. On nous répète ici, ce que nous devrions déjà savoir, et que pourtant nous persistons à ignorer, que Dieu existe, et que ce Dieu est un Dieu qui donne. Dieu vient à nous, ce mouvement exprime sa volonté de donner, c'est le mouvement de son incompréhensible amour. La nature de Dieu est de donner, uniquement de donner. En nous rappelant que Dieu est un Dieu qui donne, Jacques nous redit toute la grandeur et toute la liberté de Dieu. Dieu n'est pas regardant; nous pouvons aller à lui avec l'entière confiance de l'enfant qui sait que s'il manque de quoi que ce soit, aussitôt il sera comblé. Car notre Dieu est le Dieu qui donne.

Et Jacques précise : Dieu donne « à tous ». Les hommes répètent sans cesse : je ne peux pas prier, parce que je n'appartiens pas à la catégorie des gens pieux. Je ne suis qu'un enfant du monde, auquel Dieu ne prête aucune attention. Comment pourrais-je tout à coup me tourner vers lui? Je n'ai certainement pas, dans le ciel, une bonne réputation! — A quoi il convient de répondre: qui ne fait pas partie de ces enfants du monde? Qui n'est pas toujours de nouveau cet injuste, cet infidèle, qui n'a certainement pas, dans le ciel, une bonne réputation? — Mais Jésus, par son sang versé, a fait de nous, gens de mauvaise réputation, des hommes irréprochables aux yeux de Dieu. « Il a effacé l'acte dont les ordonnances nous condamnaient », dit l'Écriture sainte, ce qui signifie: il existait, dans le ciel, un acte qui nous accuse

gravement, mais Jésus l'a effacé, il l'a annulé, il l'a rendu nul et non avenu. Dès lors plus personne ne peut dire ou penser de soi-même: cela ne me concerne pas, Dieu ne peut rien pour moi. Je ne peux rien lui demander. Les hommes que nous sommes sont très différents les uns des autres, il y en a de bons et de mauvais, mais le miracle de l'amour de Dieu, c'est d'abolir ces différences, c'est de donner « à tous », c'est, dans un acte de liberté inconcevable, de faire luire le soleil de sa fidélité « sur les bons et les mauvais, sur les justes et les injustes ».

Plus loin Jacques dit : Dieu donne « simplement ». Cela veut dire que Dieu donne sans condition, qu'il donne sans arrière-pensée, qu'il donne sans façon. Il ne donne pas sans que nous puissions avoir la certitude que nous ne sommes pas jugés selon notre mérite ni repoussés pour une raison quelconque. Dieu aurait mille raisons de ne rien nous donner, et il n'a absolument aucune raison de nous donner quelque chose. Et pourtant il donne, il donne sans raison, il donne parce qu'il aime donner. Il donne simplement, il donne royalement. Tel est Dieu!

« Et sans reproche », ajoute Jacques, comme s'il n'en avait pas encore assez dit. En donnant, Dieu n'a pas l'intention de nous mettre mal à l'aise, bien que nous puissions nous sentir mal à l'aise devant lui, car qui sommes-nous en définitive? Ne sommes-nous pas des renégats et des infidèles, qui ont vili pendé ses biens, qui ont méprisé et négligé la vie qu'il nous a donnée? Notre savoir a ses limites, notre sagesse nous fait aussi défaut à un moment donné, mais si nous demandons, nous recevons. Et nous n'avons pas à en rougir. Nous pouvons avoir honte de notre vie, mais non pas honte d'aller à Dieu, de lui confier notre vie, d'avoir recours à lui. C'est en toute liberté et avec joie que nous pouvons lui dire : Père, je suis ton enfant, non pas que je mérite cette grâce, mais parce que tu me l'offres toi-même en Jésus, ton fils, parce que c'est toi qui veux que je t'invoque, et que j'aie recours à toi! C'est ainsi qu'on s'adresse correctement à Dieu.

Pour terminer Jacques dit encore un mot du doute. Il dit: celui qui demande, qu'il « demande avec foi, sans douter ». La tentation nous guette jusque dans la prière. Ou bien oublies-tu que le doute peut s'emparer subitement de toi, quand tu pries? et qu'alors tu te demandes si vraiment Dieu a le pouvoir de t'exaucer, si vraiment ce Dieu que tu invoques, comme quelqu'un qu'on ne voit pas et qu'on appelle du milieu des ténèbres, si vraiment ce Dieu est là. Voilà le doute. Le mot grec que l'on traduit en français par « douter » signifie littéralement : hésiter entre deux choses qui ne vont pas ensemble. Ces deux choses sont le visible et l'invisible, les promesses de Dieu et les ténèbres de ce monde. Le croyant connaît ces deux réalités, il connaît la réalité de ce monde visible qui semble sans cesse lui répéter que le Dieu grand et généreux n'existe pas; mais il sait aussi que dans cette réalité du monde visible, c'est la Parole de Dieu qui le soutient et le gouverne, que Dieu, dont les promesses sont fidèles, ne l'abandonne pas. Voilà pourquoi il ne chancelle pas, voilà pourquoi il s'abandonne, lui et tout ce qui est visible, à la direction de la Parole éternelle et puissante de son Dieu. Tout autre est celui qui doute. Il met sa confiance dans les choses visibles, et méprise la promesse de Dieu. C'est le meilleur moyen pour être anéanti! Car alors

on ressemble à un nageur ballotté par les flots de la mer ; tantôt on surnage, et on est dans la joie, tantôt on coule, et on est dans la crainte. Tantôt on a de bonnes intentions, tantôt on se laisse dominer par sa faiblesse. C'est pourquoi Jacques nomme celui qui doute « un homme irrésolu ». Il n'est pas possible d'invoquer Dieu comme son Seigneur tout en se prosternant devant les puissances du monde. On ne peut pas implorer le pardon, tout en voulant vaincre par ses propres forces la puissance du péché. On ne peut pas servir Dieu et Mammon. On doit avoir la certitude que Jésus-Christ ne nous a pas trompés, en nous ordonnant de nous confier de tout notre cœur au Père céleste. C'est notre seule sagesse. On ne peut demander à Dieu qu'une chose, c'est qu'il maintienne dans cette sagesse notre cœur tremblant et hésitant.

Il est évident que c'est aussi contre nous-mêmes que nous avons à lutter. Notre vie ne cadre pas du tout avec notre prière ni avec notre foi. Nous demandons la lumière et nous vivons dans les ténèbres. Et pourtant ce n'est pas en vain que nous prions, nous avons cette certitude que « Dieu donne ! » Des mains nous conduisent au but par des chemins impraticables et dans l'obscurité. Nous prions pour la paix, et la guerre menace ! Mais c'est dans cette menace que je puis apprendre et comprendre que Dieu, lui, est ma paix. Nous prions pour obtenir la santé et la guérison, et voilà la maladie, et la mort ! Mais à travers la maladie et la mort, c'est à la vie éternelle que je suis conduit. Il est certain que le secours de Dieu que nous pouvons très bien éprouver dans la réalité de ce monde visible, n'est qu'un signe d'une aide tout autre, d'une aide de Dieu, grande et invisible, d'une aide de Dieu qu'il donne à tous sans réserve et sans nous mettre mal à l'aise.

Celui qui doute ne peut pas comprendre cela. C'est pourquoi Jacques dit de lui qu'il est « inconstant dans ses voies ». L'ordre ne peut pas régner dans ma vie, tant que mon être intérieur reste indécis, hésitant et partagé, ce qui est notre nature à tous. Car la grande coupure du péché, qui sépare Dieu et le monde, passe aussi au travers de notre vie. Comment pourrions-nous ne pas être ballottés et irrésolus ? Il convient donc simplement de regarder à lui, et de compter sur lui. C'est ainsi que nous serons sauvés.

Nous ne serons plus alors irrésolus dans nos voies, car nous nous saurons gardés par la grande miséricorde de notre Seigneur.

C'est pourquoi, une fois de plus : « Si quelqu'un manque de sagesse, qu'il la demande. » Il faut le faire. Nous devons, chacun en particulier, mais aussi tous ensemble, nous mettre à la prière. C'est aussi pour nous qu'est dressée la Table sainte. Nous pouvons vraiment aller et recevoir les signes du corps du Christ, rompu pour nous, du sang de Christ, répandu pour nous. Malgré tout ce qui nous fait défaut, nous pouvons aller au Fils, et par le Fils au Père; nous pouvons y aller tels que nous sommes, avec la grande misère de notre vie, avec notre obstination, et lui dire : me voici, je suis à la limite de ma sagesse, donne-moi aide et conseil, aie pitié de moi ! Ce n'est certes pas en vain que nous nous adresserons ainsi à Dieu. Il nous exaucera. Il ne faut pas que ce soit en vain que la Table sainte soit dressée parmi nous. Il ne faut pas que ce soit en vain que l'apôtre nous ait adressé cet appel.

v. 9-12. *Que le frère de condition humble se glorifie de son élévation. Que le riche au contraire se glorifie de son humiliation; car il passera comme la fleur de l'herbe. Le soleil s'est levé avec sa chaleur ardente; il a desséché l'herbe, sa fleur est tombée et la beauté de son aspect a disparu: ainsi le riche se flétrira dans ses entreprises. Heureux l'homme qui supporte patiemment la tentation; car après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie, que le Seigneur a promise à ceux qui l'aiment.*

Depuis la mort de Jésus sur la croix, un jour nouveau s'est levé sur le monde entier. Ce n'est pas que le monde ait cessé d'être un monde désobéissant, qui se passe de Dieu, et à cause de cela, un monde destiné à se flétrir et à passer, comme Jacques le dit ici. Il faudra même dire que c'est précisément la croix du Christ qui nous révèle l'état de perdition du monde et sa condamnation à mort. C'est à Golgotha que nous est apparu combien terrifiantes sont les profondeurs du monde, combien impénétrables ses ténèbres. Mais malgré tout, le monde est autre. De la croix vient pour tous ceux qui sont tristes, pour tous ceux qui sont abattus, ce message : vous n'êtes pas abandonnés. Jésus aussi a été abattu et a connu la tristesse. C'est pourquoi du sein même de la détresse et de la tristesse surgissent une espérance et une nouvelle perspective. Ne nous faisons pourtant aucune illusion, comme si la situation du monde n'était pas si grave ! Car justement la Bible nous dit : la situation est plus grave que vous ne pouvez le voir ou le penser. Mais compromis dans notre monde, nous le voyons, lui, Jésus, saisi par le destin incompréhensible des hommes, accablé par le péché, accablé par les puissances de ce monde, condamné à mort, descendant aux enfers, comme le dit la confession de foi. Mais c'est à cause de cela qu'une lumière brille dans la nuit. La présence du Père se manifeste jusque dans les enfers. Voilà pourquoi la liberté nous est offerte de nous renouveler et de recommencer, grâce à Jésus-Christ,

au milieu des angoisses de ce monde, une vie nouvelle.

Tel est ce jour nouveau qui s'est levé depuis la mort de Jésus sur la croix. C'est le message de joie qui s'adresse à tous les affligés, à tous les malheureux. Jacques aussi parle de ce message. Il éclate dans tout ce qu'il dit. Il parle ici des hommes de condition humble, des pauvres, et il dit: « Que le frère humble se glorifie de son élévation..» Condition humble, pauvreté, cela fait penser sans doute à un état d'abaissement. Mais dans cet abaissement, qu'il se glorifie de son élévation. Il ne peut être question que de l'élévation du Sauveur, qui est devenu le frère de celui qui est dans l'abaissement. Il s'est fait pauvre pour que sa lumière brille sur tous les pauvres. Jacques dira plus loin: « Heureux l'homme qui supporte patiemment la tentation. » Or tentation peut aussi signifier abaissement, situation critique, anéantissement. Mais maintenant on déclare heureux l'homme qui tient bon dans la débâcle, parce que c'est pour lui précisément qu'il y a un salut, pour lui dont la situation n'exige pas moins que le salut du Christ, qui est avec nous dans toutes nos épreuves.

C'est très brièvement que Jacques parle de tout cela. Son intention n'est pas de nous retenir longuement sur ce sujet. C'est un peu comme s'il nous disait: vous la connaissez bien cette lumière qui vient du Christ, vous la connaissez bien cette élévation qui a surgi dans notre abaissement, depuis que Christ, à Vendredi-Saint, a placé son trône au niveau de la totale misère de ce monde. Mais voilà ce que l'apôtre nous demande: vous rendez-vous réellement compte de l'avantage que vous avez de savoir cela? Est-ce que cette lumière de l'élévation de Christ dans votre abaissement luit vraiment au milieu de vous? Voyons cela de plus près, dit Jacques. C'est alors qu'il nous donne quelques ordres très brefs. Il nous dit: que celui qui est pauvre sache que cela n'a aucune importance d'être pauvre, depuis que Christ s'est fait pauvre, depuis qu'il est devenu le frère de tous ceux

qui ne possèdent rien. Sois donc joyeux, toi qui es pauvre; sois consolé dans ta pauvreté ! Cela signifie encore : relève la tête, ne te prosterne devant aucune puissance, accepte la vie qui t'est faite, grâce à Christ, qui est le frère de tous les pauvres !

Et voici le second ordre: que celui qui est riche, dont les biens sont importants, même très importants, sache que la richesse, que tout ce que nous pouvons posséder pour assurer notre vie, ne peut nous être d'aucun secours, mais peut au contraire nous induire en erreur; on ne peut pas compter sur notre richesse quand il faudrait. C'est pourquoi Jacques dit: malheur à vous, riches ! C'est le riche précisément qui a toutes les raisons de se considérer comme pauvre et de condition humble. Car toute sa richesse n'est qu'une apparence. Il a donc un urgent besoin de la grâce immense de Christ, s'il veut s'en tirer. Il peut et doit se glorifier de ce besoin qui est le sien, de cette pauvreté, de cet abaissement. Alors la lumière de Christ qui luit sur tout abaissement luira aussi sur le sien.

C'est ainsi que Jacques nous parle sans détour, avec concision et précision. De même que l'on mesure la résistance et l'élasticité de l'acier, de même la parole de Jacques nous éprouve et nous juge. Jacques ne peut pas admettre sans autre que nous fassions du sentiment à propos de la lumière qui vient de Dieu. Son but est de nous éclairer. C'est pourquoi l'apôtre nous interpelle et nous demande: est-ce que cette lumière t'éclaire réellement? Jacques est lui-même un homme qui a passé par l'épreuve : il a connu l'abaissement, les ténèbres, il a subi la chaleur et le froid, il a été pauvre. Mais c'est dans ces épreuves qu'il a acquis la certitude que nous ne sommes pas abandonnés, que Christ est avec nous. Il soutient les malheureux, les pécheurs, il vient en aide aux morts, à tous ceux qui sont descendus dans les enfers. Jacques nous annonce la puissance de Christ, qui nous délivre alors que les autres puissances en sont incapables.

Acceptons cette offre de salut. « Que le frère de condition humble se glorifie de son élévation. » Quand il parle de condition humble Jacques n'entend en tout cas pas que ce frère possède une humilité qui lui soit propre. Sa condition humble vient de ce qu'il n'a aucune valeur en lui-même, de ce qu'il ne possède rien en propre. Ce n'est pas seulement chez nous que la valeur

d'un homme dépend de l'argent qu'il possède ; c'était le cas déjà dans le peuple juif. Un homme qui n'avait ni commerce ni champ, n'avait aucune valeur, pas plus, du reste, qu'une femme qui n'avait pas d'enfant. Ce qui rend pénible l'état de pauvreté, ce n'est pas tant ce qui nous manque, extérieurement, que le fait de devoir demeurer, jour après jour, année après année, tout au long de notre vie, dans un état d'infériorité. Argent et importance vont de pair. Sans argent on n'a pas d'importance. Tel est le sujet que Jacques traite ici. Et il se tourne carrément vers ceux qui n'ont aucune valeur. Il nous pose la question de savoir si nous appartenons à cette catégorie d'hommes, si nous avons pris conscience de l'abaissement dans lequel nous vivons et souffrons.

Pensons d'abord à la pauvreté extérieure, à la paie qui est maigre, aux prix qui sont exorbitants, à tout ce qui nous manque pour assurer notre nourriture du lendemain, pour nous vêtir décentement. Pensons au spectre du froid et de la faim, qui menace tant de gens. Peut-être bien que nous n'appartenons pas à cette catégorie d'hommes, mais qui sait ce que demain nous réserve? C'est à ces hommes affamés et miséreux que Jacques ose dire: glorifiez-vous, vous particulièrement, glorifiez-vous de votre pauvreté! Pourquoi? Parce qu'une élévation nous est donnée dans la profondeur de la pauvreté, une élévation qui est pour le pauvre, et qu'aucun abaissement ne peut nous ravir, une splendeur cachée, qui doit être sans cesse reçue à nouveau, la gloire de tous ceux qui habitent le 4^e ou le 5^e étage, la gloire de tous les chômeurs, de tous les pauvres, la gloire invisible de tous ceux qui sont rejetés, accablés, affligés, de tous ceux qui sont méprisés, qui soupirent sous le poids de leurs charges. Telle est la gloire qui leur est accordée ici. Ce n'est pas pour un motif quelconque d'ordre moral, qu'ils sont revêtus de cette gloire, que personne ne peut leur ravir, mais à cause de leur pauvreté, parce qu'ils

ne possèdent rien. « Que le frère de condition modeste se glorifie de son élévation. » Comprenez qui peut.

Mais il se peut aussi que notre pauvreté, notre misère ne soit pas du tout extérieure. Notre pauvreté peut être d'un tout autre ordre. Tu as peut-être ce qui t'est nécessaire pour vivre, mais tu n'as peut-être pas ce qui serait plus indispensable encore à ta vie: tu appartiens à cette catégorie d'hommes qui n'ont rien pour être aimés, et qui, pour cette raison, ne sont pas aimés du tout. On ne t'aime pas. On ne te comprend pas, on se rit de toi. On s'irrite contre toi. On te repousse. C'est aussi une sorte d'abaissement. Mais dans cet abaissement te parvient également ce message: glorifie-toi, c'est-à-dire, sois joyeux, sois consolé, aie confiance, car cette élévation est aussi pour toi, tu peux y parvenir, tu peux t'y maintenir, elle te donne de la valeur aux yeux de tous ceux qui te méprisent. Avons-nous saisi cette promesse? Il y va de notre foi, que nous comprenions cela. Toute notre foi serait vaine si cette lumière, qui fait la gloire de tous les méprisés et de tous les faibles, ne brillait pas aussi parmi nous.

Mais il existe encore une pauvreté plus profonde. Il est tout à fait possible que tu n'aies pas à te plaindre du mépris des autres, mais que ce soit de toi-même que tu ne sois pas content. Tu portes peut-être en toi un lourd secret, tu es dans un état d'abaissement que personne ne soupçonne, mais que toi tu dois supporter jour après jour. Et tu te dis : si au moins les autres savaient les fautes qui sont en moi et qui me tiennent, la honte et le regret que j'éprouve, si au moins ils savaient que je me méprise souvent et profondément, si au moins ils savaient que je n'attache aucune valeur au bien qu'ils pourraient penser de moi. C'est aussi un état d'abaissement. Mais là encore retentit cette exhortation: glorifie-toi, ne te laisse pas aller, ne te laisse pas abattre, car c'est pour toi aussi, pour toi justement qu'il y a une élévation, où tu trouveras un refuge. Toi aussi, homme asservi, abaissé à tes propres yeux, toi aussi tu peux avoir de la valeur. Et la question nous est de nouveau posée: le savons-nous? Si tel n'est pas le cas, que valent nos beaux discours chrétiens sur la grâce et le pardon?

Une dernière chose. Vous allez peut-être me dire: nous

savons bien à quoi tu veux en venir. C'est certainement de la grâce et du pardon de Christ, valables pour tous les hommes, donc aussi pour les humbles et les méprisés, que tu veux nous parler ! Et s'il arrivait que nous ne puissions ni saisir, ni accepter ce message? Certains d'entre nous seraient amenés à dire d'eux-mêmes : je suis exclu de cette grâce et de ce pardon, car je ne suis pas croyant, je ne comprends rien à la Bible, je ne sais pas prier. C'est cela ma pauvreté, l'abaissement et la faiblesse dont je suis incapable de sortir. Je vais de temps à autre à l'église, mais j'ai l'impression d'être, parmi tous ces gens pieux, comme un lépreux au milieu de bien-portants. Je ne suis pas des leurs. Connais-tu cet abaissement et cette profonde misère d'être pauvre en foi, d'être privé de Dieu? Une fois de plus la promesse est là : glorifie-toi ! Pour toi, pour toi aussi précisément, une Parole vient d'en haut, elle vient dans ton abaissement t'appeler, t'entraîner, te soutenir.

Mettons un terme à l'énumération de tous les abaissements que les hommes peuvent connaître. Nous en savons assez pour avoir la certitude que les promesses de Dieu sont valables même pour les situations les plus désespérées. Ces promesses sont certaines, elles sont pour tous les hommes. C'est donc avec raison que Jacques peut dire : « Que le frère de condition humble se glorifie de son élévation ». Cette élévation dont parle Jacques est aussi grande que tous nos abaissements sont profonds. Et ce que nous avons dit plus haut, à savoir que Jésus-Christ s'est fait pauvre pour l'amour de nous, nous apparaît comme une affirmation décisive, claire et simple. Jésus-Christ est né dans une étable, il est mort cloué au gibet. Grâce à lui, tous ceux qui en sont réduits à vivre et à mourir dans l'abaissement peuvent avoir la certitude que l'abaissement est le lieu où se manifeste pour nous la présence du Père, du Père tout-puissant, du Père qui est aux cieux. Ce n'est pas que l'abaissement ait cessé d'être un abaissement, que l'épreuve ait cessé d'être pesante, elle le reste au contraire, mais là dans notre abaissement, dans l'épreuve cette question nous est posée : est-ce sans importance ou non que Jésus-Christ soit devenu ton prochain, le frère de tous ceux qui sont éprouvés, de tous ceux qui gémissent dans l'abaissement? C'est là ton refuge, ta grandeur, ta gloire. Et maintenant glorifie-

toi dans l'abaissement de cette élévation qui t'est offerte. Ce qui veut dire : accepte paisiblement ces heures d'épreuve, que nous connaissons du reste tous, durant lesquelles apparaissent devant nous notre servitude, notre infidélité, nos péchés et notre mort; au lieu de t'agiter, de t'efforcer vainement de te consoler toi-même, de te tirer d'affaire tout seul, tiens-toi paisiblement devant ton Seigneur, qui est là près de toi. Alors tu pourras dire : il est évident que je suis pauvre et misérable, mais voilà, Jésus est justement le frère des misérables et des pauvres, par conséquent il est aussi mon frère; malgré toute ma misère, je ne suis pas abandonné. Dès lors je suis consolé, réconforté, fortifié. Prenons un exemple: te voici au bord d'une tombe ouverte, on vient d'y descendre le cercueil qui renferme l'être qui t'était le plus cher au monde; t'est-il indifférent ou non que Jésus soit aussi le frère de ceux qu'on descend dans la tombe, Jésus qui a vaincu la mort? Nous voyons donc que l'élévation dont il est question ici est le secours qui est offert à tous les misérables dans l'abaissement. C'est aussi cette persévérance dans l'épreuve, à propos de laquelle l'apôtre dit: heureux l'homme qui supporte patiemment l'épreuve, car Dieu lui donnera la couronne de vie.

Il y a encore tout le problème de ceux qui sont riches et qui ne se savent pas dans l'abaissement. « Que le riche au contraire se glorifie de son humiliation, car il passera comme la fleur de l'herbe, il disparaîtra, il se flétrira dans ses entreprises. » Car il y a des riches, nous pourrions même dire que nous le sommes tous plus ou moins. N'avons-nous pas tous en effet une certaine assurance en ce qui concerne notre vie, ne pensons-nous pas, dans certains cas : je parviendrai bien à m'en tirer, je ne suis pas dans une situation aussi critique que beaucoup d'autres. Voilà notre richesse. Cela peut être une richesse tout extérieure, de l'argent, une maison, la santé, des affaires qui marchent bien. Mais cela peut aussi être une richesse d'un tout autre ordre. Cette richesse peut être par exemple la considération dont tu jouis dans ton entourage, la bonne entente qui règne avec les tiens. Ta richesse peut aussi être ta prétention de te croire capable d'affronter toutes les difficultés. Tu peux aussi être riche intérieurement, spirituellement, riche de tes lectures, riche par instruction, riche en piété. Tu sais bien prier, tu ne connais ni

le doute, ni la tentation! Jacques ne nous demande du reste pas de mépriser ces biens, il ne nous demande pas de ne pas en être reconnaissants quand ils nous sont donnés. Mais ce qu'il nous dit, c'est ceci: ne te fie pas à cette richesse qui est tienne. Elle n'est pas pour toi une assurance suffisante, tu as besoin de tout autre chose que de cette confiance en ce que tu possèdes comme richesse extérieure ou intérieure. Cette richesse peut même devenir un danger pour toi. Celui qui a beaucoup d'argent peut être tenté de croire qu'il peut se passer de Dieu. Celui qui a beaucoup d'amis qui l'aiment peut être tenté de ne plus rechercher l'amour du Christ. Et celui qui se croit pieux, capable de prier, sera tenté de mettre sa confiance dans sa piété et dans sa prière, et d'avoir recours à elles pour se sortir de ses difficultés, pensant ainsi n'avoir plus besoin du pardon ni de la grâce. Voilà pourquoi Jacques dit si nettement qu'au fond le riche lui aussi est un pauvre, même s'il a de grands biens, un homme misérable. Il a pour le dire des mots évocateurs : tout ce qui fleurit se flétrit, l'ardeur de la vie dessèche tout, même ce qui est sain et vigoureux. Les événements se chargent du reste d'ébranler même les situations qui nous semblaient très stables. Voilà pourquoi l'apôtre dit: riche, glorifie-toi de cette humiliation! Toi qui as été épargné jusqu'à maintenant, sois reconnaissant de l'épreuve qui t'arrive, de cette heure que tu vis où rien d'autre n'est valable pour toi que le salut de Christ. Approche-toi de tous les pauvres, puisqu'ils sont tes frères. N'agis pas comme si tu n'étais pas leur semblable! Tous, aussi bien ceux qui doivent sortir de leur abaissement que ceux qui doivent descendre de leur élévation, tous ensemble nous devons reconnaître la seule gloire, la seule majesté de Jésus-Christ, la toute-puissance de Dieu le Père, qui est seul capable de nous soutenir et de nous sauver. Nos vies pourraient être totalement transformées et renouvelées si seulement nous nous laissions entraîner par Jacques loin de nos vaines gloires personnelles vers la gloire de Christ, seule capable de grâce pour nous !

« Heureux l'homme qui supporte patiemment la tentation. »
Notre tentation est cette question, posée devant nous: de quoi vivons-nous en réalité? Vivons-nous par nous-mêmes, ou bien vivons-nous de l'amour de Christ? Nous courons le danger de

répondre: il va sans dire que nous vivons de Christ et de sa grâce! Alors qu'en réalité nous vivons de tout autre chose, nous vivons de la confiance que nous mettons dans notre argent, dans nos forces! Ainsi nous ne supportons pas patiemment la tentation. Mais il y a des tentations si grandes que nous ne pouvons plus les surmonter par nous-mêmes. Et c'est alors que nous apprenons à nous glorifier de la seule vraie puissance. Tu as peut-être un remords qui ne te laisse pas en paix. C'est alors que tu apprends à supplier Dieu d'avoir pitié de toi pour l'amour de Christ. Tu as peut-être essuyé un échec dans le combat de la vie, tu es abattu, c'est alors que tu apprends à saisir la main que Christ tend à tous ceux qui sont en détresse. Puis viendra l'heure de la mort, il te faudra affronter les ténèbres et le jugement, tu n'auras alors rien d'autre à dire que: ô Dieu aie pitié de moi, qui suis pécheur ! Glorifie-toi de l'élévation de Christ, tu pourras alors subsister dans ton abaissement.

« Heureux l'homme qui supporte patiemment la tentation car après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie, que le Seigneur a promise à ceux qui l'aiment. » Le dernier mot de tout, c'est : *aimer Dieu*. Il y a, selon Jacques, des hommes dont on peut dire qu'ils aiment Dieu. Mais cela n'est vrai qu'au moment où, étant dans l'abaissement, on a compris que Dieu seul est le Père tout-puissant et miséricordieux, capable de sauver tous ceux qui sont dans la détresse. C'est alors que naît dans le cœur de l'homme cet attachement pour Dieu, cet amour du Père. John Woolman, qui a lutté pour la libération des esclaves, raconte qu'à l'occasion d'une grande tentation à laquelle il a été soumis, il a connu de nombreuses nuits d'insomnie. Il a écrit dans son journal, en parlant d'une de ces nuits : « J'étais réveillé, et je pensais à la bonté et à la grâce du Seigneur, et alors mon cœur se laissait fléchir par cette grâce. » Quand un homme, dans la détresse, peut au cours d'une nuit d'insomnie penser à la bonté et à la grâce du Seigneur et s'en réjouir, on est en droit de dire de lui qu'il aime Dieu. Un tel événement est un miracle. Cela ne vient pas de nous, mais cela peut nous être donné. A cause de ce don qui nous est fait, nous pouvons affronter l'abaissement, où Christ est devenu notre frère, nous pouvons avoir la certitude que c'est pour nous, par amour pour nous, que Jésus s'est fait

pauvre; il est devenu pauvre, afin que par lui nous devenions riches! C'est alors qu'il peut se glorifier, c'est alors qu'il peut être reconnaissant celui qui éprouve la présence du Père, du Père tout-puissant, du Père céleste, qui vient en aide à tous ceux qui sont abattus.

v. 13-18. Que personne, lorsqu'il est tenté, ne dise: c'est Dieu qui me tente. Car Dieu ne peut être tenté par le mal, et il ne tente lui-même personne. Mais chacun est tenté quand il est attiré et amorcé par sa propre convoitise. Puis la convoitise, lorsqu'elle a conçu, enfante le péché; et le péché étant consommé, produit la mort. Ne vous y trompez pas, mes frères bien-aimés: toute grâce excellente et tout don parfait descendent d'en haut, du Père des lumières, chez lequel il n'y a ni changement ni ombre de variation. Il nous a engendrés selon sa volonté, par la parole de vérité, afin que nous soyons en quelque sorte les prémices de ses créatures.

D'après ce que dit l'apôtre on n'a pas besoin de se demander si la tentation est une situation qu'on peut ne pas connaître au cours de sa vie. On ne pourrait pas dire, par exemple: de même qu'il y a des gens qui durant leur vie n'iront jamais en Amérique, de même il y en a qui ne connaîtront jamais la tentation. Non, il n'y a aucune vie d'homme sans tentation. Chaque jour, chaque heure de notre vie nous apporte une tentation. C'est pourquoi notre Seigneur, lorsqu'il vivait notre vie, a été tenté. C'est aussi pourquoi il nous enseigne à prier chaque jour en disant : « Ne nous induis pas en tentation ! »

Mais en quoi consiste donc la tentation? On peut en tout cas répondre qu'il n'y a pas plusieurs sortes de tentation, mais une seule. En l'affirmant nous pensons à cette histoire que racontent les premières pages de la Bible, cette histoire qui nous révèle comment la tentation s'est approchée pour la première fois des hommes. Le troisième chapitre de la Genèse nous dit que cette tentation a pris la forme d'un serpent qui prononça ces mots: « Dieu a-t-il réellement dit...? » Mais en quoi ces paroles sont-elles une tentation puisqu'il y est aussi question de Dieu? Ce n'est justement que dans nos rapports avec Dieu qu'il y a tentation. Là où Dieu se révèle, et parce qu'il est Dieu, alors il y a tentation. Si, tout au cours de notre vie nous n'avions rien à faire avec Dieu, nous ne connaîtrions aucune tentation.

La tentation a diverses causes. La pauvreté peut par exemple induire un homme en tentation; à plus forte raison la richesse. Le bien comme le mal peuvent être cause de tentation pour nous. Le bonheur comme le malheur peuvent nous induire en tentation. Mais précisons que ni la pauvreté, ni la richesse, pas plus que le malheur ou le bonheur, ne sont eux-mêmes la tentation.

La tentation a également des effets et des conséquences très divers. On peut être tenté de tuer, de voler, de mentir ou de commettre adultère. Mais là encore précisons que le mensonge, le vol ou l'adultère ne sont pas la tentation. Le mensonge, le vol ou l'adultère sont des conséquences de la tentation, mais la tentation est la source d'où découlent ces conséquences.

La tentation est donc quelque chose qui se passe entre Dieu et moi, avant qu'on en voie les conséquences. La tentation c'est mon doute en face de la volonté de Dieu, de l'ordre qu'il m'adresse. La tentation c'est le fait de tourner le dos à Dieu. Le mensonge, le vol et l'adultère sont pour ainsi dire le côté visible de la tentation. Mais si nous allons au-delà de ce qui est extérieur et visible, nous trouverons alors ce qui est invisible et caché, cette coupure, cette séparation qui existe entre Dieu et moi. C'est pourquoi le Ps. 51 dit : «J'ai péché contre toi seul, et j'ai fait ce qui est mal à tes yeux. » La tentation c'est le fait de laisser se glisser quelque chose entre Dieu et moi. C'est la cause de tous les péchés, de toutes les folies. La tentation c'est le fait d'essayer de vivre sa vie sans Dieu. C'est la convoitise dont parle Jacques: la convoitise de vivre sa vie avec ses propres forces. Cette convoitise engendre le péché et la mort, comme Jacques le dit ici sans détours.

Si nous comprenons cela, nous comprendrons aussi ce que Jacques dit ici avec autorité : jamais ni d'aucune manière la tentation ne vient de Dieu, bien qu'elle soit en rapport avec lui. « Que personne, lorsqu'il est tenté, ne dise : c'est Dieu qui me tente. » Comment Dieu pourrait-il vouloir que nous nous séparions de lui ? Comment pourrait-il nous pousser à cette tentation ? Une telle supposition est absurde, que personne ne la fasse ! C'est une grave erreur de penser que c'est Dieu qui est responsable quand nous tombons en tentation. C'est une idée insensée !

Car ainsi nous compromettons Dieu lui-même en l'entraînant dans les profondeurs ténébreuses où nous font tomber nos tentations, ainsi disparaît notre dernier espoir. Car si Dieu lui-même était l'auteur de notre abaissement, comment pourrait-il encore nous en sauver!

Non, dit Jacques, il n'en est pas ainsi. Il est certain qu'il y a des puissances des ténèbres qui nous tentent, mais Dieu est tout autre. Dieu siège au-dessus de tout cela, dans une lumière immuable. Il domine et la faute et sa peine. Ce n'est pas lui qui va nous chasser loin de lui, nous laisser fauter, puis nous abandonner dans la peine. S'il arrive que nous soyons précipités dans les ténèbres, cela ne vient pas de lui. De lui ne nous viennent, dit Jacques, que « toute grâce excellente et tout don parfait ». S'il est question de tentation, si nous trébuchons et tombons, c'est bien contre la volonté de Dieu, c'est le signe que nous abandonnons Dieu. Ce n'est pas son œuvre, mais bien la nôtre propre. « Ne vous y trompez pas, mes frères bien-aimés ! » Ce qui veut dire: n'oubliez pas que vous êtes seuls responsables, si vous tombez en tentation. Ou, pour employer des termes plus directs: c'est bien ma faute, c'est bien mon œuvre, si je tombe en tentation. Ce n'est pas l'œuvre du Père. Jacques veut nous amener à comprendre et à reconnaître que nous sommes nous-mêmes les seuls fautifs, quand nous tombons en tentation.

Pour que tout soit bien clair, l'apôtre décrit maintenant ce qui se passe quand nous sommes tentés, nous autres hommes. « Chacun est tenté, quand il est attiré et amorcé par sa propre convoitise. Puis la convoitise, lorsqu'elle a conçu, enfante le péché, et le péché, étant consommé, produit la mort. » Jacques décrit d'une façon magistrale le processus intérieur de la tentation. Férés de psychologie, comme nous le sommes actuellement, nous avons certainement la prétention de saisir tout ce qui se passe dans l'âme humaine. Mais aucune psychologie ne sera jamais capable d'exprimer mieux ce que Jacques dit dans ces quelques phrases.

Si quelqu'un est tenté, dit-il, c'est que sa propre convoitise « l'attire et l'amorce ». C'est ainsi qu'on pourrait traduire littéralement. Jacques utilise ici l'exemple de la chasse. Un poisson

se prend à l'hameçon, ou un animal sauvage sort brusquement de sa tanière, se lance sur l'appât ou tombe dans le piège. C'est exactement ce qui se passe lorsque je suis tenté. La convoitise s'éveille en moi, m'attire, me charme, m'« amorce ». Qu'en est-il de cette convoitise? N'oublions jamais que la tentation est toujours en rapport avec Dieu, que la tentation signifie toujours ma séparation d'avec le Père! Et n'oublions pas non plus qu'il n'y a pas que ce qui est mal qui puisse me faire succomber, mais aussi ce qui est bien. Telle est la vie qui se présente à moi, jour après jour, la vie avec son travail, mais aussi avec sa misère; le jour se lève, une tâche se présente à moi, qu'il faut accomplir, un homme vient à ma rencontre, et au milieu de tout cela une foule d'envies et de passions, dont on ne peut se défaire, même s'il ne s'agit que de ma paresse ou de ma sensualité, ou encore de mon égoïsme qui m'oblige à ne penser qu'à moi-même. Et alors — et c'est cela essentiellement la tentation — la convoitise monte en moi et me pousse à tout entreprendre — le bien comme le mal — à tout faire, à tout mener à chef par *moi-même*, à tout achever, à tout surmonter sans le Père, sans Dieu. Ce «sans Dieu », cette volonté arrêtée de tout vouloir faire par soi-même, voilà la tentation! C'est cela qui rend le mal que je fais réellement mauvais, c'est-à-dire efficace, au point qu'il en découle des conséquences. Et cela rend le bien que je fais tout à fait inopérant, c'est-à-dire qu'il perd toutes ses forces et toute sa valeur, et reste impuissant. Si j'aborde la vie en pensant que je suis maître de la situation, pourquoi, dès lors, tant de détours, à quoi bon prier, à quoi bon croire, à quoi bon invoquer Dieu, pourquoi rechercher le Père et s'incliner devant lui ? « Dieu a-t-il réellement dit... ? » Dieu m'a-t-il vraiment donné un ordre, ai-je vraiment un ordre à recevoir de lui? Il est très inquiétant ce raisonnement naturel qui me conduit à croire que je suis mon propre seigneur et maître, de même aussi, elle est très inquiétante cette liberté que je prends de vivre sans Dieu, de me débarrasser de lui, dans le bien comme dans le mal; c'est la racine du mal, qui corrompt toute ma vie. C'est d'une inconscience frappante de penser que nous pouvons nous passer de Dieu, ne serait-ce qu'une seule heure, nous passer de ce Dieu

qui nous a donné la vie, et qui nous maintient en vie. Ce n'est pas qu'une inconscience, mais c'est bien notre volonté arrêtée. C'est la « convoitise » qui vit en nous. C'est du plus profond de nous-mêmes que nous sommes poussés à courir le risque de vivre par nous-mêmes sans Dieu. Voilà la tentation.

En réalité les choses vont tout autrement dans la vie. Nombreux sont les appels, les invitations qui nous sont adressés. Les occasions qui nous sont offertes d'aller à Dieu le Père, de saisir sa main, de cheminer avec lui jour après jour. A vrai dire Dieu nous entoure de tous côtés. Il n'existe aucun lieu, il n'y a aucune situation, aucune joie, ni aucune peine, aucun bonheur, ni aucun malheur, où Dieu ne veille pas sur nous, où nous ne puissions pas le retrouver. C'est Jésus-Christ qui a introduit cette présence du Père dans notre vie, si bien que nous pouvons toujours aller à lui, que nous soyons dans l'abaissement ou dans l'élévation. Tout peut nous arriver, mais rien ne peut nous arriver qui n'ait été prévu par Dieu et qui ne nous soit salutaire. Même si des satellites venaient à tomber sur nous, même si des puissances tentatrices m'assaillent, même si des angoisses et des soucis m'accablent, Dieu le Père est là. Mais la convoitise elle aussi est là, l'envie de tout faire sans lui. Et cette convoitise fait de moi un prisonnier. En réalité, c'est bien cela, je ne suis qu'un prisonnier. Je crois vivre une vie d'homme libre. En réalité je suis attiré loin de Dieu; je suis trompé, je suis conduit là où la vie est impossible, car sans le Père, la vie est réellement impossible. Il est même possible que ce soit une joie, un bonheur qui me trompent ainsi; mais on peut se demander ce qu'est le bonheur, ce qu'est la joie, loin de Dieu. Et quand vient l'heure de l'anéantissement et de la mort, comment traverser ces heures difficiles sans le Père? Là où je suis mené, je n'ai rien à y faire, car en fait c'est à Dieu que j'appartiens. Telle est ma tentation.

Le pasteur Christophe Blumhardt écrivit une fois une lettre à une femme que son mari trompait. Il lui dit, dans cette lettre : Tu dois commencer par comprendre ton mari, si tu veux l'aider. Il ne sait pas qu'il appartient à Dieu. Il est pourtant son enfant. Mais parce qu'il ne le sait plus, il s'égare loin du Père sur les chemins de ce monde. On ne peut rien pour lui, s'il ne comprend

pas qu'il appartient au Père, qu'il doit se mettre en route et revenir à lui, comme le fils prodigue. Ce cœur qui se ferme à Dieu, c'est la cause de tout le mal. Tout ce qui arrive par la suite a pour cause le départ de l'enfant loin de la maison du Père.

Jacques nomme « péché » cette conséquence de la convoitise. Il utilise ici pour en parler l'image de l'enfantement. « Lorsque la convoitise a conçu », ce qui veut dire : lorsque nous avons suc combé à la tentation, alors « elle enfante le péché ». L'enfantement est un événement qui s'accomplit avec une implacable nécessité. Quand un enfant est conçu, il doit venir au monde. Ainsi, dit Jacques, le fait de fermer son cœur à Dieu engendre tout aussi nécessairement le péché. Tu as ce que tu désirais, tu es débarrassé de Dieu ! Même si tu es estimé et juste aux yeux des hommes, tu n'en es pas moins aux yeux de Dieu dans le péché. « Et le péché étant consommé, produit la mort. » Ce qui est né de la convoitise, à savoir le péché, dans lequel je suis et dans lequel je vis ma vie sans Dieu, ce péché à son tour, dit Jacques, enfantera. En effet le péché, lui aussi, conçoit et enfante. Il accouche de la mort. C'est encore une implacable nécessité. Encore un événement qu'on ne peut éviter. Dès que je me débarrasse de l'autorité d'un père, je tombe tout aussitôt sous la domination d'autres maîtres. Ces autres maîtres c'est le hasard, ce sont nos passions, et qu'il convient de servir aveuglément, si l'on refuse de servir le Seigneur, auquel, en définitive, nous appartenons. Ces maîtres nous poursuivent comme on fait la chasse à des bêtes sauvages. Et la fin de cette chasse c'est la mort. Il ne peut rien arriver de bon à qui veut s'avancer dans la vie, seul, sans le Père. Il sera chaque jour pourchassé et persécuté, livré aux puissances du péché et de la mort, cet homme qui veut vivre loin de Dieu.

« Ne vous y trompez pas, frères bien-aimés ! » Nous nous faisons toujours des illusions en ce qui concerne notre responsabilité. Nous rejetons la faute sur d'autres. Ou bien encore nous parlons d'hérédité, et nous concluons en dégageant notre responsabilité. C'est le sang qui coule dans nos veines, disons-nous, qui nous pousse au mal. Ce sont nos nerfs qui ne sont pas assez solides, et qui sont ainsi cause de notre péché. Et en même temps

nous faisons mention des forces bonnes qui sont en nous, et que l'on croit capables de nous aider à mener le combat contre les puissances de la mort, qui nous accablent. D'un trait Jacques biffe toutes ces belles excuses. Il ramène tout au péché, à la tentation. Il voudrait bien ne pas contester l'influence du sang, de l'hérédité, des nerfs. Mais il tient à nous dire: c'est parce que tu as abandonné le Père, que tu es dans une telle situation. Si tu n'avais pas abandonné le Père, aucune hérédité, aucune influence du sang, aucune faute des autres hommes ne pourrait te perdre. On peut encore dire que, bien qu'il y ait aussi des forces bonnes en l'homme, ces forces n'ont aucune valeur sans le Père. « Ne vous y trompez pas, frères ! »

Mais pourquoi Jacques nous dit-il tout cela? Que faire de cette terrible vérité du péché, qui entraîne notre vie dans une course à la mort? Remarquons que Jacques reprend pour dire: « Toute grâce excellente et tout don parfait descendent d'en haut, du Père des lumières, chez lequel il n'y a ni changement ni ombre de variation. » Quel est le sens de ce message remarquable que Jacques proclame ici, après avoir dépeint l'esclavage auquel nous réduit notre péché? Il signifie que le Père, celui que nous avons abandonné, lui ne nous a pas abandonnés. Même si les choses tournent mal pour tout, Dieu reste notre Père, qui nous attend. Ne nous y trompons pas non plus! Lui, Dieu, il reste ce qu'il est, le Père des lumières. Sa fidélité est immuable. Dieu n'est pas seulement le Père de l'homme au moment de sa création, il reste le Père de l'homme qui a succombé à la tentation, de même qu'il est encore le Père de l'homme arraché à la mort. C'est encore de Jésus-Christ qu'il est question ici, bien que Jacques ne prononce pas son nom. N'est-ce pas lui, notre Sauveur, qui nous révèle ce que nous venons de constater : la course folle dans laquelle nous entraîne notre péché? L'incompréhensible liberté et la grâce immense de Dieu nous sont aussi révélées par le don qu'il nous fait de son Fils, qui doit nous délivrer de la tyrannie du péché, et établir, là où régne le péché et la mort, la victoire du pardon et de la vie, comme signe de sa miséricorde.

« Il nous a engendrés, selon sa volonté, par la parole de vérité,

afin que nous soyons en quelque sorte les prémices de ses créatures. » Là éclate une allégresse totale, à cause de la victoire totale que Jésus-Christ remporte sur le péché et sur la mort. Une fois encore Jacques emploie l'image de l'enfantement, et il répète: nous qui sommes morts à cause de notre péché, nous sommes nés de nouveau par la volonté du Père, tout comme un enfant vient nécessairement au monde quand il est conçu. Jésus a pris sur lui notre vie de péché, il l'a présentée au Père en lui disant : ces hommes sont mes frères, donc selon ta volonté tes enfants! De même qu'Elisée, le prophète de l'Ancien Testament, s'est étendu sur un enfant mort, pour couvrir de son corps le corps de l'enfant, de même Jésus, de sa vie pure et sainte, couvre nos vies, la tienne et la mienne, celle de tous les hommes, nos vies anéanties par le péché. C'est ainsi qu'il se penche sur nous et nous contraint à redevenir les enfants de notre Père céleste. Voilà ce que Jacques veut nous faire comprendre. Au milieu de la nuit où nous plonge notre péché, se lève l'étoile brillante du matin, qui annonce un jour nouveau, le jour où brillera la lumière qui vient d'en haut, du Père de toutes les lumières.

Voilà ce que nous devons bien saisir, afin que, dans notre péché et notre mort, nous apprenions toujours à nouveau à chercher le Père. Et c'est aussi pour nous que descendent de lui tout don parfait et toute grâce excellente. Oui ces dons sont bien pour nous, ils sont précisément pour nous. Car ces dons sont pour ceux qui sont dans l'abaissement, pour ceux qui se savent pécheurs, mais qui, levant les yeux vers le Père, lui demandent : donne-moi ce que j'ai perdu, au nom de ta miséricorde, fais de moi ton enfant! Jacques nous avertit qu'il est inutile de vouloir tenter de nous sauver nous-mêmes, par nos propres forces. Cesse de chercher des excuses ou des explications, qu'il te suffise d'être un enfant qui vient au Père. Jacques insiste pour que cette conversion ait lieu. Il dit encore: accepte en lieu et place des lumières de ce monde, la seule lumière de Dieu. C'est d'en haut que viennent les forces qui sont seules capables de tout accomplir. La grâce est tout, qui vient d'en haut pour les pécheurs et pour les condamnés à mort. Acceptons que la Parole de Dieu nous

révèle que nous sommes ces pécheurs et ces condamnés à mort, pour que nous puissions recevoir du Père des lumières tout don parfait et toute grâce excellente. Ne nous faisons pas d'illusion sur la gravité du péché, mais d'un autre côté ne nous laissons pas effrayer et laissons-nous consoler entièrement par ces paroles: il nous a engendrés selon sa volonté par la parole de vérité, afin que nous soyons en quelque sorte les prémices de ses créatures !

*v. 19*21. Sachez-le, mes frères bien-aimés, et que tout homme soit prompt à écouter, lent à parler, lent à se mettre en colère; car la colère de P homme n'accomplit pas la justice de Dieu. C'est pourquoi, rejetez toute souillure et tout excès de malice. Recevez avec douceur la parole qui a été plantée en vous, et qui peut sauver vos âmes.*

Jacques veut parler ici du culte de la communauté. On imagine la petite communauté des premiers chrétiens, qui se rassemble quelque part dans une maison privée, pour écouter ensemble ce que la Parole de Dieu nous dit par la voix des prophètes et des apôtres. On peut aussi très bien s'imaginer ces mêmes chrétiens, se lancer dans une discussion très animée, à propos de cette Parole qu'ils viennent d'écouter.

On peut se poser la question de savoir comment Jacques en vient à nous parler du culte, alors que jusqu'à maintenant il s'agissait de tout autre chose; il était beaucoup moins question du culte que de la vie, de ses épreuves et de ses combats. C'est que pour Jacques ces deux réalités, la vie quotidienne d'une part et le culte, qu'il soit du dimanche ou de la semaine, d'autre part, ont entre elles un rapport très étroit. Pour l'apôtre le culte est le seul lieu où l'on puisse prendre les forces dont on a besoin pour pouvoir rester ferme dans l'épreuve et dans le combat de la vie de chaque jour, pour pouvoir résister. « Heureux l'homme qui supporte patiemment la tentation. » Il s'agit donc bien de l'homme qui ne succombe pas, mais qui supporte, pouvant ainsi gagner la couronne de la vie. Tu peux devenir cet homme ferme. Mais tu ne le deviendras que si tu écoutes sans cesse la Parole de Dieu, comme cela se fait dans le culte, quand la communauté est rassemblée.

Pour nous le rapport entre le culte et la vie n'existe plus guère. Le rassemblement de la paroisse le dimanche est devenu un événement sans grande importance. Ceux qui se disent chré

tiens assistent de moins en moins au culte. Et combien peu de force et de lumière en jaillissent dans notre vie ! Mais nous avons là quelque chose à apprendre. En effet si la paroisse est rassemblée pour le culte — peu importe que cette assemblée soit grande ou petite — et si la Parole de Dieu jaillit de l'Écriture sainte et nous parle, alors il se passe quelque chose de très important. Car alors c'est Dieu lui-même, le Dieu dont Jacques a dit que son trône est au-dessus des étoiles et des lumières, c'est ce Dieu qui intervient dans notre vie, et y manifeste sa présence, y accomplit son œuvre, y installe son règne, y signifie sa majesté, si bien que nous en recevons le bénéfice. Comment cela est-il possible? C'est possible dans la mesure où la Parole, la parole que nous transmettent les prophètes et les apôtres, est prêchée et écoutée fidèlement. C'est pourquoi Jacques parle de « la parole qui a été plantée en vous ». Il entend par là affirmer que les chrétiens sont des hommes dans la vie desquels la réalité de Dieu pénètre par le moyen de la Parole prêchée. Ce qui a pour conséquences que les pensées de Dieu pénètrent nos pensées et les renouvellent, que nous-mêmes, malgré la folie de notre péché, nous sommes entraînés dans les voies de Dieu, où brille sa splendeur. C'est ainsi que notre vie se trouve transformée, que s'ouvre devant elle une nouvelle perspective. Elle reste sous la domination du péché et de la mort, mais leur puissance est maintenant brisée, une espérance nous est donnée. Le monde de Dieu s'ouvre devant nous. Nous pouvons de nouveau respirer librement. En effet si notre vie nous donne l'impression d'être satisfaisante et même belle, quand elle se passe de la Parole de Dieu, il arrive pourtant toujours un moment où la pression du péché et de la mort est telle que nous suffoquons. Quand retentit la Parole de Dieu, c'est comme si une fenêtre s'ouvrait, l'air frais du dehors nous arrive, et nous pouvons de nouveau respirer librement. La Parole, qui peut sauver nos âmes, nous est ainsi donnée. Telle est l'importance, tel est le but du culte de la paroisse.

Nous comprenons maintenant pourquoi Jacques dit deux fois avec insistance : puisqu'il en est ainsi, frères bien-aimés, « que chacun de vous soit prompt à écouter ! » Vous n'avez rien de plus urgent, rien de plus pressant à faire que d'écouter cette Parole. Et plus loin il ajoute : « c'est pourquoi, rejetez toute souillure et tout excès de malice ! » Quelque chose en vous barre la route à la Parole de Dieu, quelque chose de mauvais et d'impur. Rejetez tout ça, afin que la Parole de Dieu trouve une place dans votre vie. C'est justement quand vous discutez ensemble de la Parole de Dieu, que ce qui est mauvais et impur trouve moyen de s'infiltrer en vous. C'est pourquoi soyez prudents quand vous parlez ! Le prédicateur doit faire attention quand il prêche, l'auditeur, lui, doit faire attention quand il discute la prédication qu'il vient d'entendre. Soyez lents à parler, réfléchissez bien avant de prendre la parole, soyez d'autant plus prudents, si vous sentez la colère ou la passion vous envahir.

C'est bien à nous, comme paroisse, que Jacques s'adresse, à nous qui nous retrouvons le dimanche pour célébrer le culte paroissial. Il porte en lui un gros souci, une angoisse. Ce n'est pas un souci concernant la Parole de Dieu, car la Parole de Dieu ne sait que faire de notre souci, mais c'est bien en lui que ce souci se manifeste, avec ténacité. Et c'est pour nous que Jacques se fait du souci, pour nous qui sommes justement rassemblés pour écouter la Parole de Dieu. L'angoisse de Jacques est différente de la nôtre : nous nous demandons sans cesse si la cause de Dieu va vraiment remporter la victoire, si vraiment Dieu est à l'œuvre. Or il y a longtemps que Dieu est à l'œuvre. Il y a longtemps que sa cause est victorieuse. Il y a longtemps que son trône et son pouvoir sont établis dans ce monde. Sa Parole est prêchée même aux heures les plus sombres. Mais il pourrait bien arriver que nous restions à l'écart, que nous méconnaissions l'œuvre de Dieu parmi nous. Dieu poursuit son œuvre, nous pouvons en être certains, même sans nous, même si nous ne nous y intéressons pas. Nous restons à l'écart un peu comme le peuple juif — pour citer l'exemple classique — qui est resté à l'écart jusqu'à aujourd'hui, qui s'exclut de l'œuvre que Dieu a accomplie au milieu de lui, l'incarnation. Il se pourrait donc bien qu'il y ait un second peuple juif, qui ne serait autre qu'un peuple chrétien s'excluant

de l'œuvre que Dieu accomplit au milieu de lui par sa Parole. Voilà l'angoisse de l'apôtre.

Pour que vous participiez vraiment à l'œuvre de Dieu, pour que vous ayez en partage le trésor de sa Parole, pour que cette Parole remporte la victoire parmi vous, « frères bien-aimés, soyez prompts à écouter ». L'accent est mis sur le mot « écouter ». Voilà de quoi il s'agit. Ouvrez bien vos oreilles ! Ne vous demandez pas ce que vous pourriez bien faire, ou entreprendre, par exemple un grand réveil dans la paroisse, un grand rassemblement, ou un effort missionnaire en faveur du monde déchristianisé, ou tout autre chose dont vous pourriez avoir l'idée, n' imaginez rien de semblable, mais soyez prompts à écouter ! Jacques a devant lui des hommes qui sont attachés à l'œuvre de Dieu, et qui voudraient faire quelque chose pour que la vérité de Dieu soit manifestée parmi les peuples de leur temps. Ils voudraient justement faire quelque chose. Ils pensent à tout ce qu'ils pourraient faire. Mais l'apôtre leur dit: il s'agit de la Parole de Dieu. Or la Parole de Dieu que nous transmettent les prophètes et les apôtres, est une parole qui nous révèle l'œuvre de Dieu, l'œuvre majestueuse et victorieuse de Dieu lui seul. Cette parole nous dit que Dieu le Père a envoyé son Fils dans le monde, et que le Fils a accompli parfaitement son œuvre de salut. Le Ps. 49 nous dit : « Les hommes ne peuvent se racheter l'un l'autre, ni donner à Dieu le prix du rachat. Le rachat de leur âme est cher et n'aura jamais lieu. » « Mais — reprend plus loin le même psaume — Dieu sauvera mon âme du séjour des morts, car il m'a pris sous sa protection. » Il vaut la peine de considérer avec attention cette protection que Dieu nous accorde en Christ, qui pour nous est descendu aux enfers, et nous en fait remonter. Il ne faut pas négliger cette protection, car nous y avons part. Voilà alors ce qui se passe: alors la lumière brille, la force nous est donnée, mais aux heures les plus sombres, dans les situations

les plus critiques. Pour avoir part à cette grâce, il n'y a pas d'autre moyen que à" *écouter* \ Ecouter ce que les apôtres et les prophètes nous disent de cette œuvre de Dieu. En écoutant leur témoignage, déjà nous y prenons part, déjà un trésor nous est confié. C'est bien l'opinion de Jacques qui nous exhorte avec tant d'insistance: que tout homme soit prompt à écouter.

Nous avons toujours d'excellentes raisons de ne pas suivre ce conseil. Nous croyons toujours qu'il s'agit de faire quelque chose et non pas d'écouter. Il s'agit bien de faire quelque chose. Mais écouter, écouter les prophètes et les apôtres, prendre connaissance de l'œuvre que Dieu a accomplie en Jésus-Christ, voilà qui est vraiment faire quelque chose. C'est l'acte par excellence. Voilà pourquoi nous devons nous y mettre sérieusement. Lorsque nous nous demandons ce qu'il faut faire pour que le salut et la lumière parviennent jusqu'à nous, la réponse est simple : vous devez aller à l'église, vous associer au culte paroissial pour écouter ce que la Parole de Dieu a à vous dire. C'est d'elle, d'elle seule, que vous recevrez la lumière. C'est alors que vous pourrez faire quelque chose dans votre vie. « Ainsi, frères bien-aimés, que tout homme soit prompt à écouter ! » Devenez ce que vous êtes en réalité, devenez une communauté fondée sur la parole, laissez-vous rassembler par elle; recevez la parole, afin qu'en l'écoutant vous soyez sauvés !

Puis l'apôtre poursuit : « Soyez lents à parler. » Parler — il ne s'agit pas ici de n'importe quelle discussion, mais de la discussion qui suit l'audition de la Parole de Dieu. Ecouter la parole conduit en effet la paroisse à discuter; il est difficile d'écouter la Parole de Dieu, sans en discuter ensemble. En discutant on se révèle les uns aux autres, et l'on fait voir au monde ce que nous apporte la Parole de Dieu. C'est un fait que nous ne pouvons pas nier; mais l'apôtre nous recommande d'être lents à parler, de retenir nos paroles. Il est clair qu'il pense au désir sincère que nous avons, après avoir entendu la parole, d'en rendre aussi tôt témoignage. C'est certainement une très bonne chose. Mais c'est là précisément, où nous discutons de notre foi, entre nous ou avec des gens du dehors, que se glisse facilement une fausse passion. Nous avons le désir de convertir les autres, nous faisons alors pression sur eux, car nous aimerions à tout prix les amener

à la vérité, qui s'est révélée à nous. Mais c'est à nous en définitive que nous les convertissons, et non pas à Dieu; au lieu de les introduire dans l'Eglise, nous les entraînon dans le parti, le mouvement ou la tendance que nous représentons. Au lieu de les libérer pour qu'ils connaissent la vérité de Christ, nous les rendons esclaves d'une quelconque conception humaine de cette vérité. Pour amener effectivement quelqu'un à Dieu, il faut être lent à parler ; il ne faut pas s'emporter ; il faut renoncer à toute passion, à toute précipitation, tout désir de persuader. On pourrait dire ceci: il faut commencer par faire silence avant de parler. L'apôtre Paul, aussitôt après sa conversion, s'est retiré trois ans dans le silence avant d'entreprendre ses voyages missionnaires. Il s'est pénétré durant ces années de la Parole de Dieu, de ce Dieu dont il avait entendu la voix. Etre lent à parler signifie faire silence devant la Bible pour qu'elle puisse parler. Il convient d'abord que la Parole de Dieu soit « plantée » parmi nous et en nous, selon l'expression de l'apôtre. Cela veut dire qu'elle doit prendre racine en nous, alors seulement elle peut porter du fruit quand nous parlerons. La Parole de Dieu doit « hiverner » en nous, comme une graine qui est semée en automne et qui pousse au printemps. Ainsi, soyez lents à parler!

« Et lent à se mettre en colère, car la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. » Etre en colère signifie laisser monter en soi la passion, et c'est alors qu'il faut être prudent, quand c'est avec passion qu'on veut défendre la cause de Dieu. Lorsqu'on est entraîné par la passion c'est alors qu'on prétend avoir raison, et qu'on affirme que l'autre a tort, qu'on prétend voir juste, alors que l'autre se trompe. Il est tout à fait possible que tu aies raison, que ce soit la saine doctrine que tu exposes, que ton point de vue soit juste, et que ton adversaire se trompe. Mais fais bien attention de ne pas juger avec passion car, dit l'apôtre, votre passion, pas plus que votre colère, n'accomplit la justice

de Dieu. Et pourtant il faut que dans toutes les discussions de l'Eglise la justice de Dieu soit manifestée. C'est à Dieu qu'il faut donner raison en définitive, c'est sa justice qui doit être révélée à ceux qui errent, et qui se perdent. C'est alors que la lumière de la vérité éclaire les hommes. Et la justice de Dieu, c'est Jésus-Christ. C'est donc Jésus-Christ qu'il faut annoncer. C'est lui, en effet qui justifie les hommes. Mais il est également le jugement pour les infidèles. Jésus-Christ est la vraie liberté pour tous ceux qui sont engagés dans la foi. C'est lui Jésus-Christ qui est tout cela et non pas toi, avec ton zèle et ta passion. C'est lui et lui seul! Voilà la grande paix, le grand repos que l'on découvre dans la Parole de Dieu, et qui sont comme un mur contre lequel viennent se briser les vagues de notre inquiétude, de notre zèle, de même que les vagues de notre passion et de notre agitation spirituelles, et de notre activisme. Il n'y a guère qu'une passion qui se justifie, c'est celle que l'on met à révéler aux hommes Jésus-Christ, le mystère de son nom, la puissance de sa vie et de son œuvre. C'est alors que l'on se rendra compte de ce qui est juste aux yeux de Dieu.

« C'est pourquoi, rejetez toute souillure et tout excès de malice ! » On nous dit là en définitive de quoi il s'agit. C'est notre souillure qui doit être rejetée ! Or notre souillure, bien que nous défendions la cause de la justice de Christ, bien que nous allions jusqu'à désirer la faire connaître, c'est notre refus de nous laisser arracher à notre vaine manière de vivre, qui est tout à la fois folle et hypocrite. Nous devons avoir des mains propres. On ne peut pas demander qu'elles soient sans péché, car c'est impossible aux hommes. Mais nous devons avoir des mains que le pardon purifie de toute faute et de toute tache. Car en définitive ce qui nous sépare de Dieu, ce n'est pas notre péché, mais notre refus de laisser Dieu nous pardonner ce péché. Le pardon des péchés, c'est l'œuvre de Jésus-Christ, c'est le dessein de Dieu sur la terre. Comment pourrions-nous mettre au service de la cause de Dieu des mains qui ne seraient pas purifiées par le pardon? Ne devons-nous pas tous faire silence devant Dieu, et écouter sa Parole, nous laisser juger par lui et l'honorer pour tout ce qu'il a fait pour nous, qui sommes de pauvres pécheurs.

Alors nous pourrons nous lever et parler, alors nous pourrons manifester en plein jour l'œuvre de Dieu.

Le dernier mot que l'apôtre nous adresse ici est, à cause de cela, le mot « douceur ». « Recevez avec douceur la parole qui a été plantée en vous. » Qui accepte le pardon, acquiert de la douceur. La douceur c'est cette acceptation libre et joyeuse de la parole, qui nous annonce le pardon de nos péchés. La douceur révèle une grande liberté de nous-mêmes, un abandon de tout faux zèle, de toute propre justice. La douceur c'est enfin une paix totale, une sérénité dans laquelle nous pouvons vivre, parce que nous avons accepté que la Parole de Dieu soit plantée en nous, parce que nous appartenons à l'Eglise qui reconnaît Jésus-Christ comme son Seigneur. Si nous acceptons de renoncer à notre orgueil et à notre prétention, en acceptant que Jésus remette de l'ordre dans le désordre de notre vie, alors notre énervement, notre excitation et notre agitation cesseront. Nous ne chercherons plus à nous justifier nous-mêmes. Toute crainte disparaîtra, puisque Jésus-Christ a supprimé l'effroi. Il ne nous reste qu'un désir, celui de contempler combien le Seigneur est puissant et miséricordieux, alors que le monde manifeste sa malice et sa folie. Nous n'avons plus de raison de vouloir nous appartenir à nous-mêmes, mais c'est à lui le Seigneur que nous désirons appartenir, lui « qui a payé le prix de tous nos péchés, et qui nous a délivrés de la puissance du diable », lui qui, comme le dit Jacques pour terminer, « peut sauver nos âmes ».

Une fois encore cela veut dire : « Soyez prompts à écouter. » A écouter sa Parole. La douceur, notre délivrance, la liberté intérieure, ce ne sont pas des biens que nous pouvons acquérir nous-mêmes. C'est la Parole, la Parole de Christ elle seule, qui peut nous les offrir. La douceur est le fruit de cette parole. Il est émouvant de constater avec quelle ferveur et quel zèle, mais aussi avec quelle mélancolie la communauté juive d'aujourd'hui célèbre, semaine après semaine, le sabbat, comme le jour du grand

repos et de la paix complète que Dieu a promis à son peuple. Et pourtant les juifs ne sont pas capables de comprendre réellement ni d'accepter cette grande promesse de paix, qu'annonce le sabbat, puisqu'ils ne connaissent pas le Roi, qui a accompli cette promesse de Dieu. Ils ne connaissent pas Jésus-Christ. C'est la cause de cette mélancolie que nous constatons dans les assemblées juives. Nous, nous connaissons Jésus-Christ. Nous savons que c'est Jésus de Nazareth, que les juifs et les païens, c'est-à-dire nous tous, ont cloué au bois, que c'est lui qui est ressuscité des morts par la puissance du Père, que c'est lui qui nous donne cette paix, et ce repos qu'annonce le sabbat. C'est pourquoi notre Eglise ne doit pas connaître la mélancolie d'une promesse non accomplie. Nous devons et nous pouvons, puisque son sang nous lave de tous nos péchés, vivre comme des hommes libres au milieu de l'incroyable confusion de notre temps. Notre paroisse doit et peut être le lieu où brille une grande lumière. Car la Parole qui a été plantée en nous nous annonce que le grand sabbat de Dieu a été accompli par Jésus-Christ, qu'il est une victoire remportée sur l'angoisse et la misère du péché et de la mort qui régissent dans ce monde.

Mais il y a encore beaucoup à faire pour que nous soyons ce que nous devrions être. Comme membres du peuple qui est appelé par Jésus-Christ, nous devons renoncer à notre propre volonté ainsi qu'à notre pensée, que le péché corrompt. Nous devons accepter la parole qui nous dit : laisse faire Dieu, laisse son œuvre s'accomplir, laisse son sabbat se réaliser. Et tout cela n'est plus à considérer comme un devoir, mais comme une possibilité, la possibilité des enfants de Dieu qui peuvent respirer librement. La puissance, la richesse et la miséricorde de Christ sont telles que nous ne pouvons pas rester à l'écart quand il appelle son Eglise à son sabbat, l'invite au repos, lui offre la liberté de son peuple.

v. 22-25 Mettez en pratique la Parole, et ne vous bornez pas à l'écouter, en vous trompant vous-mêmes par de faux raisonnements. Si quelqu'un écoute la parole et ne la met pas en pratique, il est semblable à un homme qui regarde dans un miroir son visage naturel. Après s'être regardé il s'en va et oublie aussitôt quel il était. Mais celui qui aura plongé les regards dans la loi parfaite, la loi de la liberté, et qui aura persévéré, n'étant pas un serviteur oublieux, mais*

se mettant à l'œuvre, celui-là sera heureux dans son activité.

Notre Eglise célèbre chaque année le souvenir de la Réformation. Cette fête nous pose cette question : où nos pères ont-ils trouvé la force et le courage de faire face, tout seuls, sans appuis humains, aux puissances de leur temps? Ils ne se sont pas fiés à leurs propres forces. On entend souvent dire le peu de cas qu'ils en faisaient. Ce n'est pas non plus en leurs amis qu'ils se sont confiés. Que peuvent pour nous les meilleurs amis, quand il s'agit de prendre les décisions d'importance capitale? Aucune organisation, aucun mouvement n'aurait pu leur offrir leur aide, ils ne savaient qu'en faire. Ils ont du reste traité tout le côté administratif de leur entreprise avec une remarquable insouciance. On les comprend mieux quand on pense à la déclaration faite par Luther à la Diète de Worms: «Ma conscience est liée par la Parole de Dieu. » C'est là que Luther révèle le grand secret de sa vie, et de celle de tous ses collaborateurs et amis : la Parole de Dieu s'est révélée à eux dans les saintes Ecritures, et en a fait ses prisonniers. Cette parole était leur arme, elle était la source de leur inspiration, le fondement sur lequel ils bâtissaient, la forteresse qui les protégeait.

Aujourd'hui nous pensons trop facilement: qu'est-ce qu'une simple parole? Nous attendons mieux qu'une parole, nous voulons

des actes. Comment une simple parole pourrait-elle convertir ma vie, bouleverser et transformer la vie de toute une génération? Il est juste de raisonner ainsi quand il est question de nos paroles à nous. D'elles on peut bien dire : qu'est-ce qu'une simple parole? Mais il existe une autre parole, une parole qui est en même temps un acte, et même le seul acte capable de sauver, à tel point que si cette parole est prêchée et reçue, le salut se manifeste. Dieu a risqué toute sa puissance dans une parole. Et quand cette parole, qui est la sienne, agit et fait des hommes ses prisonniers, ils n'ont rien à attendre de plus, le secours de Dieu leur est assuré. Cette déclaration nous étonne toujours beaucoup. Et c'est un peu comme si les Réformateurs nous disaient : vous pouvez entreprendre tout ce que vous voulez pour votre salut, mais tout est vain sans cette parole, et sans la victoire qu'elle doit remporter sur vous. La connaissez-vous, cette parole? L'écoutez-vous? Vous parle-t-elle, ou bien reste-t-elle incompréhensible pour vous? Y êtes-vous réfractaires ou étrangers? Toute la question est là. C'est là que se décide si votre vie, comme le dit ici l'apôtre, sera heureuse, c'est-à-dire si vous serez sauvés ou si au contraire vous serez perdus.

Nous arrivons justement au passage où Jacques parle, dans sa lettre, de l'auditeur attentif de cette parole. Il dit avec toute l'énergie voulue : « Mettez en pratique la parole, et ne vous bornez pas à l'écouter en vous trompant vous-mêmes par de faux raisonnements. » En parlant ainsi Jacques ne fait allusion à aucune autre parole qu'à la Parole de Dieu. Et il part du principe que nous la connaissons, cette Parole de Dieu, qu'elle nous est familière, ne vivons-nous pas dans l'Eglise? Jacques ne vient-il pas justement d'affirmer que cette parole a été plantée en nous? C'est la Parole concernant Jésus-Christ, telle qu'elle est contenue dans l'Ecriture sainte, telle que les prophètes et les apôtres en témoignent devant nous, telle qu'ils la proclament. Cette parole enfin est la seule qui puisse nous sauver, parce que sa puissance est capable de se mesurer aux puissances qui nous perdent. En effet — et c'est là ce que Jacques annonce de nouveau et de particulier — c'est à notre service que cette parole met sa force et sa puissance, elle veut être une parole pour nous et qui

demeure en nous. C'est à travers nous qu'elle veut se manifester. Voilà pourquoi vous devez mettre en pratique la parole, la Parole de Dieu. Dans la mesure où vous la mettrez en pratique, cette parole sera votre secours, elle sera votre salut.

Mais que veut dire: mettre en pratique cette parole? C'est laisser cette parole, la Parole de Dieu, s'approcher de nous, nous parler, afin qu'elle me rencontre, moi personnellement, qu'elle me mette en mouvement, moi et ma vie tout entière, corps, âme et esprit, pour que je vive ma vie comme un homme qui a été rencontré, arrêté, poussé et porté par cette parole. Je serai alors autre et différent que jusqu'à maintenant, dans ma profession ou dans mon métier, comme ouvrier ou comme savant, comme homme d'affaire ou comme ménagère, comme étudiant ou comme maître d'école, comme élève ou comme vendeuse. Je vais agir, dans l'une ou dans l'autre de ces situations, comme un homme qui a écouté cette parole, qui en tire sa force, qui ne peut ni l'oublier, ni la renier. Chaque fois que la vie me résèvera un devoir, une joie, une peine ou une épreuve, je réagirai de telle sorte qu'on remarquera ce que je sais moi-même: j'ai écouté la Parole de Dieu, et cette parole que j'ai écoutée a fait de moi son prisonnier, elle m'a transformé. Voilà ce que veut dire « mettre en pratique la parole ». On ne me demande pas ici de faire telle ou telle chose, mais de mettre simplement en pratique la parole. Or il n'est pas possible de mettre en pratique la parole sans commencer par l'écouter, sans accepter d'être ses prisonniers.

Il arrive souvent que des paroles humaines entraînent des hommes à l'action. Dans le domaine politique, par exemple, certaines paroles ont une telle autorité, que des peuples entiers s'y plient. Il s'agit d'une simple comparaison. Mais de même que des hommes politiques peuvent acquérir une grande autorité sur tous les citoyens d'un pays, de même, et d'une manière encore toute différente, Dieu, au moyen de sa Parole, veut diriger tous les membres de l'Eglise. On peut dire en passant que les paroles humaines, même politiques, ne pourront jamais convaincre tout le monde. Elles n'ont en effet pour elles ni le droit ni la puissance. Un seul a le droit et l'autorité de convaincre et de conquérir l'homme tout entier, l'homme dans la totalité de son

être, c'est-à-dire corps et âme, dans la vie et dans la mort — c'est Dieu, car il est le créateur, donc par conséquent le Seigneur de toute la vie, et il l'est, lui seul. C'est ce qui explique la tension qui existe si souvent entre l'Eglise et l'Etat, quand celui-ci cherche à imposer une autorité totalitaire à tous les hommes. L'Etat réussit parfois, mais pour un temps seulement, car l'autre parole, la Parole de Dieu est présente dans l'Eglise, elle s'approche des hommes et leur dit : « C'est moi qui suis le Seigneur ton Dieu, tu n'auras pas d'autre Dieu devant ma face. » Ce qui signifie: c'est à moi seul que tu appartiens, c'est moi seul qui te prends en charge. Tu es tout entier à moi seul. La prérogative de la Parole de Dieu est de pouvoir nous revendiquer « tout entiers ». C'est ainsi qu'elle s'affirme comme Parole de Dieu. C'est en Jésus-Christ que nous appartenons à Dieu, et nous lui appartenons non pas à moitié, mais entièrement, corps et âme, dans la vie et dans la mort. Personne d'autre que lui ne peut nous revendiquer aussi totalement que lui. Seul il en a la liberté et l'autorité.

Mais c'est aussi le salut total que la Parole de Dieu nous apporte en intervenant dans notre vie. Il faut remarquer qu'il y a beaucoup d'autres paroles que nous pouvons entendre à côté de la Parole de Dieu. Citons par exemple les paroles très remarquables et très dignes des poètes et des penseurs. Mais on les écoute sans être toujours d'accord avec elles. Elles ne nous atteignent pas jusqu'au fond de notre être. Et d'autre part c'est nous qui sommes leurs maîtres et leurs juges, même si nous les recevons en les approuvant et en les admirant. Nous ne pouvons pas dire qu'ainsi nous mettions ces paroles en pratique, nous ne les écoutons pas vraiment. En définitive ces paroles nous laissent seuls, les promesses qu'elles nous font ne nous sont d'aucun secours dans notre misère. Il en va tout autrement de la Parole de Dieu. Elle ne nous fait pas de belles promesses. Elle ne nous laisse pas seuls. Elle vient à notre secours, où que nous soyons. Elle renverse les barrières qui nous retiennent prisonniers des autres paroles. Elle nous sort de notre réserve, de nous qui étions spectateurs, elle fait des acteurs. L'écouter nous rend obéissants et nous permet de la mettre en pratique. Nous n'avons

pas à la discuter, car elle est l'ordre qui vient du Roi des rois. Elle fait ce qu'aucune parole humaine ne peut faire, elle nous arrache à notre solitude, elle crée une communion entre nous, qui nous sommes éloignés dans notre péché, et Dieu, qui s'est approché de nous dans sa sainteté. En venant à nous comme Parole de Dieu, elle nous réconcilie avec Dieu selon sa promesse.

Voilà l'expérience qu'ont faite nos pères au XVI^e siècle. C'est la Parole de Dieu qui s'est approchée de Luther et de Calvin et leur a révélé la grande misère de leur péché. Ils ont résisté farouchement, ils ont tenté de se dérober au jugement que la Parole leur annonçait, mais sans succès. La Parole de Dieu a été la plus forte. Ils se sont rendus à cette évidence. Et maintenant à mon tour je dois accepter cette parole, je dois me constituer son prisonnier. Car, comme Luther l'a dit, je suis, moi aussi, « un homme perdu et damné ». Il ne me reste qu'une seule chance de salut, c'est le pardon que m'apporte cette Parole, qui « me délivre, se rend maître de moi, qui suis un homme perdu et damné » qui me permet de trouver grâce et miséricorde aux yeux de Dieu. Voilà l'œuvre de cette parole : elle fait descendre aux enfers et en fait remonter ; elle fait mourir et elle fait vivre ; c'est même en faisant mourir qu'elle fait vivre ; c'est en jugeant qu'elle fait grâce. Elle s'empare de moi, elle me fait prisonnier et en le faisant, elle m'accorde la plénitude de la liberté. C'est ainsi qu'un Luther, qu'un Calvin, qu'un Zwingli ont été saisis et dominés par la Parole de Dieu ; ils en sont devenus les prisonniers et ont pu la mettre en pratique.

Nous aussi nous devons pareillement mettre en pratique cette parole. C'est pourquoi Jacques nous exhorte en disant : « Mettez en pratique la parole, et ne vous bornez pas à l'écouter. » On pourrait se demander pourquoi il est nécessaire que l'apôtre nous exhorte ainsi. Car enfin si la Parole de Dieu est si puissante, on ne peut pas y échapper, elle s'empare de nous sans nous demander si nous sommes d'accord ou non ! C'est le mystère et le privilège de cette parole. Elle a effectivement une puissance comparable à la puissance d'aucune autre parole, sans quoi elle ne serait pas la Parole de Dieu. Mais justement parce qu'elle est la Parole de Dieu, et non pas la parole de n'importe quel

potentat ou de n'importe quel tyran humain, elle ne nous fait pas violence. Dieu ne cherche pas à nous écraser, au contraire il nous offre sa grâce et sa miséricorde. C'est pourquoi c'est dans la pleine liberté qu'il nous offre que nous pouvons et devons nous décider pour lui. Oui c'est à lui, et à lui seul que nous devons appartenir; c'est lui qui nous appelle, à nous de lui obéir. Ainsi la parole de Dieu n'est pas une force aveugle qui nous surprend, comme nous surprend une avalanche ou un tremblement de terre : elle est un ordre qui nous est adressé, et qui réclame de nous l'obéissance. C'est en écoutant la Parole de Dieu comme telle qu'on l'écoute correctement, c'est alors qu'on est rendu capable de la « mettre en pratique ». En mettant en pratique la parole, l'homme fait acte de totale soumission, et c'est justement ainsi qu'il doit mettre en pratique la parole.

Cela signifie sans doute aussi que l'on peut *ne pas* mettre en pratique la Parole de Dieu, que l'on peut lui échapper. On lui échappe effectivement chaque fois qu'on l'écoute comme si elle n'était pas un ordre, comme s'il y avait, en face de cette Parole, une autre attitude possible que l'obéissance et la soumission. On lui échappe chaque fois qu'on ne la reconnaît pas comme la seule et unique parole de la grâce et du jugement. On lui échappe chaque fois qu'on ajoute à cette parole de justice et de grâce, à la Parole de Dieu qui est Jésus-Christ, d'autres paroles, comme par exemple les paroles de notre œuvre ou de notre propre justice. On lui échappe chaque fois qu'on refuse de reconnaître que nous sommes de pauvres mendiants, qui ne peuvent vivre

que de la richesse de Christ. Il est en somme très facile de lui échapper. Il nous faut sans cesse refaire l'apprentissage de cette pauvreté, de cette nécessité de tout demander à Christ. Nous cherchons toujours à éviter la lutte que cela implique. Car en fait cette parole qui s'adresse à nous nous dérange. Nous aimerions beaucoup mieux rester libres, indépendants, et maîtres de cette parole qui s'adresse à nous. Comme il serait agréable de pouvoir conserver dans notre pauvreté quelques biens qui nous seraient propres, dans notre péché un peu de justice qui nous serait propre ! Mais ces biens et cette liberté seraient trompeurs : « en vous trompant vous-mêmes par de faux raisonnements ! » C'est une parole qui blesse, mais qui aussi console; elle blesse parce qu'elle accuse, elle console parce qu'elle nous annonce l'échec de nos faux raisonnements, qui ne peuvent que nous plonger dans les ténèbres.

Nos faux raisonnements nous trompent, l'apôtre va illustrer cette affirmation en disant: un homme qui écoute la parole sans la mettre en pratique, un homme donc qui cherche à échapper à la parole, « est semblable à un homme qui regarde dans un miroir son visage naturel, et qui, après s'être regardé, s'en va et oublie aussitôt quel il était ». Il se regarde un instant, puis il poursuit sa route, et ne sait plus ce qu'il a vu. Il peut en effet arriver que, jetant un coup d'œil dans un miroir, nous lisions sur notre visage quelque de chose de gênant et d'inquiétant, puis, détournant nos regards, nous poursuivions notre route en oubliant tout ce que nous avons constaté. Telle est aussi notre attitude en face de la Parole de Dieu. Elle nous révèle qui nous sommes. Mais cela nous ne le supportons pas, alors nous nous détournons d'elle, et nous oublions rapidement ce qu'elle nous avait révélé. Mais Jacques insiste en disant: tenez bon devant cette parole ! Plongez profondément vos regards en elle. Supportez qu'elle vous révèle ce qu'elle a à vous révéler ! Vous ne risquez pas de vous perdre, au contraire c'est votre salut qu'elle annonce. « Celui qui aura plongé les regards dans la loi parfaite, la loi de la liberté, celui-là sera sauvé. Nous n'aimons pas qu'on nous dise que nous avons besoin d'être sauvés, car cela veut dire que nous sommes perdus. Mais il vaut mieux écouter la parole qui nous le dit et être sauvés, que de se

boucher les oreilles et d'être perdus.

« Celui qui aura plongé les regards... » dit Jacques. Il pense ici au travail intérieur qu'exige de nous la Parole de Dieu. Ce travail consiste en ceci que nous n'abandonnions pas la partie, mais que « nous persévérions » quand la Bible s'adresse à nous. Nous ne devons pas dire: je sais ce qu'elle contient cette Bible, je connais déjà son message! Car nous ne le savons pas du tout, nous ne le connaissons pas encore; le message que la Parole de Dieu nous adresse est toujours nouveau, et c'est toujours à nouveau qu'il nous faut l'écouter. C'est alors seulement qu'elle nous livre le message qu'elle a pour nous, ce grand message qui nous libère. « Plonger ses regards » veut donc dire s'abandonner à la parole, se laisser faire par son message. Le mot grec employé ici signifie, traduit littéralement, «se baisser pour regarder» et c'est le même mot qui est employé dans l'Évangile de Luc, dans le récit de Pâques, en parlant de Pierre qui se baissa pour regarder à l'intérieur du tombeau de Christ : et voici le tombeau est vide, Jésus a vaincu la mort ! C'est ce que vous avez tous pu voir, vous qui vous êtes penchés sur la Parole de Dieu: vous avez vu un tombeau, dans lequel Jésus est étendu, le tombeau du péché et de la mort de ce monde. Mais en même temps vous avez vu que le péché est pardonné, qu'on a ravi à la mort sa puissance !

« Mais celui qui aura plongé les regards dans la loi parfaite, la loi de la liberté, et qui aura persévéré!... » Jacques nomme ici la Parole de Dieu une « loi ». Il répète une fois de plus que la Parole de Dieu est une parole toute chargée de puissance et de majesté, une parole qui veut s'emparer de nous. Quand la Parole de Dieu s'adresse à nous, par le moyen de la Bible, nous entendons un message qui nous est étranger, mais qui est impérieux et nous en impose par son sérieux. Devant ce message, nous sommes dans la situation d'un écolier devant son tableau noir.

Tout en étant la parole d'un Seigneur, elle est aussi la parole d'un Père miséricordieux. Elle ne révèle pas d'autre nom que celui de Jésus-Christ. Mais nous n'avons pas à trembler devant sa puissance et sa force. Dans la mesure où nous le respectons et l'honorons comme Seigneur auquel « toute puissance a été donnée dans le ciel et sur la terre », nous pouvons l'aimer et mettre en lui toute notre confiance. Il ne pourrait pas être miséricordieux, s'il n'était pas si puissant. Il peut surmonter toute épreuve, vaincre tout péché. Si ton péché surgissait de l'enfer pour t'accuser, disant : tu es bel et bien perdu ! Jésus ferait taire cet accusateur. C'est lui Jésus qui seul est le bon berger, qui délivrera son peuple. Il connaît les siens, et rien, ni personne, ne peut les arracher de sa main. C'est la Parole de Dieu qui nous sauve. Cette loi puissante s'adresse à nous, elle s'empare de nous et par là même nous libère, totalement. C'est pourquoi : « Celui qui aura plongé les regards dans la loi parfaite, la loi de la liberté, et qui aura persévéré, celui-là sera heureux dans son activité ! »

C'est pourquoi aussi : « Ne soyez pas des auditeurs oublieux, mais mettez-vous à l'œuvre. » Notre espérance, l'espérance de toute l'Eglise, celle de tous les prédicateurs comme celle de tous les fidèles, c'est que nous soit donnée tout à nouveau et par grâce, par delà les faux raisonnements qui nous trompent, et auxquels nous revenons chaque jour, une claire et nette conception de la Parole de Dieu, qui ne trompe pas. Notre espérance est, qu'après avoir désiré entendre cette parole, nous ne puissions plus l'oublier. Notre espérance est que nous soyons amenés à mettre en pratique la Parole, ce qui n'est possible qu'en l'écoutant. Notre espérance, et notre prière aussi, est que le Seigneur de cette Parole ne se lasse pas d'être fidèle, de cette fidélité qui est plus profonde que la mer de notre infidélité.

v. 26-27. 'S'J quelqu'un croit être religieux, sans tenir sa langue en bride, mais en trompant son cœur, la religion de cet homme est vaine. La religion pure et sans tache devant Dieu, notre Père, consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions, et à se préserver des souillures du monde.

Si quelqu'un croit être religieux... Y a-t-il encore aujourd'hui des hommes qui se croient religieux? Ce n'est plus guère

de mise de se dire croyant ou religieux. Les hommes d'aujourd'hui disent volontiers, et c'est bien la réalité : je ne suis pas religieux, je suis un enfant du monde, ni pire ni meilleur que les autres. En effet les hommes sont loin d'être religieux, ils ne lisent pas leur Bible, ils ne prient pas régulièrement, ils ne vont pas à l'église le dimanche, ils sont donc bien loin de toute vraie foi. Une jeune adolescente me disait récemment : « Presque tous les jeunes que je connais ne pensent qu'à *cette* vie, ne s'intéressent qu'aux réalités de *cette* vie. » Elle ne voulait pas nier l'existence d'une autre vie, la vie éternelle, d'un autre monde, le monde de Dieu ; mais elle voulait dire que pour ces jeunes ces réalités éternelles étaient devenues lointaines et étrangères, que ces réalités leur étaient devenues incompréhensibles, et qu'ils n'entendaient simplement plus compte. L'adolescente avait certainement raison. Mais — et je pose maintenant la question — cela ne tient-il pas au fait que cette religion les a déçus, cette religion dont ils se tiennent à l'écart, qu'ils méprisent, mais qu'ils connaissent pourtant autrefois, qui leur a été enseignée ? Elle a trompé les hommes en se trompant elle-même. Cette religion a été jugée du jugement que Jacques annonce ici : votre religion est vaine, elle est vide de sens, elle n'a aucune valeur, ni puissance.

Jacques ne pense en tout cas pas qu'il soit faux de se croire religieux. Il n'est pas faux de dire : j'ai trouvé le chemin de la foi, je suis au service de Dieu. Pensons au début de l'Épître aux Romains où saint Paul dit textuellement : « Je n'ai pas honte de l'Évangile du Christ. » Nous avons tous connu dans notre vie de ces moments où nous avons eu honte de l'Évangile, de ces moments où nous nous sommes tus, au lieu de parler, où nous n'avons pas été fidèles à notre foi. Nous étions alors dans l'erreur. Nous ne devons pas avoir honte, nous devons, toutes les fois que c'est possible, dire franchement que nous avons contemplé un rayon de la grande lumière que Dieu fait briller parmi nous dans sa Parole, qu'il a mise en évidence. Mais restons sur nos gardes. Jacques alors enchaîne : tu as raison de dire que tu fais partie de ceux qui se « croient religieux », de ceux qui disent honnêtement être au service de Dieu, prier, faire partie de

l'Eglise, croire. Mais prends garde, dit Jacques, qu'à l'instant même de ta confession, tu ne te trompes pas toi-même, tu ne « trompes pas ton cœur ».

Pour être mieux compris, citons en exemple l'histoire remarquable d'un pasteur, appelé au chevet d'un malade. En entrant dans la chambre, notre pasteur se trouve en présence d'un moribond. Il s'apprête à ouvrir sa Bible pour lire un message à ce pauvre homme. Il n'y parvient pas, car le malade lui pose cette question : « Ne me reconnaissez-vous pas, monsieur le pasteur? — Non, répond le pasteur. — Moi je vous connais bien. Laissez votre Bible de côté, je ne vous ai pas fait venir pour que vous me lisiez quelque chose, mais pour vous dire quelque chose. Quand j'étais jeune, je vous ai entendu une fois prêcher. Votre prédication m'avait bouleversé. Mon cœur avait été touché. Vos paroles m'avaient conduit à la décision de commencer une autre vie. Après le culte j'ai fait quelques pas avec vous. Et c'est alors que tout à coup, ce fut comme si un tout autre homme parlait. Je n'en croyais pas mes oreilles. J'en ai conclu que ce que vous annonciez du haut de la chaire n'était pas tellement sérieux. J'ai renoncé à mes projets, abandonné mes résolutions, et je suis tombé de plus en plus bas. Et si malgré tout j'ai trouvé la foi, si je peux mourir en paix, vous n'y êtes pour rien ! » Tout à coup ce fut comme si « un tout autre homme » parlait. Nous soulignons cette expression. C'est à quoi Jacques pense quand il dit : « Si quelqu'un croit être religieux, sans tenir sa langue en bride, mais en trompant son cœur, la religion de cet homme est vaine. » Ce pasteur était certainement ce qu'on appelle un homme religieux, un converti. Mais quand il parlait, il était « tout autre »; comme si sa prédication n'avait aucun effet sur lui-même. Ce sont ses propres paroles qui ont démontré qu'il était toujours le même vieil homme, ambitieux, dur, jugeant les autres, s'en moquant sans amour, superficiel, qu'il avait été avant de croire, avant de se convertir.

Jacques a dit, dans les versets précédents, que la Parole de Dieu doit s'emparer de l'homme *tout entier*, que notre être, même le plus intime, est atteint par elle et transformé, si vraiment nous écoutons la Parole de Dieu comme telle, — autrement

ce n'est pas la Parole de Dieu que nous avons entendue, puisque nous l'avons écoutée comme une simple parole humaine, sans nous y arrêter. C'est alors que notre religion est vaine.

N'oublions pas qu'en nous il y a notre « moi », et que c'est ce moi, cet homme intérieur, qui forme notre personnalité, dont la Parole de Dieu doit s'emparer, pour que tout aille bien. Et il arrive justement que ce « moi » refuse de se rendre. Nous avons beau écouter la Parole de Dieu, lire la Bible, aller à l'église, nous restons, intérieurement, insensibles, indifférents, fermés à tout ce que nous entendons et lisons. Cette insensibilité intérieure, cette volonté farouche de rester indépendants, cette opposition à la Parole de Dieu, voilà en quoi consiste notre impiété. Cette impiété provient de ce que nous ne tenons pas notre langue en bride, et elle se manifeste quand nous ouvrons la bouche pour parler. L'écriture révèle le caractère d'un homme, de même un homme révèle ce qu'il est en parlant. Nous nous manifestons dans nos paroles. Lorsque nous lâchons les brides à notre personnalité, il devient évident que nous n'avons pas renoncé au vieil homme, que nous ne sommes pas encore vraiment entre les mains de Dieu, que nous nous appartenons toujours à nous-mêmes, que nous restons sur la réserve, que nous refusons notre vie à celui qui, depuis longtemps déjà, a posé sa main sur nous en Christ.

Il n'est même pas nécessaire que les paroles que nous prononçons soient particulièrement méchantes et éhontées. Jacques pense au contraire aux conversations pieuses, aux discussions sur la foi, sur Dieu, sur Christ, comme nous en avons souvent dans l'Eglise, il pense à ce genre de conversations quand il dit: prends garde à ce que tu dis, veille sur ta langue, sur tes paroles ! C'est justement au moment où nous parlons religion, piété, au moment où nous cherchons à nous convertir les uns les autres, que se manifestent d'une manière particulièrement terrible notre désir d'imposer notre volonté aux autres, le mal que notre dureté, notre haine et notre moquerie nous font les uns aux autres, le mépris que nous avons les uns pour les autres, notre désir de domination les uns sur les autres. Nous n'avons alors aucune excuse, car c'est Jésus-Christ que la Parole de Dieu nous révèle.

Et si nous sommes vraiment prisonniers de cette parole, il devient impossible qu'un homme ait raison devant un autre. Un seul a raison, un seul a la vérité, un seul mérite l'honneur, c'est Dieu et lui seul. Il vit une vraie piété, celui qui le sait, qui en est persuadé. Mais il se gardera bien de faire valoir sa piété, sa théologie ou son grand savoir devant les autres. Car il sait bien que devant Jésus-Christ, nous sommes tous égaux. Tous nous avons besoin de sa miséricorde et de son pardon. Comment dès lors pourrions-nous avoir envie de nous vanter les uns devant les autres.

On nous répète sans cesse que nous vivons dans le" temps de la décision, et c'est vrai. Nous avons à choisir entre la foi et l'incrédulité. Mais à notre époque la mode est aux entretiens, aux grandes conférences, aux discussions ! On y parle beaucoup. Pussions-nous être dans ces entretiens et ces conférences de vrais témoins. Pussions-nous y participer, faisant abstraction de nous-mêmes, en parlant librement, avec autorité mais aussi avec humilité, pour révéler à notre voisin qui est Dieu, ce qu'il attend de nous, et ce que sa Parole signifie pour nous. Pussions-nous constamment tenir en bride notre « moi » qui risque toujours de s'emballer, afin de ne pas empêcher Jésus-Christ de nous parler. Il arrive hélas trop souvent qu'à l'issue de ces entretiens, nous devons avoir honte de nos paroles. Non pas que nous ayons eu tort de parler — il est nécessaire de parler de ces choses — mais nous devons avoir honte de la manière dont nous avons parlé, dont s'enflammait notre passion, de la dureté avec laquelle nous exprimions nos jugements, de notre volonté de toujours vouloir triompher les uns des autres par notre attitude pieuse, par notre connaissance de la foi. Tout cela rend notre piété vaine, dit l'apôtre. Cela enlève toute valeur à nos paroles les meilleures, les plus justes. A moins que nous pensions qu'il faille parler avec notre prochain de tout ce qui est mauvais et injuste dans sa vie. Il est extrêmement facile dans ce cas de mettre d'un côté notre prochain avec toute son injustice et toute sa méchanceté, et de nous trouver de l'autre côté avec toute notre bonté et toute notre justice. Nous qui sommes bons nous jugeons les méchants ! Cela rend tout dialogue très difficile. Ne sommes-nous donc pas

tous des méchants devant Dieu? N'avons-nous pas tous besoin de sa miséricorde, valable pour notre prochain comme pour nous-mêmes. Nous n'avons donc pas le droit de le juger, ce prochain. C'est seulement si nous nous en tenons là que notre parole est valable.

Si nous avons compris cela, nous comprendrons aussi ce que Jacques ajoute: «La religion pure et sans tache, devant Dieu, notre Père, consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions, et à se préserver des souillures du monde. » Quel remarquable programme! Jacques vient de parler de la fausse religion et de la piété vaine, et voilà que tout à coup il nous dit : il y a des orphelins et des veuves, va les visiter, et garde-toi des souillures du monde, c'est alors que ta piété sera agréable à Dieu le Père. Mais ne voyons-nous donc pas que tout cela se tient, que c'est vraiment la Parole de Dieu, c'est-à-dire Jésus-Christ, qui s'adresse à nous?

Il convient de souligner le mot « religion ». Il faut en effet pratiquer une religion pure et sans tache, dit Jacques. Mais que signifie en fait ce mot « religion » ? Pour le comprendre il nous faut pour une fois faire abstraction totalement de nous, et penser à tout ce que Dieu a accompli lui-même pour nous, avant même que nous puissions le servir. La « religion » c'est d'abord et essentiellement ce grand mouvement de Dieu, le Père, jusqu'à nous. C'est le fait que Dieu nous a envoyé son Fils, qu'il l'a placé au milieu de nous, afin que lui, Dieu, devienne en Jésus-Christ notre Père. Ce n'est pas nous qui servons Dieu, mais bien lui qui nous sert. En prenant la peine de se pencher sur nous, Dieu attend qu'à notre tour nous tournions nos regards vers lui. C'est cela que nous ne faisons pas toujours, que notre piété ne réalise pas. Mais en étant pieux, c'est encore vous-mêmes que vous servez, dit Jacques, c'est à votre « moi » que vous confiez la direction de votre vie, au lieu de vous en remettre à Dieu, et de lui être soumis. C'est pourquoi Jacques affirme ici que notre piété est trompeuse. Mais ce que nous ne faisons pas, Dieu le fait une fois pour toutes en Christ. Jésus est venu parmi nous, il n'a pas trompé Dieu, et il a offert sa vie au Père en sacrifice pour nous. Il n'a pas recherché son propre intérêt, ni comme nous,

la gloire, il s'est offert lui-même comme victime. Notre « religion » consiste donc en ceci que nous nous laissions entraîner par Jésus-Christ, que, reconnaissants et confus, nous participions à ce service que Dieu accomplit pour nous. Nous devons donc laisser la Parole de Dieu nous annoncer ce service, nous devons accepter que Jésus-Christ nous serve, que ce soit aussi pour nous qu'il souffre et qu'il meure, accepter nous aussi de marcher sur ce nouveau chemin que Dieu nous demande de suivre, accepter que Dieu nous libère de notre vaine manière de vivre, nous devons accepter d'appartenir à Dieu, qui nous a rachetés à un grand prix. C'est en cela que consiste notre « religion », qui ainsi est « pure et sans tache ».

Une telle religion produit nécessairement des fruits dans notre vie. Et ces fruits sont notre décision de vivre de la miséricorde de Dieu, notre détermination de nous laisser servir par Dieu, notre volonté de nous répéter du matin au soir: je vis de la certitude que c'est aussi sur moi que Dieu le Père a étendu sa main en Christ. Si vraiment je vis de cette certitude, si tout se passe ainsi en moi, si véritablement mon être tout entier est conquis par la parole de Dieu, alors un changement interviendra en moi, je pourrai faire un premier pas en avant. Ce premier pas, ce changement dans ma vie, ne sont rien d'autre que le signe que la grande œuvre que Dieu a accomplie pour moi m'amène enfin à le servir, à le comprendre, à le craindre, à l'aimer. Mais ce premier pas, ce modeste changement, m'obligent aussi à devenir, à mon tour, *miséricordieux*.

C'est ainsi que nous retrouvons les orphelins et les veuves, et aussi tous les affligés, les éprouvés, les isolés, les méprisés, les abattus, qu'à notre tour nous devons entourer de notre miséricorde, pour l'amour de Christ, qui s'est tourné vers nous, qui ne sommes rien d'autre que des hommes pauvres et misérables auxquels Dieu le Père est venu en aide. Je m'approcherai de ces hommes en signe de reconnaissance pour la miséricorde dont j'ai été l'objet de la part de Dieu. Ce service auprès des orphelins et des veuves, comme aussi auprès des humbles et des miséreux, que le monde traite sans beaucoup d'égard, ne nous procure pas, cela va sans dire, de bien grands honneurs. C'est un service discret que nous avons à accomplir là. Mais je constate une chose, c'est que Jésus-Christ est devenu le frère de ces hommes ; je ne puis donc pas faire autrement que de les considérer à mon tour comme mes frères et mes sœurs, pour l'amour de Christ. C'est ainsi qu'il faut comprendre ces visites que l'apôtre nous demande de faire aux orphelins et aux veuves qui sont dans l'affliction ; c'est ainsi que doit être pratiquée cette «religion pure et sans tache», signe de ma soumission à la Parole de Christ, signe de la reconnaissance que Dieu attend de moi.

Jacques nous interroge très franchement sur ce signe qui doit révéler la qualité de notre piété. Quelle trace, demande-t-il, trouve-t-on dans ta vie de ce service que tu accomplis auprès

de ces pauvres, de ces faibles, de ces miséreux, vers lesquels tu te tournes? Si on se moque de toi, si on te qualifie de naïf et de sentimental, si on te dit que tu pourrais avoir une occupation plus intéressante, qui te rapporte davantage, persévère malgré tout. Mets-toi malgré tout à ce service avec joie et courage, alors tu ne fais pas que « croire être religieux », alors ta « religion est pure et sans tache ».

Jacques ajoute encore que nous devons nous « préserver des souillures du monde » ! C'est un avertissement pour nous. Car il est tout à fait possible que nous exercions la miséricorde, sans pour tout cela être en Christ! Ou bien ignorons-nous qu'on peut être amené à faire le bien par pur égoïsme? On peut très bien aider et donner, mais le faire du haut de notre grandeur, dans le sentiment de notre supériorité. On peut très bien faire des offrandes, mais les faire uniquement pour pouvoir dire, comme le pharisien dans le Temple: je suis reconnaissant de n'être « pas comme le reste des hommes ; ...je jeûne deux fois par semaine, je donne la dîme de tous mes revenus ». Mais nous savons aussi ce que Jésus a pensé de telles offrandes. On fait de telles offrandes pour éviter de faire la seule qu'il faudrait faire: l'offrande de soi-même. Ces offrandes-là ne sont pas pures, elles sont selon le monde et non selon la volonté de Dieu. Le service des orphelins et des veuves, des pauvres et des opprimés, exige des mains pures, des mains purifiées par Dieu, pour éviter que dans ce service s'étalent encore notre égoïsme et notre orgueil. Toute activité sociale n'est pas sans autre, il s'en faut de beaucoup, agréable à Dieu, car c'est le masque que met souvent le vieil homme pour pouvoir se vanter au lieu d'être humble et de n'avoir d'autre désir que de rendre grâces à Dieu et de se soumettre au service de ses pauvres, de ses malheureux. C'est pourquoi Jacques ne se contente pas de nous rappeler notre devoir à l'égard des orphelins et des veuves, mais nous exhorte encore à ne pas rechercher notre propre intérêt, comme le fait d'ordinaire le monde.

La question est de savoir si c'est vraiment possible. Pour y parvenir, ne devons-nous pas renier notre propre nature, renoncer à nous-mêmes, sortir de notre peau? Peut-on exiger cela d'un homme? Ces remarques nous ramènent une fois de plus à Jésus-

Christ, à sa grande miséricorde, à sa lumière qui nous éclaire et nous vivifie. Cette œuvre, qui est la sienne, ne peut pas être vaine. Bien au contraire, elle nous libère de nous-mêmes, elle nous accorde l'amour véritable, non comme un mérite, mais comme un don, une grâce, à laquelle nous pouvons exprimer notre reconnaissance.

On entend souvent dire qu'il est particulièrement difficile aujourd'hui d'être un vrai chrétien. Il faudrait ajouter qu'aujourd'hui particulièrement Dieu nous donne de nombreuses occasions d'exercer sa miséricorde! En effet aujourd'hui nous avons sous les yeux tant de misère, de détresse, et Jésus-Christ nous attend dans la personne de tous ceux qui sont éprouvés pour nous y rencontrer. Il ne nous reste qu'à nous approcher de tous ceux qui souffrent de tant de manières. Fais ce que Jacques te demande ici, prends soin de ces humbles, demande à Dieu de purifier tes mains pour ce service. Alors tu seras en Christ, et ta « religion » sera vraie.

Les occasions de servir ne manquent pas. Il faut que la tyrannie et la terreur ne soient pas seules à se manifester de nos jours, il faut aussi que se manifeste la grande miséricorde de Christ, qui dit à son Eglise: «J'ai été nu et vous m'avez vêtu; j'étais malade et vous m'avez visité; j'étais en prison et vous êtes venus vers moi. » Jésus nous montre ainsi comment nous pouvons être libérés de notre terrible égoïsme. Il nous appelle à la merveilleuse lumière de son royaume, nous qui sommes dans les ténèbres de ce monde qui passe. Il fait de nous les enfants du Père, tout en faisant de nous les frères et les sœurs des humbles et des misérables. Et non pas au nom d'une loi rigide, ni par obligation, mais par grâce; la Parole de Dieu s'est emparée de nous, elle nous rend capables de visiter les orphelins et les veuves. Nous le faisons

non pas avec la prétention de changer quoi que ce soit à la grande misère du monde, mais avec la certitude que Dieu, lui, veut y changer quelque chose et le fera. Nous le faisons en signe de reconnaissance pour la miséricorde dont nous sommes les objets.

CHAPITRE 2

v. 1-13. Mes frères, que votre foi en notre glorieux Seigneur Jésus-Christ soit exempte de toute acception de personnes. Supposé, en effet, qu'il entre dans votre assemblée un homme avec un anneau d'or et un habit magnifique, et qu'il y entre aussi un pauvre misérablement vêtu; si, tournant vos regards vers celui qui porte l'habit magnifique, vous lui dites: Toi, assieds-toi ici à cette place d'honneur! et si vous dites au pauvre: Toi, tiens-toi là debout! ou bien: Assieds-toi au-des sous de mon marchepied! — ne faites-vous pas en vous-mêmes une distinction, et ne jugez-vous pas sous l'inspiration de pensées mauvaises? Ecoutez, mes frères bien-aimés: Dieu n'a-t-il pas choisi les pauvres aux yeux du monde, pour qu'ils soient riches en la foi et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment? Et vous, vous avilissez le pauvre! Ne sont-ce pas les riches qui vous oppriment et qui vous traînent devant les tribunaux? Ne sont-ce pas eux qui outragent le beau nom que vous portez? Si vous accomplissez la loi royale, selon l'Écriture: Tu aimeras ton prochain comme toi-même, vous faites bien. Mais si vous faites acception de personnes, vous commettez un péché, vous êtes condamnés par la loi comme des transgresseurs. Car quiconque observe toute la loi, mais pèche contre un seul commandement, devient coupable de tous. En effet, celui qui a dit: Tu ne commettras point d'adultère, a dit aussi: Tu ne tueras point. Or, si tu ne commets point d'adultère, mais que tu commettes un meurtre, tu deviens transgresseur de la loi. Parlez et agissez comme devant être jugés par une loi de liberté, car le jugement est sans miséricorde pour qui n'a pas fait miséricorde. La miséricorde triomphe du jugement.

« Que votre foi en notre glorieux Seigneur Jésus-Christ soit exempte de toute acception de personnes. » Ou en d'autres termes : « Mes frères, que votre foi en notre glorieux Seigneur Jésus-Christ ne repose pas sur des considérations humaines. »

On ne peut pas lire la première phrase de ce chapitre sans un certain effroi. On peut presque la comparer, par la rigueur de ses termes, à la première phrase du deuxième chapitre de l'Épître aux Romains, qui nous révèle que nous sommes tous, sans exception, jugés par Dieu, et que tous nous sommes déclarés coupables.

Vous êtes, nous dit l'apôtre, une communauté chrétienne; vous demeurez fermes dans la foi en Jésus-Christ; vous vivez de sa présence glorieuse et miséricordieuse, et de la puissance de son Esprit, qui chaque jour vous conduit, vous console et vous encourage ; vous confessez votre appartenance à Dieu, vous savez que son nom trois fois saint a été invoqué sur vous lors de votre baptême, que vous pouvez entendre sa Parole au culte, que sa table sainte est dressée au milieu de vous, que par conséquent vos péchés sont pardonnés pour le temps et pour l'éternité, que la vie éternelle vous est promise. Et voilà que vous jugez sur l'apparence! Le riche, à vos yeux, est plus important que le pauvre ! Vous n'êtes plus les mêmes dès qu'entre chez vous un homme en vue. Il y a là une contradiction.

L'apôtre cite un exemple. C'est un fait divers, un incident presque quotidien, observé dans l'Eglise. L'Eglise est rassemblée pour le culte, la porte s'ouvre et quelqu'un entre, c'est un pauvre homme bien misérable et tout timide, il est mal vêtu et ses mains sont sales. On se retourne pour le regarder entrer. Qui donc se permet d'arriver en retard, sans même s'être changé? L'intrus doit sentir tous ces regards qui l'observent, il doit certainement entendre quelques remarques qui le concernent. Alors on lui désigne une place tout au fond près de la porte, une place debout, éventuellement une âme charitable lui avancera-t-elle un tabouret pour qu'il puisse s'asseoir! — Et voilà que la porte s'ouvre de nouveau, cette fois c'est un homme tout à fait comme il faut qui entre. Il porte une chevalière au doigt et est vêtu d'un manteau de fourrure. Alors tout à coup tout change. Tout le monde s'agite, on salue l'arrivant, on s'occupe avec déférence de lui, on le prie de bien vouloir prendre place en avant où un bon siège lui est réservé. Tel est l'incident que cite l'apôtre.

Nous nous demandons peut-être ce qu'il y a d'extraordinaire dans cet exemple. Ne va-t-il pas de soi qu'un homme cultivé,

correctement vêtu, distingué ait le pas sur un homme mal habillé, peu instruit et de condition très modeste? L'apôtre pense au contraire qu'il s'est passé là quelque chose de très grave! Pour vous le riche est plus important que le pauvre. C'est une trahison ! Vous êtes des traîtres, c'est la foi que vous trahissez, le bien le plus sacré que vous possédiez. Tout le culte que vous vous apprêtez à célébrer est déjà profané, à cause de cette attitude qui est la vôtre. Vos chants, vos prières, votre prédication n'ont plus aucune valeur. Vous cherchez la face de Dieu, la communion avec Jésus-Christ, le Seigneur de gloire; mais ni Dieu ni Jésus-Christ ne peuvent plus être présents dans votre assemblée. Ce petit incident a barré le chemin qui conduit à Dieu. La porte est désormais fermée, la Parole de Dieu ne peut plus pénétrer en vous, même si vous entendiez la plus remarquable des prédications.

Et pourquoi donc, demandons-nous tout étonnés et effrayés? A quoi l'apôtre répond : « La foi est exempte de toute acception de personnes. » De même que l'eau éteint le feu, de même l'acception de personnes supprime la foi. C'est l'un ou l'autre. L'un ne va pas avec l'autre.

Si les choses en sont là, qu'est-ce que la foi? Qu'est-ce que croire, si, comme nous le pensons, un écart si minime est déjà une trahison à la foi ? Nous avons raison de poser cette question. C'est du reste la question à laquelle l'apôtre veut nous amener: qu'est-ce que croire, si, en vivant sa foi, on en arrive là? Nous n'allons pourtant pas nous justifier en prétendant que des choses pareilles n'arrivent pas chez nous. Car n'est-il pas vrai que chez nous comme ailleurs, l'homme instruit, bien habillé, qui a une bonne situation et un compte en banque jouit d'une plus grande faveur, a une influence plus grande que l'homme pauvre, mal vêtu, dépourvu de tout, en un mot que « le prolétaire ». Il arrive chaque jour que nous donnions notre préférence, tout à fait arbitrairement, à ceux qui nous sont sympathiques, à nos proches,

à ceux qui viennent du même milieu que nous, qui ont fréquenté la même école que nous, ou la même société d'étudiants, à ceux qui partagent nos idées et qui ont reçu la même éducation que nous, laissant ainsi de côté ceux qui nous sont étrangers, qui sont de condition plus modeste, qui n'ont ni éducation, ni argent, ni instruction. Il faut reconnaître qu'il nous arrive chaque jour de recevoir d'une manière toute différente le chômeur, réduit à la mendicité, et nos amis qui viennent nous rendre visite.

En agissant ainsi, dit l'apôtre, vous portez un jugement, et encore un mauvais jugement. Vous jugez différemment selon la richesse, la situation, la personnalité ou l'apparence de chacun. N'est-ce pas faux de juger sur ces bases? Ne vous rendez-vous pas compte que vous ravissez ainsi au pauvre l'honneur? Vous trahissez. Vous prétendez aimer Dieu, et vivre selon la foi, mais votre attitude montre qu'à la vérité, dit l'apôtre, vous n'aimez pas Dieu, que vous ne le connaissez pas.

Nous sommes tentés de dire qu'il s'agit là de choses très extérieures, et que dans le domaine de la foi, on ne s'occupe pas de ces choses tout extérieures. La foi est du domaine intérieur. Qu'on ne vienne donc pas nous dire que nous n'avons pas la foi simplement parce que nous traitons un chômeur un peu différemment qu'un homme en vue, qu'un ami ! C'est là justement que l'apôtre n'est plus d'accord avec nous, ni avec la plupart des chrétiens : il ne conteste pas que la foi soit du domaine intérieur, mais il prétend que si notre foi vit vraiment en nous, elle va s'extérioriser, elle devra s'extérioriser, le contraire prouverait qu'elle n'existe pas. L'apôtre redira un peu plus loin la même chose, mais en termes encore plus précis. Il affirmera que la foi doit s'extérioriser, c'est-à-dire produire des œuvres, de bonnes œuvres, sans quoi elle est morte, elle n'est pas la foi. Comment donc? Parce qu'en croyant c'est à Dieu que j'ai affaire, et Dieu n'est pas n'importe quel dieu, il ne vit pas loin de moi, je ne suis pas en communion avec lui de temps à autre seulement, quand j'ai besoin de force ou de consolation, pour l'abandonner aussitôt après et reprendre sans lui le cours normal de ma vie. Non, précisément parce qu'il est Dieu, il est le Seigneur, ton Seigneur, le Créateur, ton Créateur, auquel tu appartiens corps et âme,

auquel appartient aussi bien ta vie extérieure que ta vie intérieure.

Il faut savoir que Dieu veut, sans l'ombre d'un doute, pénétrer au plus profond de nous, que c'est notre vie tout entière qu'il saisit dans sa main. Nous devenons alors propriété de Dieu, nous lui appartenons corps et âme, notre vie extérieure l'intéresse tout autant que notre vie intérieure. Dieu ne nous veut pas à moitié, il ne veut pas seulement notre esprit, nos pensées, notre âme. Il veut notre être tout entier, notre existence tout entière, c'est pourquoi il habite en nous. A notre être le plus intime, à notre « moi », il dit : tu m'appartiens. Il s'empare de notre être tout entier, le place sous sa direction, le prend à ses ordres, règne sur lui.

En parlant ainsi de Dieu, je parle de Jésus-Christ. Il existe vraisemblablement certains dieux, dont on ne pourrait pas dire ce que nous disons de Dieu. Le Dieu véritable est celui qui est devenu notre Dieu en Jésus-Christ, qui en Jésus-Christ nous attire à lui, nous, avec tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons. Voilà pourquoi Jacques nomme Jésus-Christ « notre Seigneur », nous rappelle qu'il règne sur nous, nous parle de sa « seigneurie ». Et maintenant je pose cette question : s'il en est ainsi, si notre Dieu est vraiment ce Dieu majestueux, à qui notre vie ne peut appartenir que tout entière, comment pourrait-il faire une différence entre le domaine intérieur et le domaine extérieur? Comment ce Dieu qui est le Seigneur de notre être intérieur, pourrait-il ne pas régner aussi sur notre être extérieur? Toute différence entre ces deux domaines disparaît devant lui. Ce Dieu peut-il régner en nous sans qu'aussitôt son règne se manifeste dans notre vie extérieure? L'apôtre cite une série de commandements. Il parle de l'adultère et du meurtre, que Dieu interdit l'un et l'autre, ce qui veut dire que nous sommes tout entourés par la présence de Dieu ; tout ce que nous faisons, comme tout ce que nous sommes, est dominé par sa volonté. Il n'existe aucun domaine dans lequel Dieu n'aurait rien à dire,

sur lequel il ne voudrait pas régner. Tout dans notre vie, aussi bien ce qui est visible que ce qui est invisible, est soumis à son autorité. Tout ce que nous faisons et tout ce que nous sommes doit permettre de dire de nous : cet homme appartient à Dieu.

L'apôtre nous dit alors: le signe auquel je voudrais pouvoir reconnaître que vous vivez réellement dans l'obéissance de la foi au Seigneur de gloire, est que vous ne fassiez plus aucune différence entre le riche et le pauvre. Cessons de prétendre que ces différences que nous appelons différences de classes ou de milieux, que ces différences entre savants et ignorants, entre riches et pauvres, font partie d'un domaine qui échappe à la volonté de Dieu, que nous pourrions par conséquent diriger selon notre bon plaisir ! Au contraire l'apôtre nous dit que Dieu exprime sa volonté dans ce domaine précisément, où riches et pauvres se rencontrent. « Ecoutez, mes frères bien-aimés — dit l'apôtre — Dieu n'a-t-il pas choisi les pauvres aux yeux du monde, pour qu'ils soient riches en la foi et héritiers du royaume, qu'il a promis à ceux qui l'aiment? » Il ne faut faire aucune différence entre riche et pauvre, puisque Dieu lui-même n'en fait aucune. Dieu fait pourtant une différence, mais tout autre que celle que nous faisons. Il fait le contraire de nous, il s'abaisse vers ceux que nous fuyons, il se donne pour ceux que nous méprisons. En nous exprimant ainsi nous parlons une fois encore de ce Dieu qui veut être notre Dieu en Jésus-Christ. En effet c'est Jésus-Christ qui a suivi ce chemin extraordinaire de l'abaissement, c'est lui qui a proclamé bienheureux les pauvres, les vrais pauvres, justement ceux qui n'ont ni argent ni bien. C'est lui, Jésus-Christ, qui s'est fait pauvre, qui est né dans une crèche et qui est mort sur une croix, dans le seul but de devenir le frère de tous ceux que nous repoussons, de tous ceux que nous considérons comme étant tout au bas de l'échelle sociale. Si vous demeurez en Christ, nous dit l'apôtre, cela doit se voir à votre attitude à l'égard des pauvres et des déshérités. Or dans ce domaine votre attitude est fautive, puisque vous faites une différence entre riches et pauvres. C'est à cela que je reconnais que vous ne demeurez pas vraiment en Christ, que vous ne vous êtes pas encore laissé entraîner sur le chemin de son abaissement. Pourtant il faudra que vous vous

y laissez entraîner. Et pourquoi donc? Simplement parce que nous sommes tous misérables. Parce que même si nous occupons une situation en vue dans la société, nous restons aux yeux de Dieu de pauvres mendiants, qu'il veut combler en leur donnant la foi, afin qu'ils deviennent héritiers du royaume qui est promis à ceux qui aiment Dieu. C'est bien parce que Dieu est bon qu'il nous fait descendre de notre piédestal, pour que nous puissions trouver, avec tous les autres pauvres, sa miséricorde, qui se manifeste dans l'abaissement.

Ainsi donc le riche dont parle Jacques, l'homme à la chevalière et au manteau de fourrure, est aux yeux de Dieu un pauvre homme, qui a besoin lui aussi de la miséricorde divine. Jacques ne tient du reste pas à nous exciter contre les riches. Il se peut très bien que nous aussi nous soyons riches. Une chevalière, un manteau de fourrure ne nous séparent pas nécessairement de Dieu, ni de la justice de son royaume. Il est permis d'être riche. Mais une chose est certaine : même si nous sommes riches, devant Dieu nous restons de pauvres créatures, qui ne peuvent vivre, malgré les chevalières ou les manteaux de fourrure, que de la miséricorde que Jésus accorde aux pauvres et aux misérables. Voilà ce qu'explique l'apôtre. Et si le riche comprend cela, il ne cherchera pas autre chose, malgré ses habits magnifiques, que d'être le frère du pauvre. Lui-même exprimera le désir qu'on ne le reçoive plus comme le riche de l'exemple cité plus haut a été reçu, dans un moment d'égarement lors de son entrée dans l'Eglise. Lui-même ne recherchera pas autre chose que de s'approcher des humbles afin d'être leur frère et avec eux enfant de Dieu, le Père. Voilà pourquoi vous devez bannir du milieu de vous toute acception de personnes, qui est une attitude en désaccord avec votre foi en Jésus-Christ.

C'est la toute grande question des relations humaines qui se pose à nous. Si dans notre monde on rencontre tant de dureté, tant de cruauté, si les hommes sont si distants les uns des autres, s'opposent si souvent les uns aux autres, si la haine des petits répond au mépris des grands, c'est que personne ne regarde vraiment à Jésus-Christ. Au moment où notre monde, malgré toute sa culture, s'enfonce dans l'abîme d'un égoïsme scandaleux,

l'abaissement de notre Seigneur devrait être pour nous une grande consolation. Quelle que soit la misère dans laquelle nous tombions, nous retrouvons toujours celui qui est devenu le frère de tous ceux qui sont tombés dans la misère. Si nous acceptons la miséricorde qu'il nous offre de la part de Dieu, quelle communion et quelle compréhension régneraient parmi nous ! Quelle solidarité se manifesterait envers les humbles, les pauvres, les opprimés ! On ne jugerait plus selon la situation, selon l'apparence ou les valeurs tout extérieures ! On en verrait des conséquences jusque dans les domaines social, économique et politique ! Nous pourrions alors vivre dans la joie de la grâce que Dieu nous offre, et qui fait de nous ses enfants, nous qui sommes des pécheurs et des condamnés à mort.

Mais maintenant voyons l'opposition terrible que nous manifestons à l'égard de ce message précisément. Nous n'acceptons pas de nous humilier, d'abandonner tout prestige, de renoncer à notre valeur propre, de devoir vivre uniquement comme un mendiant de la grâce. C'est pourquoi à la place de chercher notre salut dans la grâce de Dieu, nous le cherchons toujours dans ce qui a quelque apparence et quelque valeur aux yeux des hommes ; en définitive nous cherchons tous, ouvertement ou non, directement ou indirectement, notre salut en Mammon, c'est-à-dire dans l'argent. Nous avons tous beaucoup de respect pour ceux qui sont très riches et nous méprisons les pauvres, tous nous sommes durs et rongés par l'envie. Parce que nous refusons de vivre de la miséricorde de Dieu, nous sommes sans pitié les uns à l'égard des autres. Si le monde est ce qu'il est, c'est parce que les chrétiens ne sont pas miséricordieux. Nous devons nous humilier de ce manque de miséricorde. Et maintenant l'apôtre nous dit qu'une condamnation sévère tombe sur tous ceux dont le cœur ne connaît pas la miséricorde, et nous en sommes. Jésus-Christ lui-même n'a-t-il pas dit qu'au jour du jugement il nous dirait : « Je ne vous connais pas ! » Nous n'avons plus rien à faire avec lui, si nous persistons dans notre manque de miséricorde. Il ne peut en résulter pour nous qu'un jugement implacable. « Car le jugement est sans miséricorde pour qui n'a pas fait miséricorde. » C'est là le dernier mot de l'apôtre.

Et pourtant ce n'est pas son dernier mot. Il termine mystérieusement et d'une façon tout à fait inattendue par cette affirmation : « La miséricorde triomphe du jugement. » C'est une grande et belle proclamation de victoire. C'est une porte largement ouverte devant tous ceux qui sont découragés et effrayés. L'Eglise apprend ainsi que Jésus-Christ est aussi venu pour ceux qui ont à reconnaître et à condamner la dureté de leur cœur et leur manque de miséricorde. Car la miséricorde de Jésus-Christ est plus grande que cette accusation et que cette condamnation. Nous qui avons un cœur dur et froid, nous pouvons pourtant nous approcher de Dieu, ouvrir nos lèvres pour dire : Seigneur viens à notre aide ! Aide-nous à accepter ta parole qui veut nous convaincre de dureté ! Seigneur, nous aussi nous vivons de ta miséricorde ! Enlève de nos cœurs la dureté qui nous égare les uns et les autres ! Rends-nous compatissants et miséricordieux ! Et c'est vraiment ce qu'il fait. Il le fait en plaçant toujours sur notre route des pauvres, qui peuvent juger combien nous sommes durs de nature, mais combien nous sommes miséricordieux par grâce.

Nous n'avons qu'une chose à demander à Dieu: qu'il nous donne sa grâce, afin que nous devenions à notre tour miséricordieux à l'égard de notre prochain. Approchons-nous de la table du Seigneur comme un peuple qui a honte de la dureté de son cœur, et qui s'en repent, comme un peuple que son Seigneur précède à sa table dans le pain et le vin, signes visibles de son corps et de son sang, par la vertu desquels sa miséricorde a triomphé du jugement. Nous quitterons cette table pour retourner dans le monde sombre et froid, mais nous serons des hommes nouveaux. En nous donnant sa grâce, Dieu nous rend miséricordieux, si bien que notre douceur sera connue de tous les hommes.

v. 14-26. *Mes frères, que sert-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres? La foi peut-elle le sauver? Si un frère ou une sœur sont nus et manquent de la nourriture de chaque jour, et que l'un d'entre vous leur dise: Allez en paix, chauffez-vous et rassasiez-vous ! et que vous ne leur donniez pas ce qui est nécessaire au corps, à quoi cela sert-il? Il en est ainsi de la foi: si elle n'a pas les œuvres, elle est morte en elle-même. Mais quelqu'un dira: Toi, tu as la foi; et moi, j'ai les œuvres. Montre-moi ta foi sans les œuvres, et moi, je te montrerai la foi par mes œuvres. Tu crois qu'il y a un seul Dieu, tu fais bien; les démons le croient aussi, et ils tremblent. Veux-tu savoir, 6 homme vain, que la foi sans les œuvres est inutile ? Abraham, notre Père, ne fut-il pas justifié par les œuvres, lorsqu'il offrit son fils Isaac sur l'autel? Tu vois que la foi agissait avec ses œuvres, et que par les œuvres la foi fut rendue parfaite. Ainsi s'accomplit ce que dit l'Écriture: Abraham crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice; et il fut appelé ami de Dieu. Vous voyez que l'homme est justifié par les œuvres, et non par la foi seulement. Rahab, la prostituée, ne fut-elle pas également justifiée par les œuvres, lors qu'elle reçut les messagers et qu'elle les fit partir par un autre chemin? Comme le corps sans âme est mort, de même la foi sans les œuvres est morte.*

Ce sont là des paroles sévères, qui nous appellent à la repentance. Ce n'est pas le monde qu'elles accusent, mais bien plutôt nous, les croyants, membres de l'Église. Nous pensons toujours que c'est le monde qui a besoin de repentance; que ce sont les athées, les incrédules, ceux qui ne vont plus à l'église, ceux qui ne prient plus, qui ne lisent plus leur Bible, qui doivent se convertir. C'est ce qu'on pense souvent dans nos milieux chrétiens, c'est ce qu'on dit volontiers dans nos réunions de réveil ou d'évangélisation, mais c'est exactement le contraire qui est dit ici. Ce n'est pas le monde, mais l'Église qui est appelée

à la repentance. Il va sans dire que le monde doit se convertir, mais il est tout aussi vrai que les chrétiens doivent les tout premiers passer par la repentance. C'est de nous qu'il est question ici. Nous sommes croyants, nous le pensons tout au moins, nous le prétendons, et c'est pourtant nous qui sommes visés ici : malgré vos affirmations et vos prétentions, il se pourrait bien que votre foi soit morte, qu'elle ne soit plus qu'un cadavre, au lieu d'être une foi vivante. Quel secours peut bien nous apporter une telle foi? A quoi sert une foi qui n'est qu'un cadavre? Votre foi, qui est morte, ne peut pas vous sauver. Tel est le sens des paroles de Jacques.

Pour bien comprendre cet appel à la repentance, il faut commencer par soi-même. Mais chacun va se poser cette question : n'ai-je pas déjà entendu, lu, reçu la bonne nouvelle de l'Évangile? Mes parents ne m'ont-ils pas élevé dans la foi? Mes maîtres m'y ont fait progresser. Pendant mon catéchisme j'ai sondé la Bible et sa vérité. J'ai entendu de nombreux témoins et de nombreux prédicateurs de l'Évangile. J'ai moi-même lu la Bible durant de longues heures; son message m'a touché. Mais quel est le résultat de tout cela ? Peut-on constater un changement en moi? On ose à peine poser la question, car à peine posée, elle est résolue.

On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de résultat. Car il y a « la foi ». Et tous « nous croyons » en quelque chose. Mais dit l'apôtre, où sont vos œuvres ? « La foi sans les œuvres est morte ! » Elle est semblable à un cadavre, à un corps privé du souffle de vie. Voilà pourquoi on nous demande où sont nos œuvres, et ce qu'il y a de changé en nous. Certains auditeurs de la Parole de Dieu, non parmi les moindres, sont tellement découragés par cette question, qu'ils préfèrent ne plus se compter au nombre des croyants, ne plus aller à l'église, ne plus lire leur Bible, puisque cela ne sert quand même à rien, qu'ils ne font pas de progrès, qu'ils restent toujours les mêmes. Leur foi ne produisant aucune œuvre est inutile. Car une foi sans œuvre est morte.

Mais peut-être bien que nous ne sommes pas tellement découragés, n'avons-nous pas en effet à notre portée une excuse magni

fique? Un d'entre nous n'aurait qu'à se lever et à dire: n'est-ce pas une conception totalement fautive de la foi que d'exiger qu'elle produise des œuvres? N'est-ce pas un apôtre, plus important encore que Jacques, l'apôtre Paul qui a combattu dans ses épîtres, avant tout dans l'épître aux Romains et dans celle aux Galates, l'affirmation que la foi dépendait des œuvres? N'a-t-il pas mis en garde quiconque veut se fier aux œuvres? Ne nous a-t-il pas répété que la grâce seule, la foi seule, la grâce et la foi sans les œuvres nous justifient et nous sauvent devant Dieu? On pourrait même aller plus loin en demandant si l'Évangile est vraiment un livre de morale, un recueil de prescriptions et de commandements, que nous avons à exécuter? N'est-il pas au contraire une bonne nouvelle, la joyeuse déclaration, non pas de ce que nous avons à faire, mais de ce que Dieu fait, lui seul sans notre concours, de ce qu'il a fait et de ce qu'il fera? Il pourrait même se trouver quelqu'un qui me dise: tes prédications nous ont enseigné, très clairement, que notre œuvre est vaine, même si notre vie est parfaite, et que nous devons nous remettre entièrement à la libre grâce de Dieu, sans compter sur nos œuvres. Cela n'est-il tout à coup plus valable? Et c'est pourtant bien des œuvres dont nous parlons ici! Luther n'a-t-il pas eu raison quand, à cause de cela, dans un moment de mauvaise humeur, il a appelé l'épître de Jacques une épître de paille? Alors laissons de côté l'enseignement de Jacques sur les œuvres, qui seules rendent la foi « parfaite »!

Nous en sommes arrivés au point où nous devons nous demander s'il est vraiment question des œuvres, ou s'il n'est pas en définitive question de la foi. Si la question est posée ainsi, la réponse ne fait aucun doute. Elle est claire : non, il n'est pas question des œuvres, il est bel et bien question de la foi, il n'est même question que de la foi. Il reste en effet vrai que Dieu a tout pris en main, il s'est mis à l'œuvre, et c'est lui qui a tout fait, tout accompli, une fois pour toutes. Et c'est cette œuvre seule qui nous sauve, l'œuvre de Dieu. Pensons au message de Vendredi-Saint, à Jésus-Christ sur la croix — ne signifie-t-il pas que nous sommes de pauvres pécheurs, totalement impuissants, qui ne doivent leur salut qu'à la mort de celui-là seul,

qui a répandu son sang pour nous! C'est lui qui rachète notre faute, qui nous justifie aux yeux de Dieu. Pensons également au message de Pâques, à Jésus-Christ vivant, ressuscité d'entre les morts — ne signifie-t-il pas que Dieu a vaincu la mort ! Nous ne pouvons rien par nous-mêmes, notre part, c'est une tombe où la pourriture nous attend ; notre vie s'achève sous un peu de terre et quelques fleurs fanées ! Mais maintenant la parole vivante de Dieu est proclamée, annonçant ce message inconcevable que nous vivrons quand même nous serions morts. Ce qui veut dire que sans la croix ni la résurrection, sans l'œuvre de Dieu accomplie en Jésus-Christ, il n'y a point de salut. C'est là que Dieu s'est penché sur nous, il a ouvert le livre relatant tous les péchés de notre vie, il en a révélé la dette de plusieurs millions, qu'il nous est impossible de payer. Mais c'est là aussi qu'il nous a fait don de son Fils, qui a payé la totalité de cette dette. Car Christ est mort, afin de « payer ma dette », comme le dit le catéchisme de Luther. Christ a réglé notre compte auprès du Père, nous justifiant ainsi pour l'éternité. C'est en lui que Dieu nous dit: tu es mon enfant! Et nous aussi nous sommes ses enfants, cela ne vient pas de nous, ce n'est pas par nature, mais parce qu'il nous adopte, c'est par grâce que nous le sommes. Et cela il nous est possible de le saisir. Saisir signifie croire. C'est ainsi que nous sommes justifiés par la foi.

Ainsi ce ne sont donc pas nos œuvres, mais les œuvres de Dieu, qu'il est important de considérer, car elles seules peuvent nous sauver. Et maintenant voilà ce que je puis dire: quand l'apôtre nous dit que la foi doit être accompagnée d'œuvres, nous devons savoir que Jacques entend par là que les œuvres, qui doivent accompagner la foi, que les œuvres sans lesquelles la foi serait morte, que ces œuvres ce sont les œuvres de Dieu. La foi qui voudrait ignorer ces œuvres de Dieu, qui méconnaîtrait la croix et la résurrection de Christ, serait une foi sans valeur, une foi morte. Une semblable foi serait comparable à du pain qui ne nourrit pas, ou à un soleil qui ne réchauffe pas. Si quelqu'un venait m'annoncer que mes péchés sont pardonnés, et me le disait sans avoir les regards fixés sur la croix de Vendredi-Saint ni sur le tombeau vide de Pâques, je le comparerais à l'« homme

vain » dont parle Jacques, je le prendrais pour un farceur. Son message de pardon serait pour moi sans valeur, il ne m'apporterait aucune lumière, même s'il a du « bon-dieu » plein la bouche. Une promesse de pardon, qui ne se fonde pas sur Jésus-Christ, ne peut que nous perdre. Celui qui parle ainsi du pardon est semblable à un commerçant qui ferait une réclame tapageuse, mais dont le magasin serait vide ; en entrant chez lui, on ne trouverait rien à acheter!

Mais il est inutile de vouloir cacher plus longtemps que Jacques parle aussi d'autres œuvres que celles de Dieu. Il parle vraiment et clairement de nos œuvres, des œuvres humaines, quand il dit que la foi sans les œuvres est morte. Mais comprenons-le bien, en s'exprimant ainsi, il ne veut certes pas mettre de côté ni rejeter les œuvres de Dieu. Bien au contraire, c'est d'elles qu'il part. Il les a devant les yeux. Il est dans la ligne de l'Épître aux Romains tout entière et de l'Épître aux Galates. Il ne contredit nullement les affirmations qu'on y lit concernant la vertu unique de l'œuvre de Dieu accomplie pour nous en Jésus-Christ. Jacques explique que c'est précisément parce que ces œuvres de Dieu ont été accomplies, qu'on peut parler sérieusement de nos œuvres, des œuvres humaines. C'est l'œuvre de Dieu, seule source de notre salut, qui nous conduit à accomplir, à notre tour, des œuvres. Et ce sont ces œuvres qui doivent permettre de reconnaître que l'œuvre de Dieu a été accomplie, et que cette œuvre soutient notre vie tout entière et la fortifie.

Tel est le point de vue de Jacques sur les œuvres humaines. Il les considère en quelque sorte comme les fruits de l'arbre, que sont les œuvres de Dieu. Un rameau tombé à terre, une fois ramassé et greffé sur l'arbre, reprend vie, car il reçoit la sève de l'arbre; c'est ainsi que l'œuvre de Dieu nous rend capables d'accomplir à notre tour des œuvres. Ainsi la foi qui nous permet d'accomplir des œuvres bonnes, doit toujours être la foi en l'œuvre de Dieu, accomplie en Jésus-Christ seul, toute autre foi n'est pas la vraie foi. Jacques veut dire que si nous croyons vraiment la croix et la résurrection de Jésus, cela se verra au fait que notre vie, prise en charge par Dieu, sera une vie toute remplie de nos propres œuvres bonnes. C'est à ce comportement-là de l'homme,

fondé sur l'œuvre de Dieu, que Jacques pense lorsqu'il dit qu'une foi sans œuvre n'est pas une foi vivante.

On pourrait comparer à un baromètre ce que Jacques nous dit ici des œuvres de la foi. Par beau temps le baromètre monte. Personne n'aura l'idée de dire que c'est parce que le baromètre monte qu'il fait beau temps, mais chacun comprendra que le baromètre monte parce qu'il fait beau temps. Le baromètre ne fait pas le temps, mais l'indique. Ce qui nous montre bien que ce n'est pas nous qui faisons notre salut par nos œuvres. C'est Dieu qui nous sauve. Mais nos œuvres, ce comportement dans une vie renouvelée par Dieu, indiquent que le salut de Dieu est descendu sur nous, que nous avons pénétré dans la lumière d'un jour nouveau, le jour de Jésus-Christ. Sans ce signe des œuvres bonnes, nous serions encore plongés dans les ténèbres du péché.

Voilà pourquoi nous ne pouvons en aucun cas nous vanter de nos œuvres bonnes. Nous ne pouvons pas, par exemple, tenir ce raisonnement: Dieu a fait pour moi de grandes choses, je vais à mon tour montrer de quoi je suis capable ! Nous ne pouvons pas non plus prétendre que nous sommes sauvés parce que nous avons fait quelque chose, car c'est le contraire qui est vrai : c'est parce que je suis sauvé que je peux et que je vais à mon tour faire quelque chose. En Christ Dieu fait de moi son enfant. Si nous le savons, nous serons alors comme un enfant que son père appelle à faire quelques pas à sa rencontre. Ne pas faire ces quelques pas, signifie qu'on n'a pas encore entendu l'appel du Père. C'est à ce propos que Jacques nous adresse un avertissement sérieux, car nous serions alors des chrétiens paresseux et inutiles: prenez bien garde de ne jamais contempler l'œuvre du Père sans vous laisser entraîner par elle. On ne peut en effet contempler la croix et la résurrection de Jésus comme on contemple n'importe quoi, et poursuivre sa vie sans autre. Si vous agissez ainsi, c'est que vous n'avez pas véritablement vu la croix ni la résurrection. Car si l'on saisit vraiment ce qui s'est passé là pour nous, on ne peut faire autrement que de reconnaître que cela nous concerne. C'est là que mon péché est révélé, mis en évidence, mais aussi pardonné. Jésus-Christ a tout accom

pli pour moi, je puis donc maintenant marcher « en nouveauté de vie ». On ne peut contempler la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, sans aussitôt être contraint à se dépouiller de ce qui, dans notre vie, est cause de notre mort; et c'est la puissance de Dieu, qui nous a arraché à la mort, qui nous y contraint. C'est ainsi qu'il en va de nos propres œuvres.

Jacques s'explique en donnant un exemple. « Si un frère ou une sœur sont nus et manquent de la nourriture de chaque jour, et que l'un d'entre vous leur dise : Allez en paix, chauffez-vous et rassasiez-vous ! et que vous ne leur donniez pas ce qui est nécessaire au corps, à quoi cela sert-il? Il en est ainsi de la foi: si elle n'a pas les œuvres, elle est morte en elle-même ! » Jacques parle ici de l'aumône qui ne consiste qu'en belles paroles. Ces belles paroles doivent être prononcées, cela va sans dire, mais elles doivent aussi être suivies d'actes, qui soient en rapport avec elles. On vient de parler de miséricorde, mais la miséricorde ne doit pas rester un vain mot. On n'a pas le droit de parler de miséricorde, sans accomplir aussitôt un acte de miséricorde.

L'intention de Jacques n'est pas simplement de nous citer un exemple, mais aussi de nous indiquer ce que doivent être nos œuvres. Nous sommes ainsi placés en face de ces œuvres que nous sommes appelés à faire. Faire des œuvres bonnes n'implique pas autre chose que de se laisser entraîner par l'œuvre que Dieu accomplit pour nous. Quelle est cette œuvre de Dieu pour nous? Dieu nous fait miséricorde. C'est en Jésus-Christ que nous connaissons Dieu, et il se révèle à nous comme le Dieu dont la miséricorde n'est pas un vain mot, mais une vie; en effet Jésus-Christ est comme la miséricorde vivante de Dieu qui vient à nous. S'il nous est donné de croire cela, nous ne pouvons, sur le plan restreint de notre propre vie, que devenir à notre tour miséricordieux à l'égard des autres. Ainsi chacun est engagé à accomplir un acte de miséricorde. Si tel n'était pas le cas, cela signifierait que nous n'avons pas encore été touchés par la miséricorde du Père céleste. Ainsi la foi et l'acte de miséricorde dépendent l'un de l'autre. On ne peut pas les séparer l'un de l'autre.

C'est pourquoi Jacques poursuit en disant qu'il est faux que

quelqu'un vienne dire qu'il ne s'occupe que de la foi, laissant de côté les œuvres. Il est faux de lire la Bible et même toutes sortes d'ouvrages théologiques et édifiants, de se plonger dans une méditation pieuse, de prendre part à toutes sortes de réunions, d'y être attentifs, mais de prétendre n'avoir ni l'envie ni le temps de mettre en pratique tout ce qu'on en reçoit. Jacques dit : « Montre-moi ta foi sans les œuvres ! » Cela n'a aucun sens ! « Moi, je te montrerai la foi par mes œuvres ! » Un homme qui a la foi sans les œuvres est semblable à un homme qui passe sa vie à aiguiser un couteau, sans réussir jamais à couper quoi que ce soit avec son couteau. A quoi donc peut bien servir cet aiguisage ? Ta foi si finement « aiguisée », ta théologie si subtile, ton orthodoxie, ton christianisme positif dépourvu d'œuvres, ne peuvent te conduire en définitive qu'aux enfers, dirait Jacques. Ceux qui peuplent les enfers « croient » aussi, ils sont également « positifs », mais d'une manière effrayante, stérile et vaine. « Les démons croient aussi, mais ils tremblent. » C'est une parole tranchante, qui nous transperce jusqu'à la moelle. Il est donc tout à fait possible d'être « croyant », d'être un bon théologien, de confesser sa foi, de s'associer à la vie de la paroisse, et pour tant de se perdre ! Prends garde, dit Jacques, de ne pas te fier à ta seule orthodoxie, à ta bonne théologie, à ton christianisme positif. Car rien de tout cela ne peut te sauver. Seule la miséricorde de Christ peut te sauver. C'est à elle que tu dois t'en tenir. Si tu t'en tiens vraiment à elle, on le verra dans ta vie, tu seras miséricordieux, tu aimeras tes frères, puisque tu auras réalisé l'importance du sacrifice que Jésus-Christ a accompli pour toi. Ou bien n'as-tu pas encore réellement compris l'importance de ce sacrifice pour toi ? Ne t'a-t-il pas encore réellement convaincu ?

Jacques termine en nous citant deux exemples de foi qui n'est pas dépourvue d'œuvres, donc de foi vivante : la foi d'Abraham et celle de Rahab. Ces deux personnages de l'Ancien Testament avaient une foi, que leurs œuvres manifestaient. Ces œuvres sont des œuvres exceptionnelles. Nous sommes renseignés maintenant sur la qualité des œuvres, que produit une vraie foi.

Il semble qu'Abraham accomplit un acte cruel en offrant

à Dieu son fils Isaac. Il agit là poussé par la crainte de Dieu. Voici son raisonnement: j'ai mis toute mon espérance en mon fils Isaac, comme si lui seul était le salut de ma vie. Et pour tant ce n'est pas Isaac qui me sauve, mais bien Dieu, lui seul, Dieu qui me fait grâce. Voilà pourquoi je dois rendre à Dieu Isaac, mon fils et mon héritier, afin que Dieu reste mon unique salut. C'est alors que, sur l'ordre de Dieu, il saisit le couteau. C'est alors aussi qu'il va comprendre que Dieu sauve réellement, que sa miséricorde rend superflus tous nos sacrifices. Il s'abandonne ainsi entièrement et aveuglément à l'œuvre que Dieu exige de lui. Il agit contre son cœur, contre sa nature, mais selon la foi en la Parole de Dieu, en sa fidélité. Et sa foi aveugle en Dieu ne l'a pas dépourvu de tout. Sa foi a été agissante, elle s'est révélée dans le sacrifice d'Isaac. C'est ainsi qu'Abraham a été déclaré juste à cause de son œuvre accomplie dans la foi. Nous pouvons conclure qu'elles sont bonnes, les œuvres qui viennent de la foi, et qui combattent notre nature. Ce sont des œuvres bonnes, parce que nous les accomplissons vraiment pour l'amour de Dieu seul, dans un acte d'obéissance, ne regardant qu'à sa grande miséricorde. Si nous faisons nos œuvres pour l'amour de nous, elles peuvent encore paraître miséricordieuses, elles ne le sont qu'en apparence, n'étant en réalité que des œuvres égoïstes, semblables aux œuvres des scribes et des pharisiens. Voilà l'enseignement que l'on peut tirer de l'exemple d'Abraham.

L'exemple de Rahab est encore presque plus frappant. C'était une prostituée, une femme dont la vie ne pouvait que scandaliser. En voyant entrer chez elle les messagers d'Israël, le peuple de Dieu, elle fit ce raisonnement : je serai perdue avec toute la ville, si ces hommes ne me sauvent pas, je m'en vais les aider à échapper à ceux qui les poursuivent. En définitive ce n'est pas moi qui leur viens en aide, mais bien eux. C'est parce qu'ils vont me protéger, c'est parce que la miséricorde de leur Dieu m'atteint par eux, que je fais maintenant pour eux tout ce que je peux. Seule la miséricorde me pousse à être miséricordieuse.

Ainsi, parce que Dieu vient à notre aide, nous devons, par reconnaissance, venir en aide aux autres. Les pauvres qui viennent

frapper à ma porte ne sont pas autres que des messagers du Dieu miséricordieux, qui s'est chargé de ma propre pauvreté; comment pourrais-je les renvoyer sans autre? L'exemple de Rahab, qui sauve les fugitifs, et qui par là même est sauvée, révèle la volonté de Dieu de sauver les prostituées et les païens. Et comme nous-mêmes nous avons besoin d'aide, venons en aide aux nombreux fugitifs qu'il y a parmi nous! Nous aussi nous sommes pauvres et abandonnés, mais nous avons un Dieu, qui dans sa grande miséricorde, prend en charge tous ceux qui, sans secours, ont à affronter le combat de la mort. Celui qui a cette certitude ne manquera pas d'entourer à son tour de miséricorde tous ceux qui sont abandonnés. Et nous n'avons pas à nous en vanter, car Christ seul est notre gloire. Il attend de nous un geste, qui révélera que la bonté que Dieu a manifestée pour nous en Christ est entrée en nous.

Un mouvement de reconnaissance et de joie, telle est l'œuvre bonne que Dieu attend de nous. Ce sera la démonstration que notre foi n'est pas une foi morte. Dieu attend de nous ce témoignage.

v. 1-12. Mes frères, qu'il n'y ait pas parmi vous un grand nombre de personnes qui se mettent à enseigner, car vous savez que nous serons jugés plus sévèrement. Nous bronchons tous de plusieurs manières. Si quelqu'un ne bronche point en paroles, c'est un homme parfait, capable de tenir tout son corps en bride. Si nous mettons le mors dans la bouche des chevaux pour qu'ils nous obéissent, nous dirigeons aussi leur corps tout entier. Voici, même les navires, qui sont si grands et que poussent des vents impétueux, sont dirigés par un très petit gouvernail, au gré du pilote. De même, la langue est un petit membre, et elle se vante de grandes choses. Voici, comme un petit feu peut embraser une grande forêt! La langue aussi est un petit feu; c'est le monde de l'iniquité. La langue est placée parmi nos membres, souillant tout le corps, et enflammant tout le cours de la vie, étant elle-même enflammée par la géhenne. Toutes les espèces de bêtes et d'oiseaux, de reptiles et d'animaux marins, sont domptés et ont été domptés par la nature humaine; mais la langue, aucun homme ne peut la dompter; c'est un mal qu'on ne peut réprimer; elle est pleine d'un venin mortel. Par elle nous bénissons le Seigneur, notre Père, et par elle nous maudissons les hommes faits à l'image de Dieu. De la même bouche sortent la bénédiction et la malédiction. Il ne faut pas, mes frères, qu'il en soit ainsi. La source fait-elle jaillir par la même ouverture l'eau douce et l'eau amère? Un figuier, mes frères, peut-il produire des olives, ou une vigne des figues? De l'eau salée ne peut pas non plus produire de l'eau douce.

L'apôtre poursuit sa prédication sur la repentance. Une fois encore il nous parle sévèrement. Mais n'oublions pas que cette épître, qui ne contient au fond qu'une seule et même prédication sur la repentance, s'ouvre par une salutation « dans la joie » !

Si nous commençons par souligner que Dieu est un Seigneur sévère, ce n'est pas pour susciter la peur, mais bien pour nous en réjouir, comme on doit se réjouir d'une grâce qui nous est faite. Il serait regrettable de considérer la vie devant Dieu comme une chose sans importance, cela nous empêcherait de comprendre de quelles ténèbres nous devons être arrachés. Mais si, à la lumière de la Parole de Dieu, nous pouvons discerner quelles sont les ténèbres dans lesquelles nous vivons, nous ne devons pas nous en effrayer, mais nous en réjouir. Ce serait un malheur pour nous, si notre propre justice n'était pas ébranlée, si nous pensions pouvoir poursuivre hardiment notre chemin, en y mettant simplement un peu de bonne volonté et en ayant quelques pensées pieuses. Mais si par contre nous rencontrons de l'opposition, et si nous venons à nous rendre compte que notre vie, même la meilleure, est encore inutile, que tout ce que nous pensons et faisons est insuffisant aux yeux de Dieu, ce n'est plus pour nous un malheur, mais un grand bonheur. Il est faux de penser qu'il nous est facile de contenter Dieu; que tout ce que Dieu nous demande c'est une bonne conduite, et qu'il nous est facile d'y parvenir; qu'il suffit d'avoir pour devise: « Fais le bien et ne crains personne. » Mais si par contre, nous découvrons — et nous pouvons le faire en lisant cette épître — combien élevé est le trône de Dieu, devant lequel nous devons comparaître pour être jugés, comme l'annonce ici Jacques; si nous découvrons combien sainte et grande est l'œuvre de Jésus qui se manifeste dans notre vie, et combien nécessaires sont notre foi et notre fidélité à son endroit; si nous découvrons ce que signifie réellement suivre Jésus-Christ, obéir à Dieu — si nous découvrons tout cela et en sommes effrayés, ce n'est pas une catastrophe pour nous, mais une promesse d'espérance. Nous devrions louer Dieu et le magnifier, et non pas être contrariés, qu'il dise dans sa Parole qui nous sommes réellement. Nous devrions louer Dieu et le remercier toutes les fois qu'il nous châtie et nous amène à la repentance. C'est un signe de son amour et de l'intérêt qu'il nous porte. « L'Éternel abaisse et il élève », « il châtie ceux qu'il aime », dit l'Écriture sainte. Ceux qui vivent loin de Dieu peuvent vivre à la légère, mais ceux qui sont touchés par Dieu ne peuvent plus se laisser aller.

Si Jacques nous a parlé sérieusement, c'est qu'il nous considère comme des hommes qui vivent sous la grâce de Dieu. S'il n'attachait pas autant d'importance à cette grâce qui nous est donnée, il nous parlerait sur un ton moins sévère. Quand on est unis devant Dieu les uns aux autres, on peut s'exprimer franchement, sans détours. Dans la paix de Dieu on peut se comporter honnêtement les uns à l'égard des autres.

Jacques s'en prend maintenant à notre « langue », à nos discours, à nos paroles. Cela nous étonne peut-être qu'il commence justement par là. N'a-t-il pas précisément dit au chapitre 2, que notre foi est une foi morte, si elle ne produit pas d'œuvres? La foi sans les œuvres est morte! Il nous a dit qu'il n'était pas suffisant d'aller au culte, d'écouter la Parole de Dieu, de joindre les mains pour prier et que tout reste comme avant, qu'il ne se passe rien. Il doit en effet se passer quelque chose. Et si nous posons la question de savoir ce qui doit se passer, à quelle œuvre il veut nous appeler, il nous répond en disant : c'est votre langue qu'il faut tenir en bride ! Voilà, tout simplement, ce qui doit se passer tout d'abord.

Nous ne sommes pas certains que ce soit le plus important. Nous nous attendions certainement à ce qu'il nous demande d'accomplir une très grande œuvre. Et nous étions prêts à faire un grand effort, pour accomplir quelque chose d'important. Et nous sommes déçus par le petit effort qu'il nous demande, nous sommes déçus qu'il ne nous parle que de notre langue, de nos paroles. Mais Jacques nous rappelle que la langue, bien qu'étant un petit membre, influence la vie tout entière, même la marche du monde entier. « Elle est la cause de grands effets. » Bien que le mors qu'on met au cheval soit petit, il dirige pour tant le corps tout entier du cheval. Ou mieux encore, le gouvernail, qui est petit, dirige la masse géante du bateau. La langue est comparable à un petit feu qui peut embraser une immense forêt. Comme un « monde d'iniquité, la langue est placée parmi nos

membres, souillant tout le corps et enflammant le cours de la vie ! » Nous devons reconnaître humblement que Dieu a raison de revendiquer l'obéissance de notre langue, la soumission de nos paroles et de nos discours.

Nos paroles! Ne disons-nous pas trop facilement: ce n'est qu'une parole! Nous avons raison, si nous entendons par là que nos paroles sont pour la plupart futiles, vides et vaines. Il est pourtant arrivé à chacun de nous, en traversant une épreuve, de soupirer après une parole d'encouragement ou de consolation. Car nous savons tous quel effet miraculeux peut avoir une parole. Si quelqu'un trouvait aujourd'hui, pour notre monde angoissé, une parole juste, une parole de paix, capable de sauver, nous serions tous soulagés. Et maintenant nous savons que le miracle de la vraie parole existe, elle est là qui nous donne la paix et qui nous sauve: c'est la Parole de Dieu. La Bible nous dit: notre Dieu n'est pas un Dieu mort, un Dieu muet, il n'est pas une idole, il est le Dieu vivant. Il s'est offert et s'offre encore à nous dans sa Parole. En parlant Dieu cherche à nous attirer à lui, et à se révéler à nous. Le miracle que la Bible nous fait connaître, c'est que Dieu ne veut pas rester seul, qu'il nous parle pour établir entre lui et nous une communion. Le miracle, c'est sa Parole. Et voici ce que nous dit la Bible : l'homme est un être qui peut recevoir et entendre la Parole de Dieu, et par elle entrer en communion avec Dieu. C'est ainsi que l'homme devient une créature noble et royale, qui se distingue de tous les autres êtres. C'est ce que pense Jacques lorsqu'il dit que tous les animaux, les oiseaux et les reptiles et les animaux marins, sont domptés par l'homme. Il pense alors à l'histoire de la création, que nous raconte le début de la Bible, et où il est dit que Dieu a donné à l'homme le pouvoir de dominer sur la création tout entière. Ce pouvoir est fondé sur le fait que l'homme a reçu la grâce de pouvoir écouter la Parole de Dieu, de pouvoir lui répondre, d'être en quelque sorte son partenaire.

Cette Parole de Dieu s'adresse-t-elle vraiment à l'homme, est-elle vraiment entendue par lui? Tout maintenant en dépend. En effet, si cela n'est pas le cas, l'homme est incapable de devenir ce que Dieu veut faire de lui. Et comme cette Parole de Dieu

nous est adressée en Jésus-Christ, nous pouvons affirmer que tout dépend du fait que Jésus-Christ nous parle avec puissance et miséricorde; l'important est que nous laissions Jésus-Christ nous parler, et que nous l'écoutions dans la joie et dans l'obéissance. Pour que nous puissions rencontrer notre Dieu en Jésus-Christ, Dieu se sert de la « langue ». Nous ne pouvons en effet percevoir la Parole de Dieu, Jésus-Christ, que si cette Parole nous est annoncée par une langue humaine. Et quand cette langue nous annonce la Parole de Dieu, cette parole pénètre dans notre vie, comme la semence dans un champ. Puisque, comme le dit Jacques, cette parole est plantée en nous, c'est un peu de la vie vivifiante de Dieu, qui commence à se manifester en nous, à s'épanouir.

C'est pourquoi il est tellement important que cette langue, la langue de celui qui enseigne, c'est-à-dire la langue humaine, qui a reçu la mission d'annoncer la Parole de Dieu, ne connaisse pas l'injustice. Et c'est ici que commence l'exhortation de l'apôtre : « Mes frères, qu'il n'y ait pas parmi vous un grand nombre de personnes qui se mettent à enseigner, car vous savez que nous serons jugés plus sévèrement. Nous bronchons tous de plusieurs manières. Si quelqu'un ne bronche point en paroles — et il est question ici de la Parole de Dieu — c'est un homme parfait, capable de tenir tout son corps en bride. » Songeons un instant aux innombrables paroles « chrétiennes » qui sont prononcées parmi nous — c'est de ces paroles qu'il est question — et nous verrons qu'il ne manque pas de langues pour proclamer les vérités pieuses et divines. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil au journal du vendredi ou du samedi, pour voir le nombre incalculable d'assemblées, de services, de réunions de toutes sortes, où l'on peut entendre annoncer la Parole de Dieu. Ou encore, il suffit d'entrer dans une librairie religieuse pour constater l'abondance des paroles « chrétiennes » écrites et imprimées. Ni les écrits ni les paroles ne font défaut dans ce domaine. Mais « qu'il n'y ait pas parmi vous un grand nombre de personnes qui

se mettent à enseigner ! » Ce n'est pas encore le cas tant que la parole est ainsi répandue par écrit ou oralement par n'importe qui. Car n'oublions pas que le fait qu'un homme découvre véritablement la Parole de Dieu et l'annonce, constitue un mystère, un événement à part, un miracle. Prenons donc garde de ne pas confondre la Parole de Dieu avec n'importe quel écrit « chrétien » ou n'importe quelle prédication « chrétienne ». Nous sommes du reste bien obligés de constater que dans nos prédications et nos écrits dits chrétiens, la Parole de Dieu y est autant ensevelie, voilée, laissée de côté et profanée que révélée et annoncée. Jacques nous dit que la source de la Parole de Dieu doit être conservée pure, qu'elle ne doit pas être obstruée ni souillée par nos paroles. Et c'est pourtant cela qui se passe parmi nous. Faites bien attention avant de parler de Dieu, demandez-vous si vous faites bien ou non, si vous y êtes autorisés, si vous en avez reçu la mission. De même aussi quand vous êtes auditeurs de cette parole, faites attention au maître que vous choisirez, au prédicateur qui vous annoncera la Parole. Les vrais maîtres sont ceux qui en ont reçu vocation ; la Parole de Dieu peut en effet n'avoir aucune influence sur l'auditeur qui n'a pas trouvé un maître authentique. Jacques ne veut pas que nous soyons amenés à la critique, il veut que nous combattons dans l'Eglise, car il faut combattre, prier, lutter afin que la Parole de Dieu nous parvienne, qu'elle passe de la langue des prédicateurs aux oreilles des auditeurs, pour que le salut nous soit enfin révélé. Tout dépend des instruments que nous recevons, des instruments que nous devenons nous-mêmes, pour transmettre la Parole de Dieu, après l'avoir entendue nous-mêmes comme il convient. Dans l'Ancien Testament le prophète Esaïe dit du serviteur de l'Eternel : « L'Eternel m'a donné une langue exercée, pour que je sache fortifier par la Parole celui qui est abattu. Il dispose mon oreille à l'écouter, comme l'écoutent les disciples. » Cette « langue exercée », « cette oreille que Dieu dispose », voilà ce dont parle l'apôtre ici.

Pourquoi est-ce si rare et si difficile? Pourquoi notre bonne volonté ne suffit-elle pas? Quel événement, quel miracle doit-il

se passer pour que la Parole de Dieu nous soit révélée ? Qu'est-ce qui s'y oppose en nous ? La réponse de l'apôtre est catégorique : si la Parole de Dieu ne vient pas jusqu'à vous, ce n'est pas sa faute, mais la vôtre. C'est la faute de votre langue. Elle fait obstacle à la volonté de Dieu, elle corrompt tout. Il est tellement important que le salut et la vérité de Dieu nous parviennent, que l'apôtre nous parle avec vigueur de cette langue malhabile et pécheresse, qui corrompt toujours à nouveau la Parole de Dieu, à tel point qu'elle ne nous dit plus rien. Cette langue est « un feu », « un monde d'iniquité », « elle souille tout le corps », « elle enflamme le cours de la vie ». Car elle brûle elle-même, cette langue, d'un feu terrifiant, qui ne vient pas d'en haut, mais d'en bas, elle est « enflammée par la géhenne », « aucun homme ne peut la dompter », « elle est un mal qu'on ne peut réprimer ; elle est pleine d'un venin mortel ». Peut-on parler de la langue d'une manière plus vigoureuse, plus redoutable, plus dure ?

Comment allons-nous comprendre ce jugement ? N'oublions pas qu'il n'y a pas de domaine de notre vie dans lequel nous ne soyons ou ne cherchions davantage à être nos propres seigneurs et maîtres que dans le domaine de nos paroles. Nous ne sommes jamais davantage nous-mêmes que lorsque nous parlons. En parlant nous nous montrons tels que nous sommes. La parole est comparable à un vêtement dont se parerait notre « moi » pour paraître sur la scène de la vie. C'est, comme nous le disons volontiers, « l'expression » de notre personnalité. Puisque notre « moi » est essentiellement et naturellement ambitieux et obstiné, puisque c'est la nature de notre « moi » d'être despotique, de vouloir faire de l'impression et de s'imposer, tout normalement nos paroles, qui nous révèlent, sont toutes remplies de l'égoïsme, du despotisme, de la brutalité que cache notre « moi ». Par conséquent l'égoïsme et l'orgueil, qui nous dévorent, sont semblables à un feu qui jaillit de nos paroles. La langue, comme le dit l'apôtre, est bien un « feu » qui s'allume toutes les fois que nous parlons. Il n'est de ce fait pas étonnant qu'il nous soit si difficile de mettre notre langue au service de Dieu. La Parole de Dieu n'a pas à nous obéir, et notre « moi » veut s'imposer dans tout ce qu'il dit. Un conflit éclate en nous entre la Parole de Dieu et

notre langue. Et s'il arrive que malgré tout notre langue puisse exprimer la Parole de Dieu, c'est qu'un miracle s'est passé, c'est que quelque chose a été brisé en nous ; notre « moi » a été dompté, renversé de son trône. La Parole de Dieu nous a vaincus, et notre langue est désormais un instrument au service de Dieu et de sa Parole. Parce que cela n'arrive que trop rarement, parce que notre langue continue à brûler de son propre feu, le monde entier est toujours en flammes. Le monde est certes le monde de l'homme, mais comme l'homme est enflammé par son égoïsme, comment veut-on que le monde ne soit pas embrasé ?

Nous disons volontiers : « Ce n'est qu'un mot entre nous ! » Certes ce n'est qu'un mot et pourtant c'est ce mot qui te sépare de ta femme ou de ton mari, et qui détruit votre paix. Il suffit d'un mot acerbe et insidieux, qui vient sur notre langue et atteint autrui, pour qu'une amitié soit ruinée. Il suffit d'un mot pour qu'un homme s'éloigne de toi profondément froissé et blessé. Il suffit d'un mot vulgaire ou équivoque pour que ton impureté, telle une braise, s'enflamme, atteigne autrui et l'enflamme à son tour. De simples mots font éclater la guerre, ou empêchent qu'elle prenne fin. Il suffit qu'un chef d'Etat parle d'un but à atteindre, pour qu'aussitôt le peuple se prépare au combat, et verse son sang pour atteindre ce but. Il suffit d'un mot ! Nos paroles enflamment d'autant plus facilement le monde entier que lorsqu'un homme parle à Berlin ou à Tokio, instantanément le monde entier l'entend.

Pensons aussi à nous-mêmes. Chacun de nous a fait l'expérience de ces mots, porteurs de mort, qui naissent en nous, puis qui s'élancent hors de nous, semblables à des soldats qui courent aux armes. C'est alors le combat qui s'engage et la mort qui sévit. Et tout cela à cause des paroles qui sortent de notre bouche, semblables à des flèches empoisonnées, des paroles qui se veulent spirituelles et qui pourtant portent en elles la mort.

Qui n'a jamais pleuré — il ne faut pas avoir honte de telles larmes — sur sa vie ravagée par les paroles empoisonnées qui s'échangent entre nous? Ces paroles sont capables de tout détruire. « Du cœur viennent les mauvaises pensées », dit Jésus — et pourquoi ne penserait-il pas aussi aux mauvaises paroles — « qui souillent l'homme ». C'est bien ce qu'entend Jacques quand il dit que nos paroles sont toutes chargées de poison mortel. Des paroles empoisonnées blessent plus profondément que des coups. Voilà pourquoi le monde brûle du feu qu'ont allumé nos paroles.


Jacques ne dit pas seulement que nos paroles viennent du cœur, il dit aussi qu'elles sortent de l'enfer. Pour lui c'est la même chose. Il veut dire par là que nos paroles ne prennent pas naissance sur notre langue, mais que c'est en nous qu'elles prennent naissance avant de s'exprimer. Notre instinct est vulgaire et bas, et cet instinct agit en nous. Le péché est entré dans le monde à la suite de l'entretien de l'homme avec le serpent. Le serpent n'a pas cessé de parler en nous. Nous l'écoutons, et il agit en nous tous. Et nos conversations sont le reflet de cet entretien intérieur. Nous sommes nous-mêmes attachés à tout ce qui est vulgaire, impur, vain, orgueilleux, odieux, et cela s'entend quand nous parlons. Nos paroles qui enflamment le monde viennent du feu de l'enfer.

L'apôtre ne dit rien de plus. Il dépeint la situation telle qu'elle est. Et pourtant ne nous vient-il pas en aide en nous disant la vérité, concernant notre langue? Que faire? Il y a quelque chose à faire, et cela justement dans ce domaine dont parle maintenant l'apôtre. Si quelque chose change dans ce domaine de la langue, le monde entier changera à son tour, même dans le domaine social ou dans le domaine politique. Personne n'a l'excuse de dire qu'il est trop insignifiant, trop réservé, qu'il n'est qu'un enfant, car tous, qui que nous soyons, nous sommes, tels des pompiers, alarmés et mis sur pied pour éteindre les incendies qui éclatent en nous.

L'apôtre passe à autre chose: «Par elle (la langue) nous bénissons le Seigneur ! » Au milieu de cet appel solennel à la repentance, nous pouvons lire cette phrase admirable : « Par elle nous bénissons le Seigneur ! » Cela arrive aussi. La langue ne

provoque pas que des embrasements — nous bénissons le Seigneur ! L'apôtre fait allusion ici à l'Eglise, au fait que nous autres hommes, hommes égoïstes et insoumis, nous sommes maintenant entre les mains de celui qui, lui aussi, a rencontré le serpent, mais qui l'a réduit au silence, l'a repoussé. Il fait allusion au fait que Jésus-Christ a introduit sa Parole dans ce monde embrasé de nos paroles. Et maintenant sa Parole est là, elle est venue jusqu'à nous et nous a vaincus. C'est pourquoi maintenant nos paroles empoisonnées et injustes sont dominées par sa Parole. Et voilà que le miracle se produit : par le moyen de notre langue, nous prions en commun, nous bénissons le Seigneur, nous lui adressons nos supplications. C'est le miracle qui se produit, quand Dieu nous appelle à écouter sa Parole dans l'Eglise. Et nous avons cette entière espérance que par sa Parole Dieu nous rend capables de vaincre le poison, le meurtre et le feu destructeur, que provoquent sans cesse nos paroles. C'est la confiance que nous avons en la toute-puissante parole de Jésus.

Mais pourquoi donc le feu de nos paroles empoisonnées et injustes se répand-il encore et malgré tout? C'est ce que l'apôtre va nous dire. Puisque vous êtes soumis à la Parole de Christ, comment ce feu terrifiant peut-il encore sortir de votre bouche? «La source fait-elle jaillir par la même ouverture l'eau douce et l'eau amère?» C'est impossible! En nous le démontrant, Jacques nous entraîne tout simplement avec lui sous la puissance de la grâce. Il nous débarrasse de nos péchés. « De la même bouche sortent la bénédiction et la malédiction. Il ne faut pas, frères, qu'il en soit ainsi. » Cela ne peut pas durer ainsi ; il faut que cela cesse. Même si cela ne cessait pas, même si cela devait durer jusqu'à notre véritable fin, Christ pourtant, qui a vaincu nos péchés, y mettrait fin. C'est lui seul qui peut maîtriser notre langue, ce « mal qu'on ne peut réprimer ». Par sa vie et sa mort, il a triomphé du feu de l'enfer, qu'allume la parole du serpent. C'est Jésus qui rend notre langue apte à louer Dieu.



C'est à quoi pense l'apôtre quand il écrit : a Si quelqu'un ne bronche point en paroles, c'est un homme parfait, capable de tenir tout son corps en bride ! » C'est l'effet de la Parole de Dieu, qui purifie nos propres paroles de sorte que nous ne bronchons plus. Dieu soit loué et béni! tant nos paroles sont extraordinaires, tant la grâce et le salut de Dieu sont grands! Nous ne pouvons faire qu'une chose, c'est prier Dieu en lui disant : « Crée en nous un cœur pur, et renouvelle en nous un esprit bien disposé. Ne nous rejette pas loin de ta face, ne nous retire pas ton Esprit saint ! » N'oublions jamais que toute parole qui sort de notre bouche, Dieu l'entend, et nous devons lui en rendre compte. Nous avons aussi cette certitude que si nous nous exposons à son jugement, c'est sa grâce qu'il nous témoigne. Jacques nous amène à la repentance, et cette repentance nous permettra de reconnaître la grâce de Jésus, qui fait notre joie, et qui nous permet de le louer.

v. 13-18. Lequel d'entre vous est sage et intelligent? Qu'il montre ses œuvres par une bonne conduite avec la douceur de la sagesse. Mais si vous avez dans votre cœur un zèle amer et un esprit de dispute y ne vous glorifiez pas et ne mentez pas contre la vérité. Cette sagesse n'est point celle qui vient d'en haut; mais elle est terrestre, charnelle, diabolique. Car là où il y a un zèle amer et un esprit de dispute, il y a du désordre et toutes sortes de mauvaises actions. La sagesse d'en haut est premièrement pure, ensuite pacifique, modérée, conciliante, pleine de miséricorde et de bons fruits, exempte de duplicité, d'hypocrisie. Le fruit de la justice est semé dans la paix par ceux qui recherchent la paix.

«Lequel d'entre vous est sage et (vraiment) intelligent?» Jacques nous amène avec lui à la repentance. Il veut réaliser avec nous ce que sa foi vivante lui a enseigné. Bien que nous soyons dans l'Eglise réformée, nous sommes invités ici à des exercices spirituels. Le premier domaine dans lequel nous avons été mis à l'épreuve, c'est celui qui touche notre langue et nos paroles. Et nous avons pu constater que dans ce domaine, qui a l'air petit, mais qui est très important, si nous avons fait nos preuves, toute notre vie aurait été transformée et renouvelée de fond en comble.

Faisons un pas de plus. C'est comme si nous avions des marches à tailler dans un glacier. Chaque marche nous introduit plus profondément dans la connaissance. C'est le mot «sagesse» qui s'inscrit distinctement sur la marche suivante. Qui d'entre vous est sage, vraiment sage? En nous posant cette question, Jacques nous oblige à une décision, car il fait une différence entre deux sagesse. Il y a, dit-il, une «Sagesse d'en haut» et une «sagesse d'en bas». Quelle est votre sagesse? Jésus a dit une fois que la sagesse devait être justifiée par ses enfants. Voilà

pourquoi Jacques veut connaître les enfants de notre sagesse. Il nous interroge sur notre conduite, qui doit révéler de quelle sagesse nous vivons. Le but que Jacques poursuit ici, c'est encore la vie. En parlant de la sagesse, il ne pense pas à quelque chose de théorique, ni de purement intellectuel, qui ne se passerait que dans nos cerveaux. Il pense à quelque chose de tout à fait incarné dans la vie réelle. La sagesse a certainement quelque chose à faire avec la réflexion et la pensée, mais il s'agit ici d'une réflexion vivante, d'une pensée vivante. C'est une théorie qui ne veut pas rester pure théorie, mais qui veut aussi passer à la pratique. C'est ainsi que la vie de chacun de nous est déterminée par certaines pensées. Chacun possède une sagesse bien définie, une conception de la vie, un plan qu'il voudrait réaliser; et chacun sait très bien ce qu'il doit devenir. Et désormais il cherche à réaliser ce plan, à être ce qu'il doit être. Une fois ce plan réalisé, on a la vie qui lui correspond. On vit comme on pense.

Mais maintenant c'est à l'Eglise que Jacques s'adresse. Et l'Eglise, elle aussi, a en elle une sagesse bien définie. L'Eglise, elle aussi, a une conduite qui dépend des pensées qu'elle a. Ce sont les grandes pensées de la foi. Sa sagesse vient de la Parole de Dieu, qui annonce Christ, c'est la sagesse de la croix et de la résurrection, sagesse qui proclame le pardon des péchés et la résurrection des morts. Mais cette parole est plus qu'une parole, et cette sagesse plus qu'une simple théorie; elles sont l'une et l'autre une puissance et une vie. Celui qui écoute le message de la foi, en suivant les conseils de Jacques, se verra entraîné par ce message et reconnaîtra que Dieu le revendique. Il est entraîné par la Parole de Dieu dans un mouvement bien déterminé, comme quelqu'un qui est saisi et emporté par le courant d'un fleuve. Il y a dans les paroles de la Bible une puissance qui pousse toute notre vie dans une direction nouvelle. Voilà ce qu'il en est de cette sagesse dont parle ici l'apôtre. On est donc sage quand on soumet toute sa vie à l'autorité de la Parole de Dieu. Les hommes qui s'y soumettent connaissent le but dernier de la vie. Ils savent aussi ce qui est utile et ce qui ne l'est pas pour parvenir à ce but.

C'est ainsi qu'ils sont devenus sages. L'êtes-vous devenus? voilà la question que Jacques nous pose. Vous avez écouté les importantes paroles de la foi, mais la sagesse de votre vie correspond-elle à ce message?

Sans plus attendre l'apôtre poursuit en nous parlant de la nouvelle direction dans laquelle notre vie est entraînée par la foi. C'est « la douceur » qui permet de reconnaître si nous sommes sages ou non. Montrez vos « œuvres par une bonne conduite avec la douceur de la sagesse ».

Qu'est-ce que la douceur ? N'avons-nous pas oublié l'importance de ce mot? En parlant de douceur nous pensons trop facilement à une qualité des faibles. Mais dans la Bible la douceur n'est pas une faiblesse; qui le penserait ne la comprendrait pas. La douceur c'est au contraire cette direction nouvelle dans laquelle notre vie est appelée. « Heureux ceux qui sont doux, car ils hériteront la terre. » Ce ne sont pas des faibles qui peuvent hériter la terre ! Et Jésus a dit encore, de lui-même cette fois : « Je suis doux », et pourtant c'est bien lui qui a « tout pouvoir dans le ciel et sur la terre ». La douceur est cette sagesse toute remplie de puissance, qui conduit Jésus auprès de tous les hommes, pour leur pardonner leurs péchés, les prendre par la main, se les approprier. C'est donc certainement la sagesse d'un seigneur, d'un souverain. Mais elle n'a rien de despotique, ni de tyrannique, ce que nous sommes volontiers, nous autres hommes, quand nous cherchons à nous imposer les uns aux autres. La victoire que le règne de Dieu remporte sur les hommes n'est ni brutale ni despotique. Le pardon des péchés est certes une œuvre puissante, mais elle est aussi toute imprégnée de douceur. C'est un geste maternel, qui nous apporte le pardon des péchés. Telle doit être aussi votre sagesse ! Et que ses fruits soient visibles parmi vous ! Celui qui a été touché par cette puissante douceur de Jésus-Christ, abandonnera, dans ses rapports avec son prochain, son attitude despotique, qui bien que se voulant forte, est d'une faiblesse criante. Malheureusement il arrive souvent que notre attitude à l'égard de notre prochain manque de douceur. Dans notre zèle, nous cherchons à amener notre prochain sur le même chemin que nous, et nous lui montrons sans douceur le mal qui

le possède encore, et nous manquons de patience pour lui parler du bien auquel il doit tendre. Nous autres chrétiens nous sommes souvent semblables à un poteau indicateur qui indique de ses bras de bois ou de métal inexorablement mais exactement deux directions. Aurions-nous la prétention, en jouant le rôle de ce signal, pourtant rigoureusement juste, de confesser Christ et de lui rendre témoignage? C'est impossible! Nous devons perdre cette illusion. Cette attitude est loin de la vérité, loin de la vie nouvelle à laquelle nous sommes appelés. En Christ, Dieu a étendu sur nous sa main paternelle et pleine de grâce ; il est donc indispensable qu'un peu de cette bonté de Dieu inspire nos relations avec autrui.

Voilà pourquoi Jacques dit : « Le fruit de la justice est semé dans la paix par ceux qui recherchent la paix », qui eux-mêmes recherchent la paix. La paix de Dieu nous enveloppe. L'état de guerre a pris fin. Dieu me dit, à moi qui étais son ennemi: malgré tout je suis ton Dieu. Il faut que cette paix, que nous avons reçue, se manifeste aussi à l'égard des autres. C'est dans la paix que la paix est «semée», dit Jacques. Je dois donc, dans mes relations avec mon prochain, être ouvert, paisible, libre et compréhensible. Telle est la sagesse de la douceur. Cette sagesse est tout un art.

Le monde d'aujourd'hui a grand besoin de cette douceur de la sagesse, car partout elle fait défaut. Elle fait défaut dans le mariage et dans la famille, entre mari et femme, entre parents et enfants. Elle fait défaut dans notre pays entre les différents partis. Elle fait défaut, Dieu le sait, dans les relations internationales. Mais surtout elle fait défaut dans l'Eglise. On ne peut pas, il va sans dire, apprendre cette douceur, comme on apprend un art quelconque. Cette attitude des uns à l'égard des autres, qui doit être toute nouvelle, puis sage, compréhensive, vivifiante, agissante et conquérante, ne peut venir que d'une paix complète, et ne peut que nous être donnée. Elle vous est donnée, dit Jacques.

Dieu la met dans le cœur de tous ceux qui ont et gardent sa paix. Avez-vous cette paix et la douceur qui en découle? C'est ce que nous demande l'apôtre maintenant pour nous amener à la repentance.

Il est malheureusement évident que nous ne la possédons pas, cette paix ! En effet, dans nos cœurs régnet « un zèle amer et un esprit de dispute ». Nous avons toujours au fond de nous cette envie scandaleuse, cette prétention orgueilleuse de nous imposer aux autres. C'est de là que viennent le désordre de la vie, sa misère et sa ruine. Vous avez bien en vous une sagesse, et une vie qui en est la conséquence, mais ni votre sagesse, ni votre conduite ne viennent d'en haut, nous dit Jacques; elles viennent d'ailleurs, elles viennent d'en bas et non pas de la foi.

C'est en trois mots que Jacques caractérise cette sagesse qui vient d'en bas, et qui est la nôtre. Il dit d'abord que c'est une sagesse «terrestre», ce qui signifie que cette sagesse, qui est la nôtre, ne repose pas sur le seul fondement valable, à savoir Jésus-Christ. Et on peut le constater dans nos relations des uns avec les autres, car nous nous comportons comme s'il n'y avait pas de Dieu au-dessus de nous, alors que Dieu a pris soin de nous en nous pardonnant nos péchés. Nous oublions sans cesse que ce prochain, avec qui nous avons affaire, est aussi notre frère, un enfant du Père, comme nous. Qui a cette attitude? Où donc est votre douceur qui en découle? Elle devrait se constater entre mari et femme, entre maîtres et serviteurs, entre patrons et ouvriers, dans les ateliers et dans les commerces.

Jacques poursuit en disant que notre sagesse est « charnelle ». Jacques songe au domaine affectif, où ce sont nos sentiments qui agissent et déterminent tout. Nous sommes violents et emportés, et nous le sommes peut-être justement quand nous parlons de choses spirituelles. Ce qui ne veut pas dire qu'il soit impossible de concevoir une discussion et même des controverses dans ce domaine. N'oublions pas que douceur n'est pas faiblesse. Ce qui ne doit en tout cas pas éclater, ce sont des disputes et des

querelles. Qui dit querelles, dit passion, dans le mauvais sens du mot. Se quereller signifie s'emporter l'un contre l'autre, sans se dominer. Telle est votre sagesse et votre conduite, mais ce n'est ni la sagesse, ni la conduite de Christ. Autrement dit nous avons des rapports charitables les uns à l'égard des autres, nous avons même d'excellents rapports les uns avec les autres, mais seulement avec ceux qui nous font du bien et qui nous plaisent. Mais dans tout cela où est la sagesse de Dieu? La paix de Dieu n'accorde-t-elle pas le pardon au bon comme au méchant, au juste et à l'injuste, à celui qui l'aime comme à celui qui le hait? Que faites-vous de l'ordre de Christ qui nous dit de ne pas nous détourner de ceux qui nous sont antipathiques, de ceux qui sont nos ennemis? Notre amour est charnel puisqu'il est influencé par nos sentiments de sympathie et d'antipathie. Ce n'est donc pas l'amour qui vient de la sagesse d'en haut.

Et enfin votre sagesse est « diabolique ». Ce qui veut dire que lorsqu'on se laisse entraîner par un amour charnel, et qu'on oublie la paix de Dieu, les portes du royaume des ténèbres s'ouvrent devant nous. C'est alors que les puissances des ténèbres font irruption, et notre vie est bouleversée par ces forces qui viennent d'en bas. C'est le Diable qui joue le rôle de seigneur. Diable signifie: celui qui est retors. Le diable (diabolos) est celui qui met tout sens dessus dessous. C'est lui que nous faisons entrer. Ce n'est pas sans cause que le monde est complètement bouleversé, ce n'est pas sans cause que notre vie à nous tous est troublée. Il ne peut pas en être autrement tant que c'est la sagesse d'en bas qui nous régit.

Jacques oppose maintenant cette sagesse d'en bas à la sagesse d'en haut, qui est, selon lui, « premièrement pure, ensuite pacifique, modérée, conciliante, pleine de miséricorde et de bons fruits, exempte de duplicité, d'hypocrisie ». Prenons-y bien garde, ce n'est pas une loi que Jacques établit ici, ni un genre de vie qu'il nous recommande. C'est « la sagesse d'en haut ». Ce petit qualificatif « d'en haut » est parfois employé par Jésus, en particulier dans le quatrième évangile. Lui vient « d'en

haut ». Ce qui veut dire que dans notre monde de ténèbres où règne la sagesse d'en bas, charnelle et diabolique, une autre sagesse, celle d'en haut, celle de Dieu, a fait son apparition et remporté la victoire. Jésus-Christ est venu réellement habiter parmi nous. Il a pris possession de notre vie ; il a pénétré notre vie bouleversée et l'a menée à la connaissance d'une sagesse nouvelle, grâce à sa puissance. Jésus-Christ n'est donc pas seulement une préfiguration, ou au contraire un idéal; il est la réalité de la vie nouvelle, qui vient de Dieu, la puissance qui a vaincu notre vie ancienne. Là où Christ est écouté et cru, il donne à notre vie une impulsion nouvelle, une direction nouvelle, celle de la douceur qui vient d'en haut. Christ est parmi vous, Jacques ne veut rien nous dire d'autre. Donc la douceur de sa sagesse agit parmi nous. Il serait difficile de prouver le contraire.

Sa sagesse est tout d'abord « pure ». L'adjectif employé ici signifie, à proprement parler, « saint ». Ce qui veut dire que Dieu est présent au milieu de nous, et que ma vie est en lui. J'appartiens au Père. Si je lui appartiens, je deviens alors juste et pur. Ainsi donc mon cœur recèle encore querelles et disputes, je le confesse, mais je « ne me glorifie pas » de mon ancienne vie ; je « ne mens plus contre la vérité »; j'attends avec impatience le pardon qui me purifie. Notre repentance commence au moment où nous ne cachons plus notre vie passée, au moment où nous la confions à celui qui nous l'a révélée, pour nous la pardonner.

Cela a pour conséquence que la puissance de la sagesse nouvelle nous rend « pacifiques, modérés, conciliants ». C'est ici qu'il est question de l'humilité. L'humilité est aussi une vertu. On est humble quand on ne considère que la réalité de Dieu. C'est pourquoi être humble signifie être objectif, c'est-à-dire capable de comprendre qu'en présence de la grandeur de l'œuvre et du règne de Dieu, l'homme, lui, est sans valeur ni importance. Aucun d'entre nous n'est véritablement humble, car nous combattons toujours pour nous-mêmes, c'est nous-mêmes que nous avons en haute estime, parce que nous n'avons pas encore accepté que la réalité de Dieu s'empare totalement de nous.

L'humilité produit une attitude irénique, qualité que Jacques désigne par le terme de miséricorde. « La sagesse est pleine de

miséricorde et de bons fruits. » Etre miséricordieux signifie être capable de supporter les autres. On devient miséricordieux, quand on a reconnu que Dieu nous supporte. Mais comment se fait-il que Dieu puisse nous supporter? Celui qui ne se pose pas cette question, et qui n'est pas stupéfait que Dieu nous supporte effectivement, tels que nous sommes, celui-là ne connaît pas toute la profondeur de la miséricorde de Dieu. Mais celui qui connaît cette miséricorde, ne peut pas faire autrement que de supporter les autres; supporter les autres signifie reconnaître leur valeur, les accepter tels qu'ils sont, accepter qu'ils existent à côté de nous avec leur personnalité propre, leurs fautes et leurs pensées, leur faire une place, bien qu'ils soient tout différents de nous. Telle est cette nouvelle attitude pacifique, cette nouvelle miséricorde, dont Jacques parle ici. Cette attitude est un miracle parmi nous, car notre nature nous pousse toujours à nous opposer les uns aux autres, et nous avons une peine infinie à nous respecter les uns les autres. Considérons donc comment la miséricorde de Christ nous maintient et nous unit malgré nos oppositions et nos différences. Une fois encore c'est Christ qui nous précède et nous contraint par la force de sa douceur et de sa patience.

« Le fruit de la justice est semé dans la paix par ceux qui recherchent la paix. » Telle est la conclusion de Jacques. Il veut dire par là qu'il n'y a pas d'autre chemin qui conduit à la paix, sinon celui de la sagesse, qui vient d'en haut. On a bien essayé de maintenir la paix entre les hommes au moyen de la sagesse d'en bas ; mais c'est un échec. La sagesse d'en bas, c'est-à-dire celle de la violence et de la force, contraint bien les peuples à s'unir, mais ces alliances tout extérieures les laissent d'autant plus divisés intérieurement. La paix, la vraie paix, la paix sans hypocrisie, ne nous sera rendue que si nous sommes vigilants et reconnaissons que cette paix ne vient pas d'en bas, mais uniquement d'en haut, que c'est en Jésus-Christ qu'est notre paix. Lui seul peut nous faire vivre en paix les uns avec les autres. La paix est le fruit de sa justice; et sa justice, elle, est pleine de miséricorde. Nous ne comprendrons ce que Jacques nous dit ici de la sagesse d'en haut, que dans la mesure où nous

comprenons que c'est de Jésus-Christ qu'il parle ici. Nous pouvons donc nous aussi tout attendre de Christ. Nous pouvons attendre la paix, nous qui ne l'avons pas. Les hommes qui vivent de sa paix, procurent la paix. Par la vertu de la douceur qui vient de Jésus-Christ, il n'y a plus de mariages qui débouchent sur le divorce. Par la vertu de cette douceur, nos relations ne finissent plus dans la haine ou même dans une simple indifférence. Par la vertu de cette douceur, nous devrions découvrir des chemins sur lesquels il serait possible aux hommes de se rencontrer, malgré la haine des peuples; nous devrions découvrir au moins des sentiers, mais des sentiers de la paix, signes d'une promesse.

Ce n'est pas en vain que Jacques nous pose cette question : « Lequel d'entre vous est sage et intelligent? » Il veut nous venir en aide. Car la grande folie de la sagesse d'en bas prendra bien fin une fois ou l'autre. Il n'est pas écrit que les hommes doivent éternellement se déchirer et se dévorer entre eux. La puissance de Christ nous permet de nous aimer les uns les autres. Si nous la laissons agir en nous! Si nous laissons Christ nous amener à la repentance, afin que nous soyons revêtus de puissance et de douceur! Si nous devenions une Eglise qui crée la paix, en nous laissant entraîner dans le grand mouvement de miséricorde, auquel la Parole de Dieu nous appelle!

v. 1-12. D'où viennent les luttes, et d'où viennent les querelles parmi vous ? N'est-ce pas de vos passions, qui combattent dans vos membres ? Vous convoitez et vous ne possédez pas; vous êtes meurtriers et envieux, et vous ne pouvez pas obtenir, vous avez des querelles et des luttes, et vous ne possédez pas, parce que vous ne demandez pas. Vous demandez et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal, dans le but de satisfaire vos passions. Adultères que vous êtes! ne savez-vous pas que l'amour du monde est inimitié contre Dieu ? Celui donc qui veut être l'ami du monde, se rend ennemi de Dieu, Croyez-vous que l'Ecriture parle en vain? C'est avec jalousie que Dieu chérit l'Esprit qu'il a fait habiter en nous. Il accorde, au contraire, une grâce plus excellente; c'est pourquoi l'Ecriture dit:

Dieu résiste aux orgueilleux,

Mais il fait grâce aux humbles.

Soumettez-vous donc à Dieu; résistez au diable et il fuira loin de vous. Nettoyez vos mains, pécheurs; purifiez vos cœurs, hommes irrésolus! Sentez votre misère; soyez dans le deuil et dans les larmes; que votre rire se change en deuil, et votre joie en tristesse. Humiliez-vous devant le Seigneur, et il vous élèvera. Ne parlez point mal les uns des autres, frères. Celui qui parle mal d'un frère, ou qui juge son frère, parle mal de la loi et juge la loi. Or, si tu juges la loi, tu n'es pas observateur de la loi, mais tu es juge. Un seul est législateur et juge, c'est celui qui peut sauver et perdre, mais toi, qui es-tu, qui juges le prochain ?

Jacques vient de nous parler de la douceur. Il nous a demandé de montrer les œuvres qui viennent de notre douceur. Mais ce que nous venons de lire de ce même Jacques, ne nous donne guère l'impression de douceur. En effet Jacques est en colère contre nous, il brandit le fouet et nous en menace. Mais

précisons une fois encore que la douceur n'est en tout cas pas chez Jacques ni ailleurs dans la Bible, une attitude qui nous oblige à nous taire devant tout, à ne jamais nous mettre en colère, à tout tolérer. Un autre, plus grand et tout autre que Jacques, a lui aussi brandi un fouet. « Ayant fait un fouet avec des cordes, il les chassa tous du temple », dit de Jésus-Christ l'Évangile de Jean, qui est d'après Luther par excellence l'évangile de la douceur. Quand il s'agit des choses saintes, quand elles sont attaquées et qu'il faut les défendre, les protéger, les sauvegarder, il n'est alors pas défendu de s'opposer farouchement à l'adversaire, montrant même, s'il le faut, sa colère et sa passion. Celui qui en pareil cas ne sait pas se mettre en colère, n'est pas apte au service de Dieu. Dieu lui-même, dans sa Parole, fait usage de la colère et du jugement, comme on utilise un couteau bien aiguisé pour couper ce qui doit être retranché sans autre; en médecine on emploie des poisons dangereux pour guérir. Jésus a dit de lui-même : « Apprenez de moi, car je suis doux et humble de cœur », mais cela ne l'a pas empêché de se mettre en colère, et ayant fait un fouet avec des cordes, d'en frapper les marchands.

Quand Jacques se fâche, il ne sort pourtant pas du domaine de la douceur et de la paix. Jugez-en par ses paroles : « D'où viennent les luttes et d'où viennent les querelles parmi vous ? » Vous ne connaissez pas la paix : « Vous enviez et vous n'obtenez pas, vous avez des querelles et des luttes et vous ne possédez pourtant rien ! » Il ne faut plus vivre sans la paix, le mal doit être pris à sa racine. Mais pour y parvenir il faudra mener un dur combat. Il n'est pas si facile d'acquérir la douceur et la paix. Jacques en est conscient et l'a rappelé au chapitre précédent; la douceur et la paix viennent de la sagesse, de la sagesse d'en haut, de la sagesse de Christ, de la sagesse de sa miséricorde. Là où la miséricorde de Christ nous presse et nous vainc, là naît la douceur, là se dresse la digue qui empêche les vagues de nos désirs et de nos injustices de déferler sur nous, là se dresse le mur qui fait obstacle « aux passions qui combattent dans nos membres », qui leur inspire une limite.

C'est cela cette sainteté dont parle Jacques. C'est en vue de cette sainteté qu'il s'efforce de nous convaincre par ses paroles : vous luttez et vous combattez et pourtant vous ne parvenez à rien, vous cherchez à saisir et vous ne retenez rien. Pourquoi? « Parce que vous ne demandez pas ! » répond l'apôtre. Sa réponse nous indique déjà le chemin de cette sainteté. Car demander signifie pour lui remonter à la source d'où jaillit la miséricorde de Dieu en Jésus-Christ; pour être aidé, pour être sauvé il faut savoir tendre les mains vers Dieu, et les lui laisser remplir. Et c'est justement ce que vous ne faites pas. Vous ne demandez pas. Ou si vous demandez, « vous demandez mal ». Vos demandes sont égoïstes et arbitraires. Et vous vous trouvez ainsi en opposition avec Christ. C'est pourquoi vous ne connaissez pas la paix, c'est pourquoi vos passions et votre cupidité vous anéantissent jusqu'à la fin de votre vie. Là où la grâce de Christ et la miséricorde d'en haut sont méconnues, il n'y a pas d'autre possibilité que la guerre; là où règne la colère, on récolte les coups. Ce qui est en jeu ici, c'est Jésus-Christ lui-même, sa miséricorde, sa douceur jusqu'à la mort. Voilà pourquoi Jacques se fâche contre nous. Et ce n'est pas Jacques seul, mais encore la douceur de Christ et la miséricorde de Dieu lui-même, dont il parle, qui se dressent contre nous, afin que nous puissions reconnaître ce qui est nécessaire à notre paix.

Ces mots de l'apôtre décrivent vraiment tout ce qui manque à la paix de notre vie. Notre vie est un champ de bataille. Les passions et la cupidité qui nous bouleversent et nous déchirent font vraiment partie de notre nature. Ayons le courage de les appeler par leurs noms, ces passions qui combattent dans nos membres. Tout d'abord, nous sommes égoïstes. Notre «moi» nous possède avec la force et la violence d'une rage, si bien que nous sommes entraînés les uns contre les autres dans une lutte dont l'enjeu est l'argent ou la puissance, ou encore tout ce que l'argent ou la puissance peut nous permettre d'acquérir. Nous avons aussi un esprit de domination. C'est pourquoi nous sommes en guerre les uns contre les autres, l'homme contre la femme,

et la femme contre l'homme, parce que l'un veut dominer l'autre. Nous sommes encore ambitieux, c'est pourquoi nous jugeons notre prochain, nous allons même jusqu'à le calomnier, comme le dit Jacques sans détour. Nous nous jugeons nous-mêmes avec complaisance mais notre prochain avec sévérité. Nous employons dans cette guerre, qui a éclaté bien avant la guerre entre les peuples, les mêmes armes que les peuples emploient les uns contre les autres. Nous menons notre guerre avec les armes empoisonnées de nos paroles, de nos pensées, de nos passions et de notre haine. Tel est l'état de guerre dans lequel nous vivons, tel est le combat qui fait rage parmi nous, et que l'apôtre nous décrit.

Mais il y a une autre guerre plus inquiétante encore que celle dans laquelle nous entraînent nos passions et notre cupidité. C'est celle qui n'est plus une guerre extérieure, mais intérieure, la guerre contre nous-mêmes. C'est comme s'il y avait deux hommes en nous, un bon et un mauvais, qui se font la guerre. L'un se plaint et voudrait se désolidariser de ce que fait l'autre, le mauvais ; il ne le peut pas, car ces deux hommes sont en moi, car je suis un seul homme, déchiré en lui-même. Comme on voudrait pouvoir parfois sortir de soi-même ! Comme on peut se haïr et se détester soi-même ! Il faut se rendre à l'évidence, il est impossible d'échapper à soi-même. Celui que nous voudrions fuir, fuit avec nous, car c'est notre nature de lutter contre nous-mêmes. Qui ne l'a pas expérimenté ? Voilà pourquoi nous ne pouvons pas vivre en paix, voilà d'où viennent cet état de tension et d'irritation, cette guerre totale des nerfs, que nous avons déclanchée bien avant que ne l'emploie la grande politique, et qui nous conduit à de véritables crises, à de véritables débâcles nerveuses, qui peuvent nous faire perdre la vie. Voilà, comme le dit Jacques, quel est notre état de guerre, voilà le combat qui fait rage parmi nous.

C'est sur un ton de violent reproche que l'apôtre nous parle de cette guerre. Il nous interroge sévèrement : « D'où viennent les luttes et les querelles parmi vous et en vous ? » Il s'emporte contre nous. Pense-t-il peut-être que notre intention serait de mettre un terme à cet état de guerre, d'en finir et

de devenir des hommes pacifiques? Non, ce n'est certes pas son idée. Il a une tout autre idée. Il nous rappelle que nous nous haïssons, que nous nous querellons, mais que nous n'en avons rien de plus ! — « Parce que vous ne demandez pas ! » Il ne s'agit pas d'une simple exhortation moralisante, mais de quelque chose d'infiniment plus important. Il veut par là nous signifier que si nous devons parvenir à la paix, et nous le devons, c'est par un chemin tout nouveau. Demandez! Demandez de la bonne manière ! — et alors vous recevrez, vous serez victorieux, vous obtiendrez tout ce qui vous était refusé jusqu'alors. Comme je voudrais trouver les mots qui conviennent pour exprimer ce que Jacques cherche à nous faire comprendre de si important, en nous parlant de la vraie manière de demander; c'est à nous, qui ne connaissons pas la paix, qu'il s'adresse avec autorité pour nous persuader. Demandez ! — Une fois de plus on nous rappelle notre situation difficile, notre absence de paix, mais c'est justement dans cette situation qui est la nôtre, que nous pouvons demander. Dans cette situation qui est la mienne, j'ai cette liberté de l'enfant, qui va vers son père, lui dit toute sa souffrance, parce qu'il sait que le père a la puissance et la volonté de limiter, de supprimer même sa souffrance, son inquiétude.

Jacques laisse d'ailleurs sous-entendre qu'il existe encore une autre guerre, que nous menons tous en secret, et qui est la cause de la guerre dont nous venons de parler. Non seulement nous luttons contre nous-mêmes, non seulement nous luttons les uns contre les autres, mais nous luttons encore — à moins que nous y ayons renoncé? — contre Dieu. Avant même que nous fasse défaut une paix tout extérieure, elle nous fait défaut intérieurement, car c'est avec Dieu que nous ne sommes pas en paix. C'est ce que Jacques appelle notre « inimitié contre Dieu ». C'est au-dedans de nous que se joue ce drame de notre fuite loin de Dieu, qui est pourtant notre Dieu, c'est au-dedans de nous que naît ce désir que l'homme a de se précipiter dans son propre monde, un monde qu'il construit poussé par son envie et sa cupidité. Cette guerre, cette inimitié, ce fait de n'être pas du tout en ordre avec Dieu, telle est la cause de notre manque de paix. Mais cette guerre n'est-elle pas finie? N'est-elle pas, à la vérité, derrière

nous? N'avons-nous pas depuis longtemps conclu la paix? C'est à tel point vrai que Jacques peut nous dire, avec sérieux: demandez! Allez vers Dieu comme vers votre père, afin qu'il supprime votre inquiétude ! Mais peut-on ainsi aller vers le Père ? Et le Père peut-il nous laisser venir à lui, peut-il nous écouter, comme si nous étions ses enfants, nous qui l'avons abandonné? Dieu pourtant le fait. Qu'il le fasse, qu'il se montre si paternel avec nous, qui sommes pécheurs, qui sommes ses ennemis, c'est le glorieux message que contient la Bible, c'est l'œuvre de Christ, à Golgotha, où son sang a été répandu pour nous. C'est là que s'est conclue la paix que nous n'aurions jamais pu conclure nous-mêmes. C'est pourquoi être un chrétien, c'est être un homme auquel Dieu a dit: Tu es mon enfant! bien que cet homme lutte contre Dieu. Nous voyons donc qu'il nous est possible de demander. Mais être un chrétien ne signifie pas être un homme pour qui il n'y a plus de combat ni en lui ni autour de lui, cela signifie être un homme qui peut s'adresser à Dieu et lui demander qu'il le prenne par la main et le conduise hors des sentiers de la guerre, où les hommes s'emporent, se haïssent, s'envient, se querellent et se battent.

Maintenant nous pouvons comprendre ce qui suit. Maintenant nous comprenons le ton sévère que Jacques prend pour nous parler, les paroles dures qu'il prononce contre nous : « Vous êtes des adultères. » Ce n'est pas un jugement moral qu'il porte. Il veut dire que Dieu a conclu une paix avec nous et que cette paix doit être respectée exactement comme doit être respecté le mariage. Mais, dit Jacques, vous rompez cette alliance de grâce. Vous faites comme si Jésus-Christ était mort en vain à Golgotha. Vous ne cessez de suivre vos propres chemins, vous oubliez de demander, ou si vous le faites, vous demandez mal, vous croyez toujours pouvoir vous en tirer tout seuls, vous refusez d'être les enfants du Père, qui veut venir à votre aide. Vous méprisez l'alliance de Dieu. Vous êtes orgueilleux et vous ne voulez pas entendre parler de la grâce. Mais cela ne vous réussit pas. C'est pourquoi votre vie est faite de combat et de misère. Pensez-vous que ce soit en vain que l'Écriture dise : « C'est avec jalousie que Dieu chérit l'Esprit, qu'il a fait habiter en nous. Il accorde au

contraire une grâce plus excellente; c'est pourquoi il est écrit: Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles. » Ce qui veut dire que Dieu a établi sa demeure parmi nous par le moyen du Saint-Esprit. Que Dieu nous entoure ainsi de tous côtés, que sa grâce, malgré notre résistance, se soit emparée de nous, c'est là le mystère de notre vie chrétienne. L'Esprit de Dieu nous réclame avec jalousie, il veut régner sur nous et en nous. Dieu veut ainsi s'imposer à nous. Dieu veut pénétrer notre vie de sa joie, de sa grâce. C'est pourquoi il résiste à notre orgueil. C'est pourquoi il ne permet pas que nos actions prétentieuses aboutissent. Nous avons beau envier, nous n'obtiendrons rien ainsi. Béni soit Dieu, loué soit son nom, lui qui nous aime avec tant de jalousie. C'est sa grâce qui nous empêche de réussir en suivant nos propres chemins, d'arriver au but en nous passant de sa miséricorde, en oubliant que nous sommes entourés par devant et par derrière par l'œuvre que Jésus-Christ a accomplie pour nous le jour de Vendredi-Saint et le jour de Pâques.

C'est pourquoi : « Soumettez-vous donc à Dieu ! » Laissez-vous envahir par la paix de Dieu ! « Nettoyez vos mains, pécheurs, purifiez vos cœurs, hommes irrésolus ! » C'est ce qu'on nommerait, dans une guerre, une capitulation. Reconnaissez humblement devant Dieu, que vous avez combattu contre lui, et il mettra lui-même fin à ce combat. Jacques sait bien que cette capitulation nous coûte beaucoup. Elle nous coûte des larmes. C'est pourquoi il nous exhorte à y mettre le prix sans hésiter. « Sentez votre misère, soyez dans le deuil et dans les larmes! Que votre rire se change en deuil, et votre joie en tristesse ! Humiliez-vous devant le Seigneur, et il vous élèvera ! » Abandonner Dieu nous conduit à un échec, nous devons donc renoncer à notre fausse manière de vivre. Cela doit nous arriver comme cela est arrivé à Pierre, la nuit de son reniement. Cela peut même nous arriver au moment où nous serions le plus tentés de nous plaindre de nous-mêmes. Et Jacques nous dit: faites-le quand même! Pleurez sur vous-mêmes ! Il y a des larmes trompeuses et vaines, mais il y a aussi de vraies larmes qui coulent quand nous pleurons sur la gravité de notre péché, sur la profondeur de notre séparation d'avec

Dieu. Laissez, seulement couler ces vraies larmes que suscite la misère dans laquelle vous vivez. Mettez fin à votre joie superficielle, cessez d'aimer le monde ! « Que votre joie se change en deuil. » Laissez libre cours à votre tristesse ! Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. Si nous connaissons une telle tristesse, c'est alors que la miséricorde de Christ nous atteindra.

Si les choses se passent ainsi, si cette capitulation a lieu, un événement important et nouveau s'est passé dans notre vie. C'est la grâce de Dieu qui s'oppose victorieusement à toutes nos passions mauvaises. Elle s'oppose à l'égoïsme; nous apprenons alors à renoncer à l'avidité avec laquelle nous nous sommes habitués à tout ravir. Elle s'oppose à notre esprit de domination, qui nous dresse les uns contre les autres, et à notre ambition qui nous conduit au mépris les uns des autres. « Ne parlez point mal les uns des autres, frères. » Car même celui que je n'aime pas, dont j'aimerais bien me débarrasser, celui sur qui je porte un jugement, lui aussi est mon frère. Avec lui je dois obéir à la loi de Dieu. Comment pourrais-je m'opposer à cette loi? C'est à Dieu lui-même que je m'opposerais, qui pourtant m'a sauvé, moi et mon frère!

Ainsi Jacques nous expose tout le problème de la repentance et de la foi. Il ne nous reste plus, si nous voulons sortir de l'état de guerre dans lequel nous vivons, qu'à adresser à Dieu nos demandes, comme Jacques nous le propose. Nous pouvons adresser nos demandes à Dieu, il nous aidera et nous permettra de vivre en paix avec lui. La victoire est ainsi acquise, le combat est terminé. C'est par grâce que cette vie nouvelle nous est accordée.

Voilà pourquoi la Table sainte est dressée parmi nous. Approchons-nous de cette Table, tendons nos mains pour recevoir le pain et le vin, signes de cette joyeuse certitude : « Etant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu, par notre Seigneur Jésus-Christ. »

v. 13-17- A vous maintenant qui dites: Aujourd'hui ou demain, nous irons dans telle ville, nous y passerons une année, nous trafiquerons et nous gagnerons ! Vous qui ne savez pas ce qui arrivera demain! car, qu'est-ce que votre vie ? J'^ous êtes une vapeur qui paraît pour un peu de temps, et qui ensuite disparaît. — l'^ous devriez dire au contraire: si Dieu le veut, nous vivons et nous ferons ceci ou cela. Mais maintenant vous vous glorifiez dans vos pensées orgueilleuses. C'est chose mauvaise que de se glorifier de la sorte. Celui donc qui sait faire ce qui est bien, et qui ne le fait pas, commet un péché.

Prenons garde de ne pas vouloir comprendre trop rapidement ces paroles de l'apôtre. Qui voudrait les comprendre trop rapidement risquerait de ne pas les comprendre du tout ! Pour avoir voulu les comprendre trop rapidement, le commentateur qui a écrit ce qui suit a fort mal compris ce passage : « Jacques décrit ici le commerçant juif de son temps, qui remuant comme il l'était, parcourt la moitié du monde, dresse partout ses plans audacieux, les réalise, organise ses affaires et fait sa fortune. » Attitude à laquelle, toujours ce même commentateur, oppose la manière de vivre propre aux membres de l'Eglise chrétienne.

Seulement voilà, Jacques ne pense pas du tout aux juifs, quand il écrit: «A vous maintenant qui dites : aujourd'hui ou demain nous irons dans telle ville, nous y passerons une année, nous trafiquerons et gagnerons. » Jacques pense certainement à des membres de l'Eglise chrétienne. Il pense à ces hommes qui reconnaissent en Jésus-Christ leur Seigneur, qui comme nous sont instruits dans la foi, qui sont baptisés, qui assistent au culte, qui s'approchent de la Table sainte. Nous aurons fort bien saisi l'intention de l'apôtre si nous comprenons qu'ici c'est de nous qu'il s'agit. Plus précisément encore, c'est de moi qu'il s'agit,

c'est moi qui ai un urgent besoin de cet appel à la repentance que Jacques adresse ici, c'est bien moi qui ai besoin d'être réveillé de mon profond sommeil.

Les gens dont Jacques parle ici ne semblent pas précisément avoir été des dormeurs ! Ce sont au contraire des gens très actifs et pleins de vitalité qu'il dépeint ici, des hommes qui s'affairent, qui suivent leurs plans et atteignent leur but. Nous connaissons tous ce type d'homme actif et bien assis dans la vie. Ce ne sont pas tous des hommes d'affaires, ce sont peut-être aussi des médecins, des professeurs ou des juristes, des ménagères ou des diaconesses ou encore des personnes qui se vouent à un travail social. Ce sont peut-être aussi des pasteurs. Il existe aussi une sorte de commerce spirituel dans lequel pasteurs, missionnaires ou évangélistes s'agitent, courant à gauche et à droite, cherchant à gagner des âmes, faisant toutes sortes « d'affaires spirituelles ». Tous ces hommes, dont il est question ici, sont actifs, honnêtes, conscients des réalités de la vie. C'est à eux que Jacques adresse son appel à la repentance, car ils dorment et doivent être réveillés. Car l'acuité des problèmes, des tâches, des questions qui se posent à eux, leur font oublier la chose la plus importante de la vie.

Quelle est donc cette chose si importante que nous oublions tous sans cesse, surtout quand nous croyons être particulièrement actifs et zélés, quand nous nous dévouons pour les autres et leur venons en aide? Quel est ce sommeil, dont il faut nous tirer, si nous voulons vraiment atteindre le but de notre vie? Voici ce que Jacques répond : « Vous ne savez pas ce qui arrivera demain ! car, qu'est-ce que votre vie? Vous êtes une vapeur qui paraît pour un peu de temps, et qui ensuite disparaît. » Jacques nous fait perdre toutes nos illusions. Il nous dit que nous vivons comme si nous pouvions disposer de notre vie; nous vivons comme si nous tenions cette vie entre nos propres mains, comme si aucun Seigneur ne régnait sur nous ni sur notre vie. Et pourtant qu'est-ce que notre vie? C'est une vapeur! Quand de l'eau bout dans une marmite, il en sort un peu de vapeur, mais elle ne dure pas, car aussitôt elle disparaît; il en va ainsi de notre vie, qui est donc aussi transparente, aussi inconsistante

qu'un peu de vapeur dans une cuisine! Vous aspirez aux choses les plus élevées, dit l'apôtre, vous nourrissez les pensées les plus profondes, vous dressez les plans les plus hardis, puis, tout d'un coup, vous disparaîsez, vous êtes oubliés, vous êtes enterrés ; plus personne ne parle de vous. Telle est votre vie. Et cette vie, qui est la vôtre, vous voulez la diriger vous-mêmes, mais pensez-vous en être capables? Vous ne savez même pas ce qui arrivera demain. Et vous vivez comme si vous le saviez, comme si vous étiez maîtres de l'heure qui vient, du jour qui vient. Or la mort menace votre vie tout entière, menace tout ce que vous pensez, projetez et faites. La seule chose qui nous est commune, si différents que nous soyons les uns des autres, c'est la mort. Quel est alors le sens de notre vie, quel est le sens de tout ce que nous pensons et faisons de sérieux, de bon, de pieux, puisque la mort efface tout, fait tout disparaître dans l'oubli?

Remarquons en passant que ce n'est pas par pessimisme que Jacques nous dit tout cela. A moins qu'il soit devenu pessimiste comme plus d'un prophète ou plus d'un apôtre de la Bible. Plusieurs passages de son épître pourraient le faire croire. Mais cette hypothèse n'a pas de sens. Jacques n'est pas non plus un penseur, qui aurait construit une philosophie de la vie et de la mort qu'il voudrait défendre ici. Il n'a pas non plus traversé des épreuves particulièrement pénibles, bien qu'il ait vécu à une époque qui, comme la nôtre, était bouleversée, et où la mort était particulièrement menaçante. Ce n'est pas cela non plus qui lui fait dire que notre vie est semblable à un peu de vapeur. C'est donc pour de tout autres raisons qu'il parle ainsi. Il le fait au nom de Jésus-Christ. C'est parce qu'il connaît Jésus-Christ, c'est parce qu'il vit et pense par lui, qu'il parle avec tant de gravité de la vie, qu'il voit l'ombre de la mort s'étendre sur chaque vie humaine.

Mais n'est-ce pas justement Jésus-Christ qui a arraché à la mort sa puissance, nous permettant ainsi de ne plus trembler

devant elle? Dès lors a-t-on le droit de parler, au nom de Jésus-Christ, de la vie humaine comme d'une vie menacée par la mort ? Jacques ne connaît-il pas le message de Pâques, la victoire que Jésus-Christ a remportée sur la mort? Sans doute, Jésus a brisé toute la puissance de la mort, mais il l'a fait après avoir obligé la mort à manifester d'abord toute sa violence. Jésus a vaincu la mort après avoir révélé, dans un dur combat, sa force, et l'avoir brisée. C'est au moment où Jésus-Christ meurt sur la croix, que la mort a été contrainte de déployer toutes ses forces. La mort n'a jamais montré plus clairement qu'elle règne sur nous, que devant elle notre vie est semblable à une vapeur qu'en s'emparant de la vie du Fils de Dieu. C'est à la croix du Calvaire que l'on mesure le plus tragiquement la profondeur des ténèbres dans lesquelles la mort plonge notre vie. C'est là que nous apparaît qu'il n'existe aucune réalité, si bonne, si noble, si pieuse soit-elle, capable de nous sauver de la mort. Nulle part il n'a été plus évident qu'un miracle est indispensable pour nous sauver de la mort, que là où le Fils de Dieu a disparu dans la mort. Ce miracle est indispensable pour qu'il nous reste un espoir de vaincre la mort, à nous qui sommes semblables à un souffle, à une vapeur. Et voilà que ce miracle a eu lieu. C'est en effet là où le Fils de Dieu est mort comme nous, avec nous et pour nous, c'est là où il a laissé la mort s'emparer de sa vie humaine, que Jésus-Christ a arraché définitivement à la mort toute sa puissance.

L'œuvre de Jésus-Christ c'est de partager notre vie, et de remettre entre les mains du Père cette vie menacée par la mort. C'est là entre les mains du Père, que Christ nous remet en mourant sur la croix, c'est entre ses mains que notre vie est en sécurité, bien qu'elle ne soit qu'un souffle, un rien, une vapeur qui disparaît. C'est entre ses mains que notre existence humaine, qui n'est effectivement qu'un rien, qui disparaît en un instant sitôt que les vents de la mort soufflent sur elle, c'est entre ses mains que notre existence trouve une assurance éternelle, que rien, ni personne ne peut ébranler. Mais c'est à la mort de Jésus-

Christ lui-même que tout cela s'est passé. La mort n'a pas disparu, mais quand elle se précipite et veut nous saisir, elle ne le peut plus, elle ne peut plus s'emparer de nous, nous ravir. Car au moment où la mort s'approche de nous pour nous saisir, Dieu le Père, en Jésus-Christ, nous protège en étendant sa propre main sur nous. C'est donc au tout dernier moment que nous avons été sauvés par le miracle de Jésus-Christ.

Bien que notre vie ne soit qu'un souffle, elle est maintenant assurée. Grâce à Jésus-Christ, nous pouvons vivre, délivrés de la crainte de la mort. Nous pouvons, comme le dit ici l'apôtre, faire des projets et entreprendre leur réalisation. Nous pouvons dire : « Si Dieu le veut, nous vivrons et nous ferons ceci ou cela. » L'intention de Jacques est de nous mettre en garde contre l'abus que nous pourrions faire de la grâce de Jésus-Christ ; son intention est de nous avertir que c'est au moment où nous connaissons la grâce de Christ, sa victoire sur la mort et sur le tombeau, que nous pouvons et que nous devons reconnaître que nous ne sommes qu'un souffle, un rien, une proie pour la mort ; c'est à ce moment-là aussi que nous pouvons tout à fait paisiblement vivre cette vie fragile, soutenus que nous sommes par la puissante miséricorde du Père, manifestée en Jésus-Christ. Notre vie est ébranlée. Nous ne la prenons plus pour une réalité solide et durable. Nous sommes devenus raisonnables, ayant appris que nous devons tous mourir, que nous ignorons ce que demain nous réserve. Mais c'est justement dans cette grande insécurité, alors que la terre tremble sous nos pieds, que nous pouvons rendre gloire à Dieu, sachant que jusqu'à l'heure de notre mort nous sommes entre les mains du Père. « Quiconque — dit le prophète Esaïe — marche dans l'obscurité et manque de lumière, qu'il se confie dans le nom de l'Éternel, et qu'il s'appuie sur son Dieu. » Il y a devant nous l'obscurité de la mort, dans laquelle aucune lumière ne luit. C'est alors que nous nous confions à notre Dieu, et que nous devons invoquer le nom de notre Seigneur. C'est ainsi que la vie devient possible, même menacée par l'ombre de la mort, c'est ainsi que nous pouvons vivre paisibles et joyeux. Cette fausse sécurité, dont Jacques parle *ici, a disparu : nous ne faisons plus de projets, comme si nous étions les propres maîtres de notre vie. Nous ne pouvons plus*

être ces hommes sûrs d'eux-mêmes. Notre sécurité est tout ailleurs. Avant toute décision, avant toute action nous disons: « Si Dieu le veut, nous vivrons », nous plaçant ainsi sur un terrain parfaitement solide.

Nous constatons ici trois choses: premièrement que nous vivons actuellement une époque où la fragilité de notre vie est mise particulièrement en évidence. Chaque jour nous sommes menacés. Une catastrophe peut à tout instant fondre sur nous. C'est pourquoi quand Jacques nous exhorte à nous placer sous la protection de Dieu le Père, nous devrions fort bien le comprendre. Et voilà que nous faisons la sourde oreille, que nous n'écoutons pas ce qu'il nous dit. Nous dormons et nous ne nous laissons pas réveiller. Nous poursuivons notre vie comme si aucun danger ne nous guettait. Nous nous bouchons les yeux pour ne pas voir le danger qui menace notre vie. Nous agissons ainsi, parce qu'au fond nous avons tous peur, peur de ce qui pourrait nous arriver, et nous luttons contre cette peur en nous cachant sans cesse la gravité des événements. Mais ne faudrait-il pas suivre un tout autre chemin? Il est certain qu'à chaque instant quelque catastrophe peut fondre sur nous, il est non moins certain que nous ignorons ce que demain nous réserve! Mais au fond existe-t-il vraiment une catastrophe, quelque terrifiante qu'elle soit, qui puisse effectivement nous anéantir? Ne sommes-nous pas, depuis que Jésus-Christ est devenu notre frère, irrévocablement entre les mains de Dieu? Quelle puissance serait capable de nous arracher de ces mains? La mort elle-même ne le pourrait pas. Pourtant la mort est puissante, et elle se présentera un jour ou l'autre sous une forme ou sous une autre à chacun de nous; il n'en est pas moins vrai que cette mort, si puissante soit-elle, n'est plus qu'une ombre depuis que Jésus est devenu notre frère, une ombre qui a beau nous menacer, une ombre qui ne peut plus nous tuer. Nous devons le savoir, et nous pourrions alors regarder les événements actuels, non plus avec des yeux somnolents, mais avec des yeux bien ouverts et bien réveillés, et sans aucune crainte. Répétons alors chaque jour: « Si Dieu le veut, nous vivrons. » Ne le disons pas timidement, mais affirmons-le avec confiance, car Dieu lui-même est, comme le dit l'Écriture sainte, « notre assurance, et préservera notre pied de toute embûche ».

Deuxièmement, Jacques écrit: « A vous maintenant qui dites aujourd'hui ou demain nous irons dans telle ville, nous y passerons une année, nous trafiquerons et nous gagnerons... » Il décrit ainsi très exactement la manière de vivre des hommes

de notre temps. Nous avons tous entendu parler de ces plans, de ces projets, de ces entreprises, de ces empires que les hommes veulent édifier pour mille ans, comme s'ils étaient des dieux. C'est la prétention de notre époque, et c'est cette prétention qui provoque la guerre. Il s'agit de renoncer à cette prétention-là, de lui résister jusqu'au sang. Mais puisque Jacques parle toujours dans une intention très précise, c'est chacun de nous qu'il veut atteindre et c'est chacun de nous qui doit se demander comment il peut, dans sa vie, s'opposer à cette prétention, et y renoncer. Ce ne sont pas que les grands de ce monde qui s'expriment comme le dit ici l'apôtre, mais nous aussi, les petits. Nous disons si souvent: voilà ce que je vais faire aujourd'hui, voilà ce que je ferai demain ! Nous aussi nous faisons des affaires, dans les villes où nous allons, nous aussi nous nous acharnons à la réalisation de nos plans, nous aussi nous nous appliquons à ce que tout se passe selon nos projets. C'est là que nous devons réagir, c'est là que nous devons renoncer à nous-mêmes, et nous engager sur un nouveau chemin, comme Abraham qui quitta son pays et la maison de son père, dans laquelle il était pourtant confortablement installé, pour aller dans un pays que Dieu devait lui indiquer. Nous aussi, nous avons quelque chose à quitter, un pas à faire, une réaction à avoir, et là justement où nous sommes le plus acharnés à réaliser nos projets, nos œuvres, et nos affaires. Nous avons maintenant à nous demander quel est ce point crucial dans notre propre vie. Nous devons humblement recon
naître sous le regard de Dieu que notre vie n'est qu'un souffle, nous devons accepter, puisque nous sommes entre les mains du Père, de renoncer à nous acharner à nos propres œuvres. Nous devons renoncer à tout ce qui fait notre réputation et notre orgueil. Ce dont nous nous vantions n'était qu'une fausse sécurité, le mal de notre temps est de ne pas le reconnaître.

Enfin troisièmement : « Celui donc qui sait faire ce qui est bien, et qui ne le fait pas, commet un péché. » Une fois de plus Jacques prend un ton sévère pour s'adresser à nous. Il nous rappelle que Dieu ne nous demande pas seulement de renoncer à quelque chose, mais aussi de faire le bien. Ce qui veut dire que Dieu nous impose des tâches et que nous devons les voir. L'avantage des difficultés de notre époque, c'est que de nombreuses occasions se présentent à nous de faire quelque chose pour que pénètre dans le monde le renouveau que Jésus-Christ accomplit pour nous. Ce sera peut-être une parole courageuse que nous prononcerons à un moment critique, une opposition qu'il faudra manifester, une opinion que nous devons

garder envers et contre tout, une persévérance que nous ne devons pas abandonner, ou bien aussi, et peut-être avant tout, une œuvre de miséricorde, d'amour ou de patience, qui exigera de nous un renoncement total. Celui qui suit le chemin qu'indique Jésus-Christ, découvre chaque jour ces situations où il y a telle ou telle chose à faire. Il continue à faire des projets, à suivre ses affaires, à gagner sa vie, mais non plus égoïstement pour lui tout seul, non plus faussement par pur orgueil, mais bien comme serviteur de Dieu, comme un homme libéré qui a les yeux honnêtement ouverts sur la réalité de sa vie.

Le mot d'ordre que Jacques nous adresse nous apaise et nous fortifie tout à la fois. Si nous le suivons au pied de la lettre nous deviendrons semblables à un voyageur qui traverse les difficultés les plus grandes, sans prétention ni orgueil, qui fait face à tout, même aux choses obscures et terrifiantes, marchant sans crainte, libre intérieurement, parce que fondé sur la grâce de Jésus-Christ. *Demandons à Dieu de faire de nous de tels voyageurs, qui ne restent pas en panne, dont le pied ne se fatigue pas, qui restent dans le mouvement de la grâce, maintenus par la main de Dieu, hâtant ainsi et attendant son règne.*

v. 1-6. A vous maintenant, riches! Pleurez et gémissiez, à cause des malheurs qui viennent sur vous. Vos richesses sont pourries, et vos vêtements sont rongés par les teignes. Votre or et votre argent sont rouillés; et leur rouille s'élèvera en témoignage contre vous, et dévorera vos chairs comme le feu. Vous avez amassé des trésors dans les derniers jours. Voici, le salaire des ouvriers qui ont moissonné vos champs, et dont vous les avez frustrés, crie, et les cris des moissonneurs sont parvenus jusqu'aux oreilles du Seigneur des armées. Vous avez vécu sur la terre dans les voluptés et dans les délices, vous avez rassasié vos cœurs au jour du carnage. Vous avez condamné, vous avez tué le juste, qui ne vous a pas résisté.

«Malheur à vous, riches, pleurez et gémissiez à cause des malheurs qui viendront sur vous. » Voilà des paroles dures ! «Vos richesses sont pourries et vos vêtements sont rongés par les teignes. Votre or et votre argent sont rouillés ! » La vie de ces hommes est menacée par une décision de Dieu, par un jugement qui tombera sur eux à l'improviste, comme un éclair. Ces paroles terribles sont adressées à ceux qui sont rassasiés, satisfaits, à ceux qui vivent dans une fausse sécurité, se croyant à l'abri de tout, à ceux qui donnent des ordres, vivant dans l'illusion qu'ils ne se trompent jamais, à ceux qui pensent que tout ce qu'ils font durera. Jacques leur enlève leurs illusions, leur annonçant que leurs maisons tomberont en ruine, que leurs richesses pourriront; il les avertit que la rouille s'attaquera à leurs trésors, puis à eux-mêmes et qu'ils périront. Malheur à vous, riches!

Pourquoi prenons-nous la peine de lire ces versets? Ces menaces de jugement prononcées contre des hommes satisfaits et sûrs d'eux-mêmes ne nous concernent au fond pas. Nous n'occupons pas de hautes situations et on voudrait nous juger! Notre vie prouve bien que nous n'appartenons pas à la catégorie des satisfaits et des malhonnêtes dont Jacques parle ici! Et notre pays est le pays de l'honnêteté! Et pourtant plus qu'aucun autre nous avons besoin de lire attentivement ces versets de l'épître de Jacques. En effet, bien que nous en soyons responsables, nous ne voyons pas quelle est la cause de la débâcle du monde. Jacques nous le dit ici. Les événements historiques ne sont pas des coups du hasard, un destin aveugle qui nous frapperait, la conséquence de simples déplacements de force qui se produiraient tout naturellement, et que nous devrions considérer aussi froidement qu'un physicien considère un fait naturel. Ces événements sont au contraire des jugements. Dieu demande des comptes, Dieu prononcera une sentence. N'est-ce pas Dieu qui prononce une sentence contre nous, qui fait le bilan de nos vies? Nous disons beaucoup trop facilement que tout chancelle, nous devrions dire au contraire que Dieu fait tout chanceler, qu'il ébranle ce que nous pensions solidement établi. Dieu juge, c'est lui qui renverse nos constructions orgueilleuses, sa main s'abat pesamment sur nous.

Pensons à ce que dit Jacques : « Vous avez condamné, vous avez tué le juste, qui ne vous a pas résisté. » Ce juste c'est Jésus-Christ, que les juifs satisfaits et sûrs d'eux-mêmes ont tué. Et il n'a pas résisté. Mais le jugement est tombé sur Israël. Ce qui s'applique à Israël, s'applique aussi à nous. Il est indiscutable que ce sont les hommes satisfaits et sûrs d'eux-mêmes, de quelque temps qu'ils soient, qui ont condamné Jésus-Christ, qui l'ont voué au Diable, qui l'ont crucifié. Voilà la cause des jugements qui tombent sur nous, la cause de ce flot de sang et de larmes qui ne cesse de couler. C'est la mort de Jésus-Christ, dont nous portons la responsabilité, qui est la cause des jugements que nous subissons. Jésus-Christ est donc vivant, nous n'avons pas pu nous débarrasser de lui. Si nous le faisons mourir, il ne résiste pas, mais il ressuscite d'entre les morts, et proclame sa victoire sur tous les tombeaux, dans lesquels nous voulions justement l'enfermer. Tout ce que nous édifions sur le sable mouvant de notre orgueil, et non sur le fondement que Dieu a posé lui-même, s'écroule et s'écroulera nécessairement toujours. Si c'est ainsi que nous comprenons ces versets de l'épître, nous en avons une

juste compréhension. Car c'est bien là le sens des avertissements que Jacques adresse aux satisfaits, à tous les hommes sûrs d'eux-mêmes. C'est la raison des catastrophes qui menacent ceux qui vivent dans la volupté et dans les délices, ou qui même les ont déjà atteints.

Nous n'aurions pas bien compris ces paroles si nous ne comprenions pas la crainte et la tristesse qu'elles inspirent. Jacques ne fait pas que de juger les riches, il pleure sur eux. Il les voit courir à leur perte, il voudrait les retenir, il voudrait qu'eux-mêmes se rendent compte de leur misère, s'en humilient avec lui et crient à Dieu, dont la main s'ipesantit lourdement sur eux. Jacques espère que les jugements de Dieu nous réveille ront, non pour que nous nous permettions de recommencer à être satisfaits et sûrs de nous, mais bien pour que nous soyons consolés, car c'est la victoire de Jésus-Christ que proclament ces jugements. Christ condamne à mort, mais pour faire vivre; il juge, mais pour justifier. Christ est le vivant, nous ne pouvons rien hors de lui. Ceux qui l'oublient sont voués à la ruine. Les jugements de Dieu sont pleins de miséricorde.

Nous n'inventons rien, écoutons bien comment Jacques énonce le jugement: «Vous avez amassé des trésors dans les derniers jours », dit-il aux riches. Il est évident qu'il parle ici de Jésus-Christ. Il annonce sa résurrection et son ascension. Car c'est à ce moment-là qu'ont commencé ces « derniers jours ». De même à Pâques, le tombeau vide est le signe de la fin proche du monde de la mort, dans lequel nous vivons, de la venue de l'heure dernière, mais aussi d'un monde nouveau qui commence. Les événements du monde peuvent se comparer à une marche dans l'obscurité le long d'un mur. Il y a pourtant dans ce mur *des ouvertures. Chaque parole de notre Seigneur, chaque manifestation de sa grâce sont comme une porte qui s'ouvre dans ce mur, signe de notre péché, et qui nous permet de passer de nos ténèbres dans la glorieuse lumière de Dieu. Ce n'est plus que pour un temps que le péché et la mort semblent dominer les événements ; ce n'est plus que pour un temps que notre vie est menacée, déjà les jugements de Dieu lui permettent de se ressaisir ; mais c'est notre mort qui est menacée, cette mort qui révèle le néant de notre vie. Les riches de ce monde ne font que passer, aujourd'hui ils s'élèvent et demain ils seront rongés par la rouille et par la pourriture ; tout ce qui est énigmatique et obscur et qu'on ne peut pas dominer, disparaîtra aussi. Tout cela ne fait que passer, ne dure qu'un temps. Il est donc insensé d'amasser des trésors « dans les derniers jours ». Mais le règne et la victoire de Christ sont éternels, et non pas seulement dans le ciel, mais aussi sur la terre. Ce n'est pas pour rien que Jésus-Christ a vécu*

sur cette terre, qu'il a été le juste, qu'il n'a pas résisté quand on l'a mis à mort. C'est sur cette terre que le jour de Dieu paraîtra.

Voilà pourquoi Jacques menace si sévèrement les riches de cette terre. Voilà pourquoi il leur demande de se rendre compte de la gravité de l'heure qui sonne pour eux, de se rendre compte qui tient la victoire entre ses mains. Il leur reproche de vivre dans la débauche et la luxure, et de frustrer de leur salaire ceux qui travaillent pour eux. Il leur reproche de ne pas reconnaître la main de celui qui les a déjà saisis eux et leurs trésors, de ne pas reconnaître les souffrances qu'ils infligent à celui qui ne leur a pas résisté. Mais Jacques tremble aussi pour l'Eglise. Car dans l'Eglise il y a aussi de tels hommes ; entre autres tous ceux qui envient secrètement la réussite des riches et des puissants, qui admirent leur ascension, qui font des complexes à leur égard, qui s'inclinent devant eux. Une telle attitude inquiète Jacques, qui ne comprend pas que ces hommes puissent oublier ce que signifie vivre dans les derniers temps.

Mais pourquoi donc ne pas amasser des trésors dans les derniers temps? Parce que toute richesse pourrit, parce que nos trésors se couvrent de rouille et que nos vêtements sont rongés par les teignes. En s'exprimant ainsi, Jacques ne reproche pas aux riches leur richesse, mais il leur reproche de ne pas savoir l'employer. Employer signifie sans l'ombre d'un doute, pour Jacques, mettre au service des autres. Il leur reproche d'accumuler leurs biens et de les laisser rouiller sur place. Quel avantage en retirent-ils ? Ce qui fâche surtout Jacques, c'est que les riches retiennent le salaire de leurs ouvriers et vivent aux-mêmes dans un luxe insultant. Ils se rassasient au jour du carnage et les autres manquent du nécessaire. Pensons aux premiers mots de la parabole de l'économiste infidèle : «Un homme riche avait un économiste...»

Cet homme riche c'est Dieu; c'est à lui qu'appartiennent l'or et l'argent; et c'est nous qui sommes ses économistes. Il ne nous est pas défendu d'avoir des biens, mais nous devons savoir que ces biens ne nous appartiennent pas en propre, mais qu'ils appartiennent à Dieu, et cela est vrai pour tout ce que nous possédons : notre argent, comme notre temps, notre force et notre santé, notre volonté et notre intelligence, notre femme et nos enfants. Un jour nous aurons à rendre compte de tous ces biens qui nous ont été confiés, un jour Dieu nous demandera ce que nous en

avons fait. Il nous demandera si nous avons tout gardé pour nous-mêmes, si nous avons profité de ces biens pour vivre dans la débauche et dans la volupté; si nous n'avons pas entendu les cris de ceux que nous avons dépouillés. Car on ne peut pas vivre dans l'abondance, sans dépouiller les autres. Sachons que si nous n'avons pas entendu leurs cris, Dieu les a entendus. Nous l'oublions et nous nous étonnons que les jugements de Dieu tombent sur nous! Dieu veut que nous apprenions à qui tout appartient en propre, c'est pourquoi il peut arriver qu'il nous prenne tout ce que nous avons, nous dépouille de nos richesses, tourne en ridicule nos trésors.

Les événements de l'histoire nous obligent, d'une manière particulière, à prendre conscience de la gravité de l'heure. On veut devenir riche, être puissant, on ravit à qui l'on peut. Des

peuples entiers sont pillés par ceux qui ont la force pour eux. Mais malheur à ces ravisseurs, car Jésus-Christ n'a pas abandonné son pouvoir. S'il laisse la violence agir dans le monde, c'est pour mieux la condamner et la juger. S'il laisse les puissants s'élever, c'est pour mieux les abaisser. S'il nous enlève à tous beaucoup, s'il nous plonge dans la misère et le besoin, c'est pour que nous devenions sages, que nous apprenions à lui confier à lui seul notre vie. Il nous répète : « Vous savez que les chefs des nations les tyrannisent et que les grands les asservissent, — il n'en sera pas de même parmi vous. » Cet ordre de Dieu est valable aujourd'hui. C'est un esprit tout nouveau qui doit s'emparer de nous, tout autre que celui qui règne dans le monde. Il vaut mieux appartenir aux faibles, à ceux qui sont écrasés et opprimés, qu'à ceux qui sont rassasiés et sûrs d'eux-mêmes, et qui ravissent les biens de ce monde. Nous sommes dans le monde, nous y avons nos responsabilités, mais nous n'y sommes qu'en passant, c'est pour nous comme une étape qu'on fait avant de poursuivre sa route. Il n'est pas question pour nous d'amasser des trésors dans ce monde, ni de vouloir s'y installer, d'y prendre racine. C'est alors que les menaces de Jacques seraient aussi dirigées contre nous. C'est alors que la grâce de Jésus-Christ, que contient son jugement d'aujourd'hui, nous échapperait.

Les avertissements de Jacques sont tout chargés de cette grâce. Aussi certainement qu'ils menacent les riches, ils sont un réconfort pour tous les pauvres, pour tous les miséreux, pour ceux qui sont abattus et opprimés. Alors que vous comptez avec angoisse vos centimes, que vous cherchez à conserver ce que vous avez encore, alors que vous louchez avec envie vers les succès des puissants, de ceux qui ont la force, Dieu vous dit: insensés

que vous êtes, ne voyez-vous donc pas que tout ce qui est terrestre est voué à la destruction ; que tout ce que vous possédez aujourd'hui, demain disparaîtra; que même ce qui semble être construit pour un siècle, s'écroule dans l'espace d'une nuit?

Les riches sont condamnés, leurs trésors disparaîtront avec eux.

Ce qui est acquis par la violence est détruit par la violence.

C'est ainsi que s'exerce le jugement de Dieu. Réjouissez-vous si vous n'y avez pas part, et n'amassez sous aucun prétexte des trésors! Soyez soumis au Père, qui seul peut donner les trésors qui ne disparaissent pas.

Jacques prend encore la défense des pauvres et des misérables en parlant du « salaire des ouvriers dont vous (les riches) les avez frustrés » et des « cris des moissonneurs, qui sont parvenus jusqu'aux oreilles du Seigneur des armées ». Ce qui veut dire que la richesse des riches est faite du salaire qui n'a pas été payé. A côté de ceux qui ont été rassasiés, il y a les pauvres, les aigris, ceux qui ont été frustrés et dépouillés par ceux qui sont repus. Nous comprenons mieux encore quelle est la liberté nouvelle que Jésus-Christ nous apporte. Dans son règne personne ne sera brisé ni abattu, personne ne sera dépouillé de ce qui lui est nécessaire pour vivre. Le droit et la justice régneront. Sa grâce ne méprise pas les misérables. Il exauce leurs supplications. Prenez donc garde de ne pas les dépouiller ! Gardez-vous de les frustrer de leur salaire ! Frustrer quelqu'un de son salaire, c'est par exemple marchander le travail d'une femme de ménage, d'un manœuvre ou d'un commissionnaire. Mais c'est aussi ne pas payer correctement ses impôts, dont l'Etat a besoin pour donner à chacun ce qui lui est nécessaire. C'est encore distribuer des dividendes dont le montant dépasse de beaucoup un revenu honnête, alors que les ouvriers de la même entreprise ne gagnent pas assez pour pouvoir faire face à leurs obligations. Mais c'est aussi, pour un homme, rester tranquillement à la maison tandis que sa femme trime et peine pour gagner sa vie. Et ce n'est pas tout. N'oublions pas ceux qui ont faim, qui sont sous-alimentés, même chez nous, dans notre pays! Aidons-nous les uns les autres, car nous vivons « dans les derniers temps ». Les jugements de Dieu fondent sur nous. Les cris des opprimés parviennent à ses oreilles. Il viendra et les délivrera en un instant! Mais lorsqu'il viendra nous serons jugés, selon la parole de son Fils : « Ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me l'avez fait à moi-même ! » Comment subisterons-nous ?

C'est une question très sérieuse qui nous est posée ici. C'est en effet dans notre for intérieur que les décisions se prennent, là où nous sommes avec nous-mêmes, pour juger s'il faut donner et ce qu'il faut donner. C'est là que nous devons accepter le

jugement de Dieu. C'est là qu'on voit si nous appartenons aussi à ceux qui amassent des trésors dans les derniers jours. C'est là que nous devons faire mourir la passion secrète que nous avons encore pour l'argent. C'est là que nous devons apprendre à renoncer à la confiance que nous mettons, à tort, dans les richesses de ce monde. C'est là que nous devons nous tourner vers celui qui nous a rachetés par son sang, pour lui dire: je reconnais que je suis aussi un homme satisfait de lui-même, dont il faut que tu brises la satisfaction ; libère-moi pour que je puisse me soumettre à ton pouvoir, et adorer ta majesté. Puisse le Seigneur nous attirer tous dans sa mort, afin que par lui nous parvenions tous à la vie!

v. 7^oS- Soyez donc patients, frères, jusqu'à l'avènement du Seigneur. Voici, le laboureur attend le précieux fruit de la terre, prenant patience à son égard, jusqu'à ce qu'il ait reçu les pluies de la première et de l'arrière-saison. Vous aussi soyez patients, affermissez vos cœurs, car l'avènement du Seigneur est proche.

« Soyez donc patients, frères ! » L'apôtre prêche maintenant la patience. Il y a fort longtemps que nous croyons l'avoir déjà entendue, il y a longtemps que nous la connaissons.

Etre patient signifie attendre derrière une porte, qui doit s'ouvrir une fois ; pour le moment elle est encore fermée, et nous devons attendre, même si cela nous est très difficile. Il nous arrive à tous de nous trouver derrière de telles portes. Pour l'un ce sera un poids qui pèse sur sa conscience, dont il sait qu'il ne peut en aucun cas s'alléger de lui-même, et qui pour le moment empoisonne sa vie tout entière, lui barre la route et lui enlève toute joie. Pour un autre ce sera une personne, avec laquelle il est associé dans le travail, ou peut-être uni dans le mariage, et avec qui il n'arrive pas à s'entendre, comme il l'a souvent tenté. Ou bien encore pour un autre, ce sera un défaut de son caractère, une situation à laquelle il ne peut rien changer. Pour d'autres encore ce sera un chagrin qu'ils ne peuvent oublier et qu'ils gardent dans leur cœur, ou bien encore ce seront des contrariétés qui surgissent et qui empêchant leur développement spirituel, ou détruisent leur joie. Pour d'autres enfin ce sera une maladie, une souffrance, qui ne nous quitte ni jour ni nuit, et qui nous annonce la venue inéluctable de la mort. Et nous ne savons ni les uns ni les autres ce que l'avenir du monde nous réserve. Rien ne peut délivrer notre vie de la folie du monde, rien, il n'y

a pas le moindre espoir. Donc prenons patience, sachons attendre, ne doutons pas!

En soupirant nous rétorquons que nous avons de la patience, qu'il y a longtemps que nous attendons sans voir aucune porte s'ouvrir devant nous. A quoi cela nous sert-il d'attendre : cela ne va pas mieux, au contraire cela va plus mal. Allons-nous entendre pour la centième fois: soyez patients! Tout cela est une preuve que nous manquons encore de patience. La patience ne consiste pas à nous accommoder tant bien que mal de notre situation, en espérant des temps meilleurs. Notre patience n'est souvent qu'un camouflage de notre impatience, de notre inquiétude, de notre doute qui peuvent éclater, tel un feu qui enflamme tout. Reconnaissons donc humblement que nous manquons de patience, que nous ne la connaissons pas encore vraiment.

« Soyez patients, mes frères », dit l'apôtre, et ce qu'il entend par patience est quelque chose de tout autre que notre patience. La patience dont parle la Bible est quelque chose de très particulier, de très important. La traduction du mot grec rend mal le sens de ce mot, qui traduit littéralement signifierait: être généreux, avoir un bon et grand cœur. Or un bon et grand cœur est un cœur qui bat largement et librement, comme le battant d'une horloge, qui est suspendu à un point fixe qui est en dessus de lui. Le cœur qui bat largement et librement c'est le cœur que rien n'étouffe, le cœur qui ne désespère jamais. C'est le cœur qui dans une situation critique — il en connaît aussi — entrevoit pourtant toujours une aide, qui sera son salut, et qu'il s'empresse de saisir. C'est pourquoi, même dans les détresses ce cœur continue de battre si largement et si librement. C'est un cœur qui sait dire « malgré tout ». Il connaît le miracle de la présence de Jésus-Christ, qui est avec nous tous les jours; il sait qu'au-delà de l'obscurité du monde, dans lequel il vit, règne une splendeur qui dépasse toute intelligence. Il sait le rapport qui existe entre le péché et le pardon, entre la mort et la résurrection des morts, il sait que tout est possible à Dieu. C'est la grâce qui lui est faite, c'est la liberté qu'il reçoit.

Nous venons de dire, en gros, ce qu'est la patience, la vraie patience dont parle la Bible. Cette patience est l'affaire de Dieu. Dieu est patient, le cœur de Dieu est le seul cœur tout à fait généreux et libre. Celui qui vit avec Dieu reçoit dans son cœur d'homme un peu de cette générosité et de cette liberté du cœur de Dieu. Patienter signifie attendre, mais attendre Dieu. C'est-à-dire être certain que lui, Dieu, vient à notre aide. Patienter signifie aussi se tenir avec tous les autres hommes devant les portes fermées que ni notre désir, ni nos efforts ne peuvent ouvrir. Mais c'est également savoir qu'elles ne sont pas encore ouvertes, parce que Dieu ne l'a pas encore fait. C'est lui qui peut et veut les ouvrir, c'est ce que nous devons attendre, et c'est alors que nous serons patients.

Il est vrai que l'apôtre ne dit pas seulement : « Soyez patients... » Il ajoute : « Jusqu'à l'avènement du Seigneur. » Vous le connaissez certainement ce Dieu qui a un cœur libre et généreux, car vous connaissez Jésus-Christ. En lui Dieu est venu nous faire la promesse d'ouvrir réellement et définitivement toutes les portes. Dieu en Jésus-Christ n'est pas seulement un Dieu qui vit loin au-dessus de nous, dans une paix divine ; il l'est aussi mais en même temps il est un Dieu qui veut mettre, et qui a déjà mis, la main à la pâte, ici près de nous, sur la terre, un Dieu qui fait route avec nous vers le but qu'il a fixé lui-même. En somme l'apôtre veut savoir si nous ne connaissons pas encore ce Dieu, si nous n'avons pas encore fait l'expérience de sa présence. Si nous n'avons pas encore compris, sur la base de l'Evangile de Jésus-Christ, de quelle manière il ouvrit les unes après les autres toutes les portes, quand il vint partager notre vie sur la terre. Pensons à tous ces hommes qui s'approchent de lui le cœur lourd de leurs fautes, et auxquels Christ dit: « Tes péchés te sont pardonnés. » Pensons à la veuve de Naïn, et à Jaïrus et à son enfant de douze ans; la mort les avait isolés, mais Christ brise le pouvoir de la mort, il ouvre le cercueil, et referme la tombe. « Talitha kumi, ce qui signifie lève-toi, et la fillette se leva », elle vivait ! Pensons à Jésus-Christ lui-même s'avancant

vers les portes de la mort, disparaissant dans son ombre, puis *brisant d'un seul coup la puissance de la mort, l'inondant de la lumière victorieuse de sa vie. Et ce n'est pas pour lui seul qu'il a fait tout cela. Ce n'est pas pour nous abandonner qu'il est monté au ciel, ni pour que se referment toutes les portes. Au contraire il est monté au ciel pour revenir, et il reviendra ouvrir définitivement toutes les portes fermées du péché, de la souffrance et de la mort. Elles sont même déjà ouvertes, en son nom. Vous connaissez ce Seigneur et vous portez son nom. Pourquoi ne l'attendez-vous pas, lui qui est venu et qui reviendra, et qui, fidèle à toutes ses promesses, est déjà avec vous tous les jours et le sera jusqu'à la fin du monde? C'est pourquoi, soyez donc patients, recevez dans vos cœurs l'assurance qui rend libre et joyeux, l'assurance de la victoire de Jésus-Christ.*

Tels sont les avertissements de l'apôtre concernant la patience. Son ton est sévère. Il ne nous donne pas de grandes explications, mais il nous met sur la bonne voie. « L'avènement du Seigneur est proche ! » Puisque vous le savez, soyez patients !

Pour nous aider Jacques nous donne encore un exemple: « Voici, le laboureur attend le précieux fruit de la terre, prenant patience à son égard, jusqu'à ce qu'il ait reçu les pluies de la première et de l'arrière-saison. » C'est une image remarquablement paisible, une image qui nous montre où s'apprend véritablement la patience. Le laboureur attend ! Avoir de la patience, c'est donc avoir du temps. Il ne sert à rien d'aller dans le champ et d'obliger la semence à croître. Le laboureur ne peut vraiment que la

confier au Dieu tout-puissant, et attendre avec patience que Dieu la fasse pousser et prospérer. Nous savons la valeur des fruits de la terre, mais ce que nous oublions peut-être, c'est que ces fruits sont un don de Dieu, que nous recevons d'en haut. Nous oublions peut-être que c'est Dieu le maître du temps, et que dans ce domaine aussi tout dépend de lui. Celui qui ne l'oublie pas peut attendre avec patience. Et Dieu lui aussi a de la patience avec nous. C'est la patience de Dieu, jamais en défaut, et grâce à laquelle nous subsistons, qui nous rendra patients. Jacques pense ici à une parole du prophète Jérémie, qui reproche au *peuple d'Israël son manque de patience : « Ils ne disent pas dans leur cœur : craignons l'Éternel notre Dieu, qui donne la pluie en son temps, la pluie de la première et de l'arrière-saison, et qui nous réserve les semaines destinées à la moisson. Ce peuple a un cœur indocile et rebelle ; ils se révoltent et s'en vont. » C'est pourquoi ce peuple court à sa perte. Ces paroles nous apprennent que nous aussi nous manquons de patience. Et c'est cela notre péché. Jacques nous révèle ce péché, afin que dans un mouvement de repentance sincère, nous le confessions à Dieu, pour qu'il nous accorde son pardon. Notre impatience ne peut en effet que nous conduire à notre perte.*

« Le laboureur attend le précieux fruit de la terre, prenant patience à son égard. » Il ne fait pas que d'attendre, il sait qu'il

doit attendre, car il sait pourquoi il attend. Devant lui s'étend son champ dans la terre duquel il a semé la semence; mais il ne voit rien encore de la moisson future. Il sait qu'il doit en être ainsi. Il sait aussi qu'après les semailles de l'automne la terre doit se reposer tout l'hiver, recouverte de neige, jusqu'au printemps. Il sait qu'il ne peut rien faire pour que le fruit mûrisse. Mais la pluie tombera au moment voulu, et la semence croîtra, puis viendra la moisson. Cela il le sait, et parce qu'il le sait, il peut attendre, et c'est en cela que consiste sa patience.

Telle devrait être aussi notre patience. Nous aussi nous devrions savoir pourquoi nous attendons, afin que nous puissions vraiment attendre. Le mouvement des saisons, dont Jacques nous parle, n'est qu'une parabole ; mais l'avènement du Seigneur est la réalité que nous désigne la parabole, et qu'elle annonce comme une réalité sûre et certaine. Si nous savons que notre Seigneur doit revenir, et si nous savons qu'il partage toutes nos afflictions et nos tristesses, si nous savons qu'il nous fait participer à la victoire de son règne, alors cesse notre impatience, qui combat en nous, alors nous pouvons être patients. Alors nous acceptons notre situation présente, nous comprenons que ce monde avec ses épreuves et ses afflictions doit passer, parce qu'un nouveau monde vient d'en haut: le royaume de Dieu. Il n'est pas encore là, parce qu'il faut que tout d'abord nous nous préparions à sa venue. La patience de Dieu consiste à nous donner le temps de l'attendre et de nous préparer à sa venue. Il nous envoie des épreuves pour que nous reconnaissons que nous n'avons rien d'autre à faire que de l'attendre lui, le seul vrai Dieu. Ne comptons pas sur ce que les hommes appellent « des temps meilleurs ». S'ils viennent, nous devons certes en être reconnaissants. Mais dans les bons comme dans les mauvais jours, il s'agit de quelque chose d'infiniment plus important: de la renaissance de la vie tout entière, du renouvellement de l'homme par Dieu. Il s'agit réellement de Jésus-Christ, et de ce que lui seul veut faire et fera. Accepter cela, c'est être patient. C'est reconnaître que Dieu peut nous prendre à son service tels que nous sommes. S'il ferme devant nous tant de portes, s'il nous prend tant de choses auxquelles nous tenons, s'il précipite le monde entier dans la mort, s'il nous rappelle que tout est voué à la destruction, que tout doit être anéanti, c'est parce que son règne et sa vie paraissent, parce que les portes de la vie éternelle vont s'ouvrir pour nous, qui vivons

comme emprisonnés dans ce monde de péché.

« Affermissez vos cœurs », affermissez-les dans la foi en l'avènement du Seigneur, tendez vos mains vers lui, voyez quel secours Dieu vous accorde en Jésus-Christ, au jour de Dieu! Son jour est proche. Mais son jour est autre que les nôtres. C'est un matin nouveau, que nous espérons ; nous aurons alors, malgré nos afflictions, un cœur généreux et libre, le cœur consolé et joyeux des enfants de Dieu. Il arrive aussi que Dieu nous donne un signe de sa venue prochaine, en ouvrant par exemple des portes fermées depuis longtemps, nous permettant de recommencer notre vie tout à nouveau, nous permettant d'attendre avec patience son salut qui vient à nous, avec puissance.

C'est ainsi que nous pouvons apprendre à être patients. Cette patience n'est pas une vertu que l'on apprend soi-même.

L'apôtre ne nous propose pas une méthode pour apprendre

le calme et la patience. Nous ne pouvons pas l'apprendre, nous *ne pouvons que la recevoir. Et cette patience nous a été donnée. Christ est là devant nous. Regardons à lui et nous verrons que Dieu est tout proche de nous, le cœur plein de miséricorde, qu'il est dès maintenant notre Dieu. C'est alors que nous pourrions, confiants en cette miséricorde de Dieu, tel le laboureur, considérer le champ de notre vie, qui ne laisse rien voir d'une moisson à venir, et nous pourrions alors espérer et croire que cette moisson doit venir et qu'elle viendra. Si nous sommes jeunes, nous pouvons nourrir des espérances, et si ces espérances sont fondées en Dieu, elles sont bien fondées. Si nous vieillissons, nous pouvons aller au-devant de la mort, tout en conservant un cœur libre et généreux, un cœur qui s'en tient aux promesses éternelles que Dieu nous fait. C'est ainsi que nous pourrions tenir ferme, même si nous trouvons des portes fermées, tout au long de notre vie. Nous serons sans cesse arrêtés, mais puisque Dieu nous tient dans sa main, qu'avons-nous à craindre? Son bras qui nous arrête, nous retient ou nous rejette, c'est le même qu'il tend vers nous pour nous sauver. L'aide de Dieu commence à la limite des autres moyens. C'est Jésus-Christ qui nous donne la patience d'attendre, afin que nous puissions profiter de sa présence, quand il reviendra.*

v. 9¹³- *Ne vous Pognez pas les uns des autres, frères, afin que vous ne soyez pas jugés: voici, le juge est à la porte! Prenez, mes frères, pour modèles de souffrance et de patience les prophètes, qui ont parlé au nom du Seigneur. I^oici, nous disons bienheureux ceux qui ont souffert patiemment. I^ous avez entendu parler de la patience de Job, et vous avez vu la fin que le Seigneur lui accorda, car le Seigneur est plein de miséricorde et de compassion. Avant toutes choses, mes frères, ne jurez ni par le ciel, ni par la terre, ni par aucun autre serment. Mais que votre oui soit oui, et votre non soit non, afin que vous ne tombiez pas sous le jugement. Quelqu'un parmi vous est-il dans la souffrance ? qu'il prie; quelqu'un est-il dans la joie ? qu'il chante des cantiques.*

Jacques vient de parler de la patience, il en parle encore ici : «Prenez, mes frères, pour modèles de souffrance et de patience les prophètes. » Avoir de la patience, c'est avoir ce cœur généreux qui, même dans la souffrance et la misère, est heureux, se sachant soutenu par la main puissante du Père, connaissant la patience que Dieu a pour les enfants des hommes. Dieu est puissant et use de miséricorde envers nous. Jacques l'atteste en disant: « Le Seigneur est plein de miséricorde et de compassion. » Celui qui le sait apprend la patience.

Mais l'apôtre n'en reste pas là. En effet la patience n'est pas quelque chose dont on peut disposer, comme par exemple on peut disposer d'une somme d'argent, qu'on peut déposer dans une banque pour un temps. Cette patience est au contraire quelque chose de vivant, de constructif, qui nous entraîne dans l'action. On peut lire au Psaume 119: «Je cours dans la voie de tes commandements, car tu élargis mon cœur. » Un cœur généreux et patient nous rend obéissants; la Parole de Dieu,

qui nous promet la patience, est en même temps un commandement qui nous appelle à l'action, et nous y entraîne. En Jésus-Christ Dieu nous rappelle qu'il est notre Dieu, que nous lui appartenons, qu'il veut notre bien. C'est dans sa patience et sa fidélité qu'il nous parle ainsi, et si nous l'écoutons un chemin nouveau s'ouvre devant nous. Quand ce chemin s'ouvre devant nous et que nous y marchons, alors nous pouvons dire que nous avons écouté convenablement la Parole de Dieu, car c'est le chemin de l'obéissance à ses commandements. Pour être vraiment patient, il faut cheminer, travailler et combattre avec patience.

Ne nous étonnons donc pas que l'apôtre nous donne ici des instructions très précises, qui sont comme des ordres de marche adressés aux hommes patients : « Ne vous plaignez pas les uns des autres, frères ! » puis : « Prenez, mes frères, pour modèles de souffrance et de patience les prophètes. » Puis encore : « Avant toutes choses ne jurez pas ! » Puis : « Quelqu'un parmi vous est-il dans la souffrance, qu'il prie. » Puis enfin : « Quelqu'un est-il dans la joie, qu'il chante des cantiques. » Ce sont tous des commandements extrêmement précis. Il serait difficile qu'il en soit autrement, on ne peut pas en effet être patient d'une façon générale, on ne peut être patient que dans la mesure où l'on obéit à la volonté précise de Dieu. Or c'est là que tant d'hommes font fausse route. Ils sont prêts à croire d'une façon générale, prêts à se donner à Dieu; ils offrent leur vie à leur Seigneur,

comme sur un plateau. Ce n'est pas encore ce que Dieu attend de nous. Dieu veut une obéissance précise, à un moment précis, en présence d'une tâche précise. Sa Parole nous ordonne la patience, et cela signifie que nous devons accepter cette épreuve, cette souffrance, qui est la nôtre, l'accepter telle qu'elle se présente à nous. Si nous prenons au sérieux tout ce que l'apôtre nous dit, si nous l'acceptons comme un commandement précis, que Dieu nous donne ici et maintenant, si je me laisse diriger par lui, alors nous courrons dans la voie de ses commandements, et notre cœur battra, libre et généreux. Alors nous nous serons donnés à Dieu, nous serons devenus patients.

Nous comprenons pourquoi l'apôtre commence par dire : a Ne vous plaignez pas les uns des autres ! » Le mot grec pour «se plaindre» signifie, traduit littéralement, être à l'étroit, se trouver dans une impasse, ne voir aucune issue, exprimer cette impossibilité de s'en sortir et s'en plaindre. Cela nous ramène à la misère quotidienne de notre vie. Qui n'est pas dans une impasse? Nos chemins ne sont-ils pas tous, comme du reste ceux de tous les hommes, des chemins sans issue? N'y a-t-il pas chaque jour de nouvelles portes qui se ferment devant nous? des portes qui devraient être ouvertes pour que notre vie puisse

se poursuivre. Alors on se plaint. Se plaindre est devenu une habitude. Pas une conversation qui s'engage, dans la famille, sur la rue, au travail, sans qu'on se plaigne ! Dieu nous dit de n'en rien faire. Mais pouvons-nous ne pas nous plaindre ? N'avons-nous pas toujours cent motifs de nous plaindre ?

Se plaindre, c'est au fond se décharger sur les autres de tout ce qui nous arrive de pénible, de triste, de contrariant, de déses pérant. N'est-ce pas une injustice impensable, une chose scan daleuse que ce soit justement nous qui devons souffrir ! Si vraiment il existait un Dieu juste et saint il nous délivrerait !

En effet si tout le monde était aussi paisible, aussi juste, aussi reconnaissant que nous, le monde irait mieux ! Prenons garde à ce que nous disons. L'apôtre ne nous dit-il pas que le juge est à la porte. Il nous ôte ainsi toute possibilité de fuite et d'excuse. Qui est en effet ce juge ? N'est-ce pas Jésus-Christ, que nous avons crucifié à Golgotha ? Après cela il n'y a plus rien à ajouter. Pourquoi la souffrance, pourquoi les épreuves, pourquoi la misère, pourquoi la maladie, pourquoi les rigueurs de ce monde, pourquoi la guerre et toujours la guerre ? La réponse est là, indiscutable : parce que nous vivons dans un monde où a eu lieu le drame de Golgotha, dans un monde dont Jésus-Christ a été chassé. Qui mesure la profondeur des ténèbres de Vendredi-Saint ne s'étonne plus des ténèbres qui peuvent régner dans ce monde, ni d'aucunes ténèbres, d'aucune souffrance, d'aucune épreuve qui sévissent dans sa propre vie. Nous sommes *tous en effet enfants du péché, tous nous avons cloué Christ à la croix. Pourquoi dès lors nous plaindre, pourquoi vouloir nous décharger de ce qui n'est que notre punition ? Donc : « Ne vous plaignez pas, frères ! » car vous êtes en présence de Jésus-Christ, le juge qui est proche. Le juge qui se tient à la porte vient juger le monde qui l'a rejeté, ce monde auquel nous appar tenons. En venant, il ne peut qu'anéantir ce monde, le soumettre aux maux et aux douleurs.*

Mais ce juge qui se tient à la porte peut vouloir tout autre chose. Sa venue signifie la fin du monde, c'est incontestable ; mais la fin peut aussi signifier le but. Il y a le jugement, mais dans ce jugement il y a le but et la fin, que Dieu prévoit pour ce monde qu'il juge. C'est ainsi que nous devons comprendre ce que dit l'apôtre : « Vous avez vu la fin que le Seigneur lui accorda » ou encore : « Car le Seigneur est plein de miséricorde et de compassion. » Il apparaît alors que le but et la fin que Dieu poursuit par le jugement de son Fils ne soient pas autre chose qu'une grande miséricorde. Juger signifie, quand Jésus-Christ est le juge, décider ; cela signifie aussi révéler, mais décider et révéler

selon la justice. Le Seigneur nous révèle, à la fin, que c'est lui qui a le dernier mot, que c'est sa justice qui triomphe ; mais le miracle de cette fin, c'est que la justice de Dieu a pour but sa miséri corde. Nous saisissons maintenant pourquoi il y a un jugement, pourquoi il y a une fin. C'est pour que la compassion de Dieu se répande enfin sur ce monde qui l'a abandonné, et qui de ce fait est voué à la destruction. Ce monde doit mourir, afin que l'homme nouveau puisse paraître. S'il en est ainsi, comment pouvons-nous encore nous plaindre?

L'apôtre nous cite l'exemple de Job, le précurseur de Jésus-Christ dans l'Ancien Testament: «Vous avez entendu parler de la patience de Job. » Job nous révèle le degré de souffrance que l'homme peut atteindre dans ce monde, mais aussi ce qu'il peut en retirer. C'est dans son abaissement le plus grand, dans sa souffrance la plus cruelle, qu'est révélé à Job que son rédempteur est vivant; et cette certitude ne l'abandonnera plus. C'est là le jugement et la fin, mais c'est aussi le but, car c'est là qu'ap paraît l'homme nouveau, tiré de la poussière et de la cendre, ressuscité. Il y a là comme une préfiguration de la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, une préfiguration de Golgotha, où le péché est jugé publiquement sur la croix, où il a été ôté, où Dieu l'a fait disparaître dans la mort de son Fils. C'est pour quoi, ne vous plaignez pas, mais persévérez plutôt, prenez comme exemple la patience de Job. Etre patient signifie donc, nous le savons déjà, supporter notre souffrance, et accepter de suivre le monde dans son anéantissement et sa mort, où nous rencon trons notre rédempteur qui veut, à travers la mort nous donner la vie. C'est pourquoi nous n'avons aucune raison de nous plaindre, aucune raison de vouloir nous décharger de tout ce qui nous accable, c'est pourquoi nous devons avoir de la patience.

Pour que nous y parvenions, Jacques nous cite encore, à côté de l'exemple de Job, l'exemple des prophètes de l'ancienne alliance : « Prenez, mes frères, pour modèles de souffrance et de patience les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur. » Dans l'Ancien Testament, dans les livres des prophètes, plus particulièrement, on nous dit ce qu'est la patience. Les combats et les souffrances des témoins de Dieu nous révèlent cette patience, qui vient de Jésus-Christ. Ces hommes furent patients ; dans tous leurs combats, dans toutes leurs souffrances ils ont gardé un cœur libre et généreux. Ils ont annoncé le nom de Dieu à un peuple

récalcitrant et infidèle, au cou roide, à un peuple qui voulait sans cesse entendre un autre nom que celui de l'Eternel. Avant de pouvoir accomplir leur mission, ces hommes ont du commencer par ébranler et démolir tous les refuges où ce peuple se retirait

pour vivre sans Dieu, pour suivre sa propre volonté. Nous aurions aussi de tels prophètes, qui, au nom de Dieu, viennent ébranler et démolir tous les refuges trompeurs, dans lesquels nous nous retirons, nous privant ainsi de la seule protection, du seul secours, qui pourrait nous sauver.

Les prophètes ont aussi résisté; ils ont osé espérer, envers et contre tout, que les choses saintes de Dieu, que le nom pourtant

si méprisé du Seigneur, seraient, une fois, de nouveau honorés. *Ils ont voulu affirmer que si Dieu est seul juge il est aussi seul sauveur. Ils ont transmis fidèlement et patiemment tout ce que Dieu leur avait confié. C'est d'une telle persévérance que nous manquons. Il faudrait qu'une paroisse, qu'une Eglise ait cette grande patience des prophètes, et ne cherche rien d'autre que d'établir le nom de Dieu si solidement parmi nous, que nous puissions trouver en lui notre refuge !*

Les prophètes ont rencontré l'opposition, et récolté la haine des hommes. Il ne pouvait du reste pas en être autrement. Mais ils ne se sont plaints ni les uns ni les autres. Ils n'ont pas bronché, ils ont persévéré, ils ont supporté. Voilà pourquoi l'apôtre peut dire : « Voici nous disons bienheureux ceux qui ont souffert patiemment. » Souffrir patiemment signifie accepter toutes les souffrances et les maux qui nous arrivent, parce que nous aussi nous faisons partie de ce peuple faux et au cou roide, et parce qu'il y a en nous tant de choses qui doivent mourir. Et maintenant nous voulons qu'elles meurent, afin qu'arrive la vie nouvelle que Dieu nous offre. Vous êtes bienheureux, si vous souffrez patiemment ! Car en effet la main qui nous frappe, est la même que celle qui nous sauve. Ce n'est qu'en apparence que nous sommes perdus ; Dieu nous soutient, notre cœur peut se reposer sur lui, demeurer généreux et libre. Nous devons supporter, mais nous pouvons le faire, dans la consolante certitude que nous

qui supportons, nous sommes soutenus par Dieu. Nous n'avons donc aucune raison de nous plaindre, même si Dieu nous éprouve.

Nous comprenons maintenant que l'apôtre termine son exhortation en nous disant : « Avant toutes choses, mes frères, ne jurez ni par le ciel, ni par la terre, ni par aucun autre serment. Mais que votre oui soit oui, et votre non soit non, afin que vous ne tombiez pas sous un jugement. » Jurer est encore autre chose que se plaindre, bien que la cause soit la même. Ne pas jurer ne signifie pas, par exemple, que nous devons refuser, comme l'accès à certaines charges l'exige, de prêter serment à la constitution. Mais cela signifie en tout cas que nous n'avons pas le droit, surtout pas au nom de Dieu, de nous révolter. Jurer c'est donc

tout le contraire de supporter patiemment. C'est le cas de ceux qui s'élèvent et protestent, comme s'ils en avaient le droit, contre l'injustice, la souffrance et les épreuves qui sont survenues dans leur vie. Et c'est encore au nom de Dieu qu'ils le font ! Ils protestent, refusent de supporter quoi que ce soit. C'est le cas de ceux qui confondent la providence de Dieu et leurs propres voies. Nous pouvons choisir librement nos voies, même les plus audacieuses, mais chacun de nous sait bien que nos voies ne sont pas celles de Dieu. Et même si nous réussissons en

suivant nos propres voies, même si nous menons à chef ce que nous avons entrepris, cela ne prouvera pas que nous ayons raison, mais que Dieu, bien que nous ayons tort, use de miséricorde envers nous. Celui qui jure, qui prend Dieu à témoin de ses pensées, de ses paroles et de ses œuvres, comme s'il était prophète de Dieu, comme si Dieu n'avait rien d'autre à faire que de lui donner raison, cet homme court à sa perte, et tombe sous le jugement. J'ai entendu quelqu'un dire un jour que si Dieu l'abandonnait, il ne croirait plus. C'est cela jurer, c'est un acte prétentieux. Car enfin pourquoi Dieu nous épargnerait-il nous plus qu'un autre? Pourquoi ne nous éprouverait-il pas, nous aussi? Qui sommes-nous donc, devant Dieu? Si Dieu nous épargne c'est par pure miséricorde. C'est pourquoi « que votre oui soit oui, et que votre non soit non ! » Ce qui, une fois de plus, veut dire: abstenez-vous de jurer, de prendre audacieusement Dieu à témoin !

Cette exhortation nous rappelle également que nous avons à parler peu et avec humilité. Un oui qui est oui, un non qui est non sont suffisants; ce sont des mots que Dieu agrée, des mots qui peuvent être prononcés devant lui, des mots auxquels Dieu donne leur valeur, qui de ce fait sont valables et justes. Il serait souhaitable que nous puissions nous souvenir de cette exhortation lors de nos fêtes patriotiques par exemple, et à la place de faire tant de beaux serments, de marcher humblement et fidèlement devant Dieu.

Enfin l'apôtre ajoute: « Quelqu'un parmi vous est-il dans la souffrance, qu'il prie. Quelqu'un est-il dans la joie, qu'il chante des cantiques ! » Une fois de plus nous constatons quelle grande liberté Dieu nous donne, quand nous acceptons l'épreuve, une fois de plus nous constatons que Dieu rend notre cœur libre et généreux, si nous nous laissons saisir par sa main paternelle. Prier — c'est cette liberté qui nous est offerte de nous tourner vers le Père, à l'heure de la souffrance, de l'abaissement, de la détresse. C'est pour que s'ouvre devant nous le chemin qui conduit au Père, que nous devons passer par l'abaissement et la misère. Et maintenant, allez-y, mettez-vous en marche, « courez dans la voie des commandements ! » priez quand vous êtes dans la souffrance, chantez des cantiques, quand vous êtes dans la joie. C'est le même homme qui est dans l'abaissement, et qui s'adresse à Dieu en lui disant, du sein de sa détresse : « Notre Père qui es aux cieux ! » Puis, après l'avoir prié, qui sera tout joyeux et consolé ; il sera joyeux dans sa détresse, si joyeux qu'il chante, si consolé qu'il loue et rend grâces, c'est alors que ses larmes coulent, qu'il loue et bénit Dieu. Cette louange qui éclate dans l'abaissement, cette louange qui s'élève au milieu des larmes, c'est la louange à laquelle Dieu prend plaisir.

*Soyez donc joyeux, et chantez des cantiques, chaque jour.
Soyez obéissants à la Parole de notre Dieu. Demandez à Dieu
qu'il crée en nous un cœur largement ouvert, afin que nous sui
vions la voie de ses commandements.*

v. 14~15- Quelqu'un parmi vous est-il-malade ? qu'il appelle les anciens de l'Eglise., et que les anciens prient pour lui, en l'oignant d'huile au nom du Seigneur. Et la prière de la foi sauvera le malade, et le Seigneur le relèvera; et s'il a commis des péchés, il lui sera pardonné. Confessez donc vos péchés les uns aux autres, afin que vous soyez guéris. La prière fervente du juste a une grande efficace.

« La prière de la foi sauvera le malade. » Il est question dans cette phrase de la foi et de la prière des hommes. Dieu nous invite à nous présenter les uns les autres à lui, dans la misère de notre faiblesse et de nos maladies. Dieu nous révèle qu'une promesse est attachée à la prière que l'on fait l'un avec l'autre, et l'un pour l'autre, à la confession mutuelle de nos péchés. Dieu nous offre la guérison et le pardon. C'est là un langage qui ne nous est pas habituel, pour la bonne raison que nous n'accordons pas tant de puissance à notre foi ni à notre prière. Quelqu'un qui est malade depuis des années m'a demandé un jour : « Qu'est devenu dans l'Eglise, le don de la prière pour les autres, et le don de la guérison pour nous autres malades ? » J'étais très mal à l'aise au dedans de moi en entendant cette question. Nous avons besoin que cette grâce nous soit accordée à nouveau. Si nous faisons des progrès dans ce domaine, si seulement nous mettions en pratique ce que Dieu nous demande, nous ne serions pas à ce point dépourvus de sagesse ni de secours, et Dieu lui-même nous viendrait beaucoup plus en aide.

Mais prenons-y bien garde, il est bien dit : « La prière de la foi sauvera le malade » à quoi l'apôtre ajoute encore : « et le Seigneur le relèvera ». Il nous est clairement dit que ce n'est pas nous qui sauvons le malade par notre foi ou par notre prière. C'est le Seigneur qui relève ! Nous sommes, il va sans dire,

invités à la prière et à la foi, mais ce n'est pas encore le salut *lui-même*. *Ce n'est ni la foi, ni la prière qui sauve, mais Dieu seul. Il doit donner à la foi et à la prière leur efficacité: «La prière du juste a une grande efficacité qui lui est donnée», pourrait-on dire en traduisant littéralement. Ce n'est pas en notre prière que nous devons croire, mais en Dieu. C'est de cette manière qu'il faut comprendre cette parole de Jésus-Christ lui-même au malade : « Ta foi t'a sauvé! » Ce qui ne veut pas dire que le malade s'est sauvé lui-même par sa foi, mais qu'il a été sauvé parce qu'il a renoncé à lui-même, qu'il a renoncé à tout secours humain, qu'il n'a attendu son salut que de Jésus-Christ. La foi n'est pas un remède, qui pourrait être utilisé comme n'importe quel moyen de guérison. Nous ne devons pas nous fier à notre prière ou à notre foi, comme à une vertu spirituelle que nous aurions en nous-mêmes, et dont nous pourrions disposer à notre gré. Nous n'avons qu'une seule chose à faire, nous jeter sans condition dans les bras du Père ; c'est cela que signifie croire et prier. Telle est la foi que Dieu attend de nous. Il veut que nous comptions sur lui. Il vient à nous, il relève celui qui est malade, il sauve le mourant, mais il le fait par sa propre puissance, pour l'amour de sa miséricorde et de son honneur, pour que nous apprenions à connaître cette miséricorde et cet honneur.*

Tout cela devait être dit très clairement, parce que cette invitation de l'apôtre à la prière de la foi, ce conseil de faire venir les anciens afin de prier pour les malades a donné lieu à divers abus. Les hommes se laissent toujours attirer par n'importe quelle science à caractère mystérieux, par toute sorte de magie, qui pourraient leur permettre d'échapper à la souffrance ou à la mort. Et si, par chance, la science proposée, ou la magie en question, est enrobée de christianisme, et peut donner lieu à l'élaboration d'une science, alors tout le monde est ravi. Ce n'est pas pour rien qu'une telle « science chrétienne » a tant de partisans. Mais ici il faut être extrêmement prudent. Il y a une limite très précise qui sépare le salut que Dieu nous promet, dans l'Écriture sainte, en réponse à la prière de la foi, des abus qu'on en fait. *Car c'est un abus de considérer la prière et la foi, Dieu et son salut, comme des moyens que des hommes peuvent employer pour guérir. Dans de pareils cas, le but n'est pas l'honneur de Dieu, ni sa puissance miséricordieuse, mais bien l'homme et son désir de guérison, son bien-être. Ce qui nous décide, en pareils cas, ce n'est pas le salut que Jésus-Christ nous offre, mais bien la puissance spirituelle dont disposerait celui qui prie. Il n'est pas douteux qu'en suivant un tel chemin, une telle prière puisse également obtenir une guérison. Il est tout à fait possible et concevable qu'une guérison vienne de puissances obscures. En tout cas c'est une guérison qui vient de l'homme. Mais notre détresse peut devenir telle, qu'un tel secours, que*

de tels moyens humains, que de telles forces magiques deviennent alors parfaitement impuissants. Si Dieu est invoqué comme un simple « moyen », il ne répond plus.

Il faut comprendre tout autrement ce qui est dit ici. La foi qui sauve est la foi en Jésus-Christ; son salut est le salut qui vient de son sang répandu sur la croix, et de sa résurrection d'entre les morts. C'est donc tout autre chose qu'un salut humain, spirituel ou démoniaque. Il s'agit ici de l'établissement de la majesté et du règne du Père; c'est le nom du Seigneur qui seul doit être invoqué, comme le précise clairement l'apôtre : « Qu'on prie pour lui, au nom du Seigneur » ! « Au nom de » signifie qu'on prie pour invoquer la présence de Jésus-Christ lui-même. C'est ainsi qu'il convient d'invoquer Dieu. C'est ainsi que Dieu a choisi de nous manifester sa puissance.

Ceci étant dit, nous devons croire et prier. Il est nécessaire — et cela est possible — que de notre côté nous fassions quelque chose. Dieu attend de nous cette prière de la foi, dont parle l'apôtre. Il reste évident que l'œuvre de Dieu lui-même précède toujours notre foi et notre prière. Mais Dieu a choisi de nous appeler à cette œuvre, qui est la sienne, et de nous y entraîner. Il est faux de croire que Dieu fait sa part, d'un côté, nous la nôtre, de notre côté, et que ces deux actions conjuguées nous valent le salut. Car c'est Dieu qui fait tout, c'est Dieu qui accomplit tout;

mais il nous permet de collaborer à son œuvre. Nous devons *accepter cette possibilité que Dieu nous offre, et notre foi et notre prière sont cette possibilité que Dieu nous offre. Pour l'amour de Dieu, mettant toute notre confiance dans son pouvoir de guérison et de salut, nous devons à notre tour croire et prier, invoquer correctement le nom de notre Dieu, comme l'apôtre nous l'enseigne ici.*

« Quelqu'un parmi vous est-il malade? qu'il appelle les anciens de l'Eglise, et que les anciens prient pour lui, en l'oignant d'huile au nom du Seigneur. » Ce n'est pas du tout par hasard que Jacques prend l'exemple de la maladie. Il aurait très bien pu dire par exemple: quelqu'un parmi vous est-il malheureux? ou dans la détresse? ou insensé? ou dans l'embarras? Tout cela serait possible, et au fond inclus dans la question de l'apôtre. Mais Jacques pose ici cette question précise : « Quelqu'un parmi vous est-il malade ? » Pourquoi cette question-là ? Parce qu'ici aussi Jacques pense à Jésus, qui lui aussi a toujours choisi le cas précis de la maladie. Jésus avait sans cesse affaire à des malades. Il est devenu leur frère. « Il a pris nos infirmités, il s'est chargé de nos maladies », dit déjà de lui le prophète Esaïe. Et le Christ dira lui-même au jour du jugement: «J'ai été malade. » Nos malades ont un Sauveur. Quelqu'un est-il malade? Jésus est tout près de lui. Les malades comptent beaucoup à ses yeux, ils ne sont pas laissés de côté : tous les estropiés, les boiteux, les aveugles, les mélancoliques, les fiévreux, les blessés, les cancéreux, les mourants. C'est aussi pourquoi tous les malades doivent avoir une place

importante au sein de la paroisse. Malheur à nous si nous les mettons de côté, si nous cherchons à nous en débarrasser. «J'ai été malade ! » En disant cela, c'est un peu comme si Jésus étendait sa main secourable sur tous les hôpitaux, sur toutes les salles d'opérations, sur les cliniques, sur les maisons d'aliénés, comme aussi sur toutes les chambres des malades isolés, qui connaissent de longues journées de souffrance, et des nuits de douleur qui ne finissent pas. L'importance d'un homme diminue aux yeux du monde quand il est malade. Jésus a été méprisé, parce qu'il s'est fait le frère des malades. L'Eglise, elle, doit savoir que les *malades n'ont pas moins d'importance que les autres; car elle sait qu'en étant malade, on atteint une identité remarquable avec Jésus-Christ.*

Pourquoi en est-il ainsi? D'où vient cette identité avec le Christ que le malade atteint ? Du fait que nous devons chercher Jésus-Christ au chevet des malades et non auprès des bien-portants, si nous voulons le rencontrer. Il aurait mieux valu que nous ne soyons jamais malades, si nous ne pouvons pas comprendre cela. Le malade est l'homme le plus désarmé, et le plus menacé. Il a épuisé toutes ses forces. Sa vie tout entière est exposée à la mort qui la menace. En cela le malade nous révèle ce

que nous sommes tous : des enfants du péché, donc des enfants de la mort, même nous qui sommes bien-portants ! Mais le Fils

de Dieu est venu pour sauver ces pécheurs, ces condamnés à *mort que nous sommes tous. C'est aux faibles et aux misérables* que Jésus donne sa grâce. La maladie est cet état qui nous permet de comprendre ce qui est très difficile à comprendre quand on est en bonne santé, à savoir que l'œuvre de Dieu est de prendre soin des misérables. C'est pourquoi un temps de maladie nous rend, par soi-même, plus accessible la connaissance de Jésus-Christ. C'est pourquoi il faut être une fois malade, il faut une fois mourir, «afin que nous appliquions notre cœur à la sagesse », comme le dit le psalmiste, à la sagesse qui consiste à connaître Jésus-Christ. Il peut très bien arriver que quelqu'un soit malade sans rien comprendre à tout ce que nous venons de dire. Mais il peut aussi arriver que la maladie nous apprenne réellement que ce qui me soutient et me sauve, ce n'est ni mon pouvoir, ni ma volonté, mais la seule grâce de Jésus-Christ, qui est une grâce infinie.

C'est pourquoi l'apôtre exhorte ici les bien-portants et les malades, pour qu'ensemble ils accomplissent l'unique œuvre qui les sauvera tous: la prière, pour qu'ensemble ils invoquent le nom du Seigneur, pour qu'ils intercèdent les uns pour les autres. « Quelqu'un parmi vous est-il malade ? qu'il appelle

les anciens de l'Eglise. » Remarquons que ce n'est pas sur l'action *d'un seul que Jacques compte au chevet du malade, mais sur l'action de l'Eglise. En effet la prière commune, la confession commune des péchés, l'invocation du nom de Dieu, dont parle ici l'apôtre, ne rendent vraiment gloire à Dieu que pratiquées dans l'Eglise, et précisément dans l'Eglise où vivent des bien-portants. Pour l'apôtre la maladie est en quelque sorte l'épreuve exemplaire, qui nous apprend que ce dont vit la paroisse tout entière est la seule chose qui réellement nous sauve, et nous soutient jusqu'à notre heure dernière. C'est pourquoi une chambre de malade devient pour nous le lieu de la décision, l'endroit où il s'agit, d'une manière particulière, de ce qui est important, aussi pour les bien-portants, de la victoire de Dieu sur le péché et sur la mort.*

Voyons la chose en détail. L'apôtre dit : « Quelqu'un parmi vous est-il malade? qu'il appelle les anciens de l'Eglise et que les anciens prient pour lui ! » « Qu'il appelle... ! » cela signifie qu'au moment de l'épreuve — et l'on peut penser à d'autres épreuves que celles de la maladie — la seule chose à ne pas faire, et qui nous paraît pourtant naturelle, c'est de nous isoler, de garder pour nous notre épreuve et de nous y enfermer. C'est l'orgueil qui nous pousse à l'isolement. Nous devons appeler à l'aide. Nous devons aller vers un voisin et nous confier à lui, alors que notre nature nous pousse à nous cacher avec notre souffrance, à chercher à venir seul à bout de nos difficultés. Nous voulons dominer notre peine et notre chagrin. Nous voulons que personne n'y voie rien. Ce n'est pourtant pas ainsi qu'il faut agir, dit l'apôtre. Une telle attitude est l'attitude d'un homme au cœur orgueilleux et insensé. Il faut vaincre cette fausse fierté, refuser de suivre le penchant de notre cœur, reconnaître qu'on ne peut pas s'en tirer tout seul. « Quelqu'un parmi vous est-il malade? qu'il appelle... ! » qu'il appelle Dieu ! Mais pour pouvoir vraiment appeler Dieu, il faut faire appel à un homme qui nous aidera à aller avec toutes nos souffrances jusqu'au Père. Nous savons bien ce qu'il advient quand on veut s'en sortir tout seul. Comme des algues s'entortillent autour des jambes d'un nageur, ainsi nos soucis nous enveloppent, nous isolant de Dieu et des hommes, si bien que nous nous renfermons en nous-mêmes et que nous devenons incapables de prier, incapables de croire. C'est pourquoi il convient d'appeler « les anciens ». Cela peut être un pasteur, mais cela peut aussi être d'autres membres de la paroisse, hommes qui ont la même foi que nous, hommes dont nous savons qu'ils prient, et en qui nous pouvons avoir confiance. Appelons-les, ils prieront avec nous, et pour nous. C'est cette prière qui nous sauvera.

Qu'on me permette d'ajouter encore une remarque: on se

plaint souvent, et certainement avec raison, du peu de visites qui se font dans nos paroisses. Le pasteur fait peu de visites, mais aussi ceux qui pourraient en faire, qui en ont le charisme. Il serait juste de considérer une fois la question sous un autre angle: ne pensez-vous pas que de très nombreuses visites sont faites qui restent vaines et sans effet? Pour la simple raison que le visiteur qui vient, vient sans « être appelé ». Et tout au long de la visite il reste celui qui n'a pas « été appelé ». On parle, mais il ne se passe rien. Quand l'apôtre nous exhorte à appeler quelqu'un à notre chevet, c'est pour qu'on s'ouvre à lui, triomphant ainsi de notre orgueil, sortant de notre réserve, brisant notre timidité, c'est pour qu'on lui dise notre souffrance et lui confesse nos péchés. Il serait faux de se contenter, à de telles occasions, d'une conversation tout extérieure et mondaine. L'un et l'autre, le visiteur et celui qui est visité, doivent s'efforcer de s'entretenir véritablement sous le regard de Dieu, à la lumière de sa parole. C'est alors qu'il se passe quelque chose dans une visite; c'est alors, mais alors seulement, qu'elle n'aura pas été vaine, ni inutile.

Et maintenant encore un mot à propos de cette « huile » dont les anciens doivent oindre le malade. Dans l'antiquité, l'huile était un médicament. Et l'ordre d'oindre d'huile le malade est tout simplement une recommandation de ne pas négliger la médecine. Alors que justement notre fierté serait satisfaite de pouvoir se passer et du médecin et de la médecine. Mais la prière n'est pas *là pour remplacer le médecin. La médecine — donc ici l'huile — est aussi considérée comme un véhicule du salut de Dieu, qui donne la vie. Il reste évident que c'est Dieu et non pas la médecine qui sauve. Mais le salut de Dieu peut fort bien nous parvenir par le canal du médecin et de la médecine. L'Ancien Testament nous en donne un exemple typique, l'histoire du roi Ezéchias, qui souffrait d'un ulcère; le prophète Esaïe lui appliqua sur son ulcère une compresse de figues, puis pria pour lui et le roi fut guéri (2 R. 20). Par contre il faut ajouter que la médecine seule n'est pas suffisante. Il existe une théorie qui prétend que la médecine suffit. Comme si la guérison pouvait venir du seul art du médecin, en se passant de Dieu. La médecine, comme du reste tous les succès du médecin, la guérison qu'il obtient, font partie du salut, qui vient de Dieu seul.*

C'est pourquoi il faut se souvenir que l'onction d'huile était aussi le signe de la joie glorieuse qui régnait lors d'un banquet. Vue sous cet angle, l'onction d'huile signifie que le malade, malgré la solitude que lui impose la maladie, est aussi du nombre des invités que Dieu convie à sa table, dans son royaume. C'est

ainsi qu'il faut comprendre ce verset du Psaume 23: «Tu oins d'huile ma tête» où il s'agit justement d'un homme qui doit traverser «la vallée de l'ombre de la mort», donc d'un homme éprouvé et affligé. Pour que vous connaissiez une telle joie dans votre épreuve, appelez donc les anciens, pour qu'ils prient pour vous et vous oignent d'huile au nom du Seigneur.

Reste encore un dernier point, le plus difficile qui soit soulevé ici : « Confessez donc vos péchés les uns aux autres, et priez les uns pour les autres, afin que vous soyez guéris ! » La maladie est un état qui nous permet de comprendre que notre vie est troublée, même bouleversée, parce qu'est rompu le lien qui nous unit à Dieu le Père. La maladie nous détruit, parce que nous ne sommes pas en règle avec Dieu. Ce qui ne veut pas dire que nous puissions faire remonter chaque maladie à un péché précis. Jésus l'a du reste défendu. Cependant pour quiconque connaît

la Bible, il est évident qu'il y a un rapport entre le péché et la mort. *Mais il est tout aussi évident que la maladie est pour nous l'occasion de reconnaître, de confesser devant les autres que nous ne sommes pas en règle avec Dieu. Cette confession est nécessaire. La bénédiction qui est attachée à toute maladie, à toute épreuve, c'est que le mur qui nous sépare de Dieu devienne plus mince. Nous nous souvenons de lui, et lui s'approche de nous, comme auparavant, dans les bons jours. Nous apprenons alors à dire : « Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi ! » mais aussi : « Je me lèverai et j'irai vers mon Père ! » En théorie nous reconnaissons volontiers que nous sommes pécheurs, mais en pratique nous aimons à nous faire passer pour des gens parfaits. La maladie et la souffrance font tomber ce masque, qui trompait les autres.*

Pour que devant Dieu nous apprenions qui nous sommes, et qu'il puisse à nouveau nous faire don de sa grâce, Dieu nous envoie des hommes, devant lesquels nous avons à confesser nos péchés. Au Psaume 32 David raconte cette expérience profonde : « Tant que je me suis tu, mes os se consumaient, je gémissais toute la journée. Je t'ai fait connaître mon péché, je n'ai pas caché mon iniquité; j'ai dit: j'avouerai mes transgressions à l'Éternel! Et tu as effacé la peine de mon péché. » Personne n'est absous sans une sincère confession. Il peut bien entendu arriver qu'un homme confie à Dieu seul les fautes qui l'accablent. Mais cette façon de faire risque toujours de se transformer en un simple soliloque, dans lequel nous ne rencontrons pas Dieu, et qui reste sans exaucement: «je sais que je suis un pécheur!» C'est pour quoi il est nécessaire de dominer notre orgueil et de confesser nos fautes à un frère, afin qu'il nous aide à déposer nos péchés aux pieds du Seigneur.

Une très grande promesse est attachée à une telle confession, qui nous permet de nous révéler, les uns aux autres, toute l'opposition qui existe en nous contre Dieu et contre sa volonté. Ainsi plusieurs de nos maladies, du corps ou de l'esprit ne nous quittent plus, parce que le péché que nous cachons et que nous ne voulons

pas reconnaître, nous ferme l'accès au Père. C'est pourquoi :
« Confessez donc vos péchés les uns aux autres. » Alors le salut de Dieu pourra parvenir jusqu'à vous. Il atteindra votre être tout entier, donc aussi votre corps. L'apôtre affirme catégoriquement : « Vos péchés seront pardonnés. » Ce n'est pas du tout que Dieu ne veuille pas nous pardonner, ou qu'il ne nous ait pas déjà pardonné depuis longtemps. Mais ce pardon doit nous pénétrer, et c'est à quoi notre confession doit nous amener. Nos péchés sont pardonnés! Même si nos souffrances devaient continuer, même si nos maladies ne cessaient pas, nous serions cependant fortifiés intérieurement par la parole du pardon, nous redeviendrions les enfants que le Père libère, et qui louent son nom, même si l'écharde reste dans notre chair.

L'Eglise catholique-romaine a fait de Ponction d'huile un sacrement, et, chose curieuse, le sacrement de la mort. Or il n'en est pas du tout question ici. Au contraire, il est question ici de guérison et de salut. C'est la raison pour laquelle nous devons, quant à nous, nous abstenir de faire de cette onction d'huile un signe arbitraire, que Dieu n'a pas voulu nous donner. Mais par contre nous devons nous souvenir que Jésus-Christ a institué lui-même deux signes : l'eau du baptême, d'une part, le pain et le vin de la sainte cène, d'autre part. Nous sommes tous malades, nous sommes tous éprouvés d'une manière ou d'une autre, acceptons donc humblement ces deux signes. Ils sont la véritable huile dont nous devons être oints. Acceptons cette onction et ne renonçons pas à y participer. Approchons-nous de la table du Seigneur, afin qu'après avoir reçu les signes du pain et du vin, nous ayons en nous cette glorieuse certitude que nous sommes les enfants du Père, les membres de son peuple. C'est la sainte cène qui fera de notre paroisse une communauté renouvelée, capable d'accomplir son service, en intercédant pour tous les malades, pour tous ceux qui souffrent, pour tous les mourants, ce service auquel l'apôtre nous engage avec tant d'insistance, et auquel de grandes promesses sont attachées.

v. 16-18. La prière fervente du juste a une grande efficacité. Elie était un homme de la même nature que nous, il pria avec instance pour qu'il ne plût point, et il ne tomba point de pluie sur la terre pendant trois ans et six mois. Puis il pria de nouveau et le ciel donna de la pluie, et la terre produisit son fruit.

Nous arrivons aux derniers versets de l'épître de Jacques, et il est très frappant que tout aboutisse à cet ordre unique de prier. Jacques a beaucoup parlé de la foi et de la vie dans la foi; mais tout cela aboutit à l'ordre qu'il nous donne de prier. Prier, voilà ce qui nous reste à faire de plus simple, de plus valable, de plus efficace. Vous voulez être chrétiens? Être chrétien signifie reconnaître et savoir que Jésus-Christ est là pour nous et avec nous. Mais cette certitude demeure vaine et inefficace, si elle ne nous conduit pas à prier.

Est-ce bien ce qui se passe ? Commencerions-nous nos journées, entrerions-nous dans la nuit sans invoquer le nom du Père?

Mais la question est différente. Il s'agit de savoir comment nous prions, car il s'agit pour nous de bien prier. « La prière du juste a une grande efficacité. » Jacques précise : la prière « fervente » du juste a une grande efficacité. La ferveur de la prière vient de celui auquel elle s'adresse, c'est-à-dire Dieu. Prier n'est rien d'autre que de compter sur une force, mais une force qui ne vient pas de nous mais de Dieu. Celui qui prie correctement a la certitude qu'il n'est pas seul, mais qu'un autre est là, Dieu, devant lequel il se tient. Tout dépend de l'exaucement de Dieu. Nous demandons et nous attendons la réponse de Dieu, son exaucement. Entre la demande et la réponse il y a la volonté de Dieu. Et sa volonté est justement de nous entendre et de nous

répondre. C'est pourquoi notre prière peut être fervente, si elle *ne l'est pas, elle est vaine. Ce n'est pas notre prière qui a en elle-même une efficace. Celui qui prie n'a pas le pouvoir de contraindre Dieu ou les hommes de faire telle ou telle chose; il ne peut que demander, et c'est à Dieu d'aider ou de ne pas aider. Prenons le cas par exemple de la prière du lépreux, qui est venu à la rencontre de Jésus, qui s'est jeté la face contre terre devant lui, et qui l'a supplié en disant : « Seigneur, si tu le veux, tu peux me rendre pur. » C'est Jésus-Christ qui rend fervente notre prière. Sans lui toutes nos prières restent des paroles vides et vaines.*

Nous l'oublions chaque fois que nous prions! Nous savons bien que notre prière doit être rendue fervente, mais nous nous croyons capables de lui donner nous-mêmes cette ferveur, par un effort de volonté par exemple, ou par l'impulsion de notre propre valeur spirituelle. Jacques nous montre une tout autre direction. Il ne nous parle pas de l'ardeur que nous mettons dans notre prière, il ne nous parle pas de ce que nous éprouvons, pensons ou voulons, quand nous prions. Ce n'est rien de tout cela qui rend notre prière fervente. Pour prier il faut du zèle et du recueillement, mais Jacques attire avant tout notre attention sur celui auquel s'adresse notre prière, Dieu. C'est sa volonté qui rendra notre prière fervente. Nous n'avons pas à en douter, nous devons nous fier à la volonté de Dieu, et non pas à nous-mêmes, à nos sentiments, ou à nos impressions personnelles. C'est alors que notre prière est correcte. C'est alors que Dieu rend fervente notre prière, bien qu'elle soit faible, terne, pauvre.

Jacques ne dit qu'une chose de celui qui prie, il doit être « juste ». « La prière du juste a une grande efficace. » Etre juste ne signifie pas autre chose qu'être à la bonne place. Or être à la bonne place c'est faire abstraction de soi en priant, c'est faire monter à Dieu une prière qui soit un humble soupir. Etre juste devant Dieu signifie reconnaître que nous sommes pécheurs, mais que Dieu est là qui pardonne notre péché et guérit nos blessures. En effet Jésus-Christ est notre frère, et par lui nous sommes devenus enfants de Dieu. Prier à partir de cette certitude, c'est prier comme un juste. Or la prière du juste a une *grande efficace.*

C'est ainsi que nous devons prier. Jacques nous donne alors l'exemple d'Elie, grand homme de prière de l'Ancien Testament. Nous ne devons surtout pas partir du principe que nous ne pouvons pas prier comme Elie a prié. Ne venons-nous pas de dire que la prière ne dépend pas de nous? Il n'en est pas de la prière comme des dons, l'un a certains dons,

L'autre en a d'autres; ainsi l'un a le don des mathématiques et l'autre n'y comprend rien. La prière n'est pas un art, ni un pouvoir dont l'un disposerait et pas l'autre, car tous les hommes sont appelés à la prière, aucun n'est laissé de côté. C'est pourquoi Jacques s'empresse de nous dire : « Elie était un homme de la même nature que nous. » Il est tourmenté comme nous, faible comme nous ; il a connu lui aussi diverses épreuves et diverses tribulations. Cependant, «il pria avec instance pour qu'il ne plût point. » Et Dieu ne laissa plus pleuvoir pendant trois ans et six mois. « Puis il pria de nouveau et le ciel donna de la pluie, et la terre produisit son fruit. » Cette confiance en Dieu le Père d'une part, et cet exaucement de Dieu le Père d'autre part, sont l'expression de la valeur et de la puissance de la prière.

Un autre point de la prière d'Elie doit encore retenir notre attention. Pour cela il faut avoir sous les yeux le récit de i. R. 17 et 18, qui nous dit qu'Elie a prié, chose étonnante, pour le jugement et l'épreuve de son peuple. Il demande, en priant, la disette et une mauvaise récolte; il prie pour que la famine et la mort tombent sur son peuple. La lecture de ce récit nous coupe le souffle. Pourrions-nous imaginer une telle prière dans notre Eglise, une prière contre la vie de notre peuple tout entier? La réponse à la prière d'Elie ne tarda pas, la sécheresse vint et les rayons du soleil brûlèrent tout le pays pendant trois ans et six mois. Nombreux devaient être ceux qui n'ont rien compris à la prière d'Elie, puisque nombreux étaient ceux qui suivaient Achab, et servaient les dieux étrangers qu'il avait introduits durant son règne. Ils ne pouvaient que murmurer et se plaindre

de la sécheresse et de la disette. Les savants de l'époque ont *essayé de découvrir les causes de cette sécheresse et de cette disette. Ils ont cherché des causes naturelles, et ils en ont bien sûr trouvé. Et le peuple les a crus. Cela s'est passé comme cela se passe de nos jours en pareil cas. Chacun explique à sa manière la cause des événements. Mais Dieu prend la parole et nous dit aujourd'hui, comme il l'a dit du temps d'Elie, qu'il n'y a qu'une cause aux souffrances des hommes, c'est le jugement qu'il porte sur eux. La disette d'alors comme les événements qui nous menacent aujourd'hui révèlent combien grande est la désobéissance humaine. Tous les hommes sont coupables, la punition de Dieu n'atteint donc pas des innocents. Voilà ce que nous apprend la prière d'Elie. Les justes, donc ceux qui sont à la bonne place, c'est-à-dire qui se tiennent devant le Seigneur Jésus-Christ, en sont persuadés, et reconnaissent dans les événements de la vie des hommes les jugements de Dieu qui nous menacent, l'ardeur de sa colère qui nous embrase. On peut lire dans l'Ecclésiaste cette remarque : « Pourquoi mangeriez-vous, et boiriez-vous, vous qui vous êtes éloignés de Dieu ? » Comment voulez-vous vivre, vivre en paix les uns avec les autres, si vous vous êtes éloignés de Dieu? Nous méritons tous le jugement de Dieu à cause de notre soumission aux dieux et aux maîtres étrangers. Tous nous nous sommes éloignés de Dieu, rien d'étonnant si maintenant la mort nous menace. Quel secours Mammon peut-il nous offrir? Tu es riche, mais à quoi donc te sert tout ton argent, disait déjà Elie? Tu ne peux rien acheter avec cet argent. Avec ton argent tu ne peux que mourir de faim ! Les puissances de ce monde non plus, ne nous sont d'aucun secours. Nous n'avons d'espérance qu'en un seul règne, le règne du Père céleste. Notre époque est aussi menacée que l'était l'époque d'Elie. Nous sommes acculés contre un mur, sans pouvoir aller plus loin.*

« Puis Elie pria de nouveau. » Au milieu de ce peuple éprouvé, Elie se lève ; le peuple est au bord de l'abîme, lui prie avec foi. Elie aussi souffre, il n'est pas autre que nous. Lui aussi est exposé à la famine et à la mort. Avec lui il y a 7000 hommes, qui n'ont

pas fléchi les genoux devant Baal, l'idole. Mais eux aussi participent à la souffrance générale. Tous y participent, les justes et les injustes, les pécheurs et ceux qui restent fidèles à Dieu. Mais pendant que les rayons du soleil brûlaient les terres de tout le pays, Elie et ses 7000 hommes élevèrent leurs cœurs et leurs voix vers Dieu. Leurs supplications et leurs cris montèrent jusqu'à Dieu, qui seul peut secourir. « Puis Elie pria de nouveau » — et que se passe-t-il? Dieu exauce le cri de cet homme faible et misérable, « et le ciel donna de la pluie, et la terre produisit son fruit. » Telle est une fois de plus la valeur et le pouvoir de la prière.

Cette prière d'Elie et de ses 7000 hommes est le fruit que Dieu fait mûrir, au milieu de l'ardeur de son jugement. La prière de ceux qui s'adressent à lui, voilà ce que Dieu veut, et qu'il trouve auprès d'Elie et ses compagnons. Mais il a fallu que des justes meurent. La Parole de Dieu qu'Elie annonce dans le pays est semblable à une épée qui n'épargne personne. Tous devaient mourir sous les coups de cette épée. Mais Dieu fit une distinction. Alors que les uns mouraient sous les coups de cette épée, les autres purent se ressaisir et se tourner vers leur Dieu, un dernier reste de foi et d'espérance en Dieu subsista ainsi, et ces hommes purent crier à lui. Eprouvés comme tous les autres, pressés comme eux de toutes parts, ils ont appris à chercher de l'air ailleurs et à respirer l'air frais et libre du règne de Dieu, qui a autorité sur toutes choses. Ils ont appris, là où il ne reste que la mort, à crier à celui qui sauve de la mort.

Cette distinction est encore visible aujourd'hui. Aujourd'hui aussi les uns ont à cœur de prier, alors que d'autres renoncent complètement à la foi et à la prière. Aujourd'hui encore on constate l'endurcissement de ceux qui sont insensibles, et qui restent inaccessibles dans leur égoïsme, mais aussi le réveil et l'humilité des autres, qui confessent tout à nouveau: «Je reconnais mes transgressions et mon péché est constamment devant moi, en sorte que tu seras juste dans ta sentence. » C'est un juste jugement qui nous condamne, et nous plonge dans la détresse, mais c'est là au plus profond de notre misère qu'éclate la grâce infinie du Père, qui nous attend, comme le père de l'enfant prodigue attendait son fils. C'est pourquoi nous devons nous laisser entraîner par cette exhortation à la prière. Prions, prions les uns pour les autres! Au onzième chapitre de l'épître aux Hébreux, on lit cette importante affirmation : « C'est par la foi que nous reconnaissons que le monde a été formé par la Parole de Dieu, en sorte que ce que l'on voit n'a pas été fait de choses visibles. » Le reconnaissons-nous aussi? Reconnaissons-nous qu'au-delà de l'ardeur visible du jugement qu'elle porte sur nous, la Parole de Dieu nous offre sa puissance et sa grâce? Dieu fait mourir, mais il

fait aussi vivre; il fait descendre aux enfers, mais il en fait aussi remonter. La paix, que Dieu a conclue avec nous en Jésus-Christ, subsiste malgré toutes les guerres qui peuvent éclater entre les hommes, et rien ne peut ébranler cette paix. Nous devons en être tout à fait certains, chaque jour à nouveau. Prions donc les uns pour les autres. Cette prière a une grande efficacité, parce que Dieu la rend fervente. « Puis Elie pria de nouveau ! » Au temps de la Réforme, nos pères ont connu, peu après la mort de Luther et de Calvin, des guerres terribles, et l'Eglise fut au bord de la catastrophe. C'est à ce moment précis que nos pères ont retrouvé toutes leurs forces et repris vie. Pensons par exemple aux cantiques de Paul Gerhardt et d'autres encore, qui ont su apprendre aux hommes à louer Dieu, malgré la dureté des temps, à louer Dieu d'une louange renouvelée. Nous devons nous aussi nous réveiller, et nous appliquer à comprendre Dieu tout à nouveau. Pour cela prions! Gardons la certitude que la prière du juste a une grande efficacité.

La prière d'Elie n'avait pas d'autre but que le réveil de son peuple; nous, nous prions trop uniquement pour obtenir un secours tout extérieur. Chez nous particulièrement, nous aimons bien nous passer de Dieu. Mais quand Jésus-Christ nous demande de dire en priant : « que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel », il ne nous enseigne en tout cas pas à nous passer du secours de Dieu. Il veut au contraire que le règne de Dieu croisse parmi nous. *Nous devons tenir bon dans le jugement, Dieu peut alors nous accorder sa miséricorde, et nous donner le salut, pour que nous n'en soyons pas privés. C'est ainsi que Dieu a exaucé la prière d'Elie, en faisant retomber de la pluie, pour que la terre produise son fruit.*

La prière d'Elie était aussi une prière d'intercession. Il n'a pas prié pour lui tout seul, il a prié pour le peuple tout entier. Nous prions trop uniquement pour nous-mêmes, pour notre propre salut. Dieu veut sauver tous les hommes, par nous c'est tous les hommes que son salut doit atteindre. C'est le rôle du peuple de Dieu, de l'Eglise, d'intercéder auprès de lui pour tout le monde, même pour les païens, même pour les sans-dieu. Ne nous étonnons pas que le salut tarde, tant que notre intercession fait défaut. Jésus ne nous a pas enseigné à dire « Mon Père », mais bien « NOTRE Père qui es aux cieux. »

Lorsque Elie pria, la pluie vint; l'ardeur du soleil disparut, et la terre produisit à nouveau son fruit. Tout cela n'est qu'un signe de cette grande fidélité de Dieu, de cette paix conclue avec son peuple, paix qui durera éternellement. Si nous voulons deman

der à Dieu d'établir la paix dans le monde, c'est cette paix-là, la paix de Dieu, que nous devons rechercher et demander. Si Dieu nous accorde cette paix, nous jouirons aussi de la paix extérieure. Nous n'avons pas le droit de nous désolidariser des peuples qui tombent sous le coup du jugement de Dieu. Prenant exemple sur les 7000 hommes du temps d'Elie, nous devons exposer notre vie aux dangers de ce monde, l'exposer à la mort, afin que Dieu nous donne la vie, et que nous puissions lui rendre grâces, avec tout le peuple, quand nous aurons été rachetés et délivrés. Prions donc ! Prions les uns pour les autres ! « La prière du juste a une grande efficace. »

v. IQ-20. *Mes frères, si quelqu'un parmi vous s'est égaré loin de la vérité, et qu'un autre l'y ramène, qu'il sache que celui qui ramènera un pécheur de la voie où il s'était égaré, sauvera son âme de la mort et couvrira une multitude de péchés.*

« Si quelqu'un parmi vous s'est égaré loin de la vérité ! »

Dans les versets qui précèdent, Jacques a parlé de la maladie. Il existe un adversaire infiniment plus redoutable que la maladie, c'est l'égarement, l'abandon de la vérité. C'est une chose très importante que de pouvoir aider un malade à se guérir, c'est encore incomparablement plus important et plus utile de pouvoir aider un seul homme à renoncer à son égarement, et à retrouver le chemin de la vérité.

Qu'est-ce que la vérité ? L'apôtre n'en donne pas de définition. Il part du principe qu'on sait dans l'Eglise ce qu'est la vérité. Se trompe-t-il, ne le savons-nous pas? Avons-nous oublié ce que Jésus a dit de lui-même : « Je suis la vérité » ? La vérité ce n'est donc pas ce que je tiens moi-même pour vrai. La vérité n'est pas une chose, c'est une personne, c'est LA PERSONNE de Jésus-Christ. Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce donc que la vérité, si Jésus-Christ est la vérité? Pour répondre nous emploierons les mots de l'apôtre : « La vérité de Jésus-Christ, c'est que la multitude de mes péchés est couverte », c'est que « mon âme est sauvée de la mort ».

Quelqu'un m'a raconté un jour un rêve qu'il avait fait. Cette personne avait rêvé qu'elle avait commis un meurtre. Lui, homme honnête et considéré, avait, dans son rêve, assassiné quelqu'un. Il s'était aussitôt rendu compte que si cela se savait, sa vie était anéantie. Quel que fût le bien qu'il ferait, ce seul acte révélait qui il était. Ce seul acte portait un jugement sur toute

sa vie. Et ce fut pour lui comme si la terre lui manquait sous les *pieds*. *Mais — toujours dans son rêve — une grande lumière luit tout à coup, il comprit qu'il y avait un pardon, non de la part des hommes, mais de la part de Dieu, un pardon, même pour les meurtriers. Il se rendit compte qu'il devait s'en tenir là, qu'il devait vivre de cette certitude que seule la grâce de Dieu nous sauve. C'est alors qu'il se réveilla. Ce rêve, c'est aussi la réalité. C'est ce qui se passe pour nous tous. Nous sommes tous des hommes honnêtes et considérés, mais il ne reste rien de notre honnêteté ni de notre importance quand Dieu les considère de son regard, auquel rien n'échappe. Devant Dieu nous ne sommes que de « pauvres pécheurs, nés dans le péché, enclins au mal, incapables d'aucun bien, et qui transgressons tous les jours les saints commandements de Dieu », comme le dit notre confession des péchés. Mais il est tout aussi vrai que ce même Dieu détourne son regard de notre péché, le rejette derrière lui, le couvre, pour lui éviter la punition qu'il mérite. C'est à ce geste de Dieu que nous devons notre salut, c'est grâce à lui que nous sommes encore en vie. Ce geste, c'est l'œuvre de Jésus-Christ, qu'il accomplit pour nous. A Gethsémané, à Golgotha, il nous a protégés en versant son sang, luttant seul contre le jugement éternel de Dieu. Il a payé là le prix qu'aucun de nous ne pouvait payer, tant il est élevé. C'est de cette vérité que nous vivons.*

Nous le savons tous, mais il ne suffit pas de savoir qu'il y a un pardon, que Jésus-Christ existe, il faut plus. Il faut non seulement le savoir, mais il faut encore le croire. Nous devons avoir la certitude du salut, la certitude du pardon, la certitude de la vie éternelle, afin de pouvoir dire : « J'ai l'assurance que ni la mort, ni la vie... ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, manifesté en Jésus-Christ, notre Seigneur. » J'ai l'assurance que son sang, sa mort et sa résurrection sont le fondement et la base de notre vie. Qu'il y ait un Dieu qui pardonne, un Luther et un Calvin l'ont su bien avant votre conversion. Mais pour que ce Dieu qui pardonne soit *votre* Dieu, pour que vous puissiez le « saisir » pour vous, de telle sorte que votre vie soit fondée en

lui, pour cela il faut alors que vous luttiez, que vous cherchiez, *comme on cherche et comme on creuse pour trouver un fondement qui soit solide. C'est à cela que Jacques faisait allusion, quand au premier chapitre de sa lettre il a dit qu'il ne suffisait pas d'écouter la Parole de Dieu, mais qu'il fallait encore la mettre en pratique. Il faut que cette certitude soit tellement gravée en nous, que nous ne puissions plus l'oublier. On ne vit pas d'une simple connaissance intellectuelle de la Parole de Dieu; une telle foi ne serait pas la vraie foi.*

Dans ces deux derniers versets de son épître, Jacques revient, une fois encore, sur ce même sujet, pour montrer, en guise de conclusion, quel est le chemin qui conduit à la certitude du salut. C'est vraiment un chemin remarquable. Et Jacques, une fois de plus, nous conduit par la main. Écoutons son conseil : « Celui qui ramènera un pécheur de la voie où il s'était égaré, sauvera son âme — et non pas seulement a une » âme — de la mort et couvrira une multitude de péchés. » La certitude du salut est

une grâce très grande qui nous est offerte. Vous pouvez avoir, vous aussi, cette certitude, dit Jacques qui nous montre comment toute épreuve, tout jugement et la mort qui menacent notre vie, perdent leur caractère effrayant, qui nous dit comment parvenir à la grâce. Il n'y a pas que Luther et Calvin qui y parviennent. Nous aussi, hommes du XX^e siècle, malgré nos épreuves, et bien que nous soyons sans grande importance, nous aussi nous pouvons devenir d'heureux enfants de la grâce de Dieu. Comment cela est-il possible? Devons-nous rentrer en nous-mêmes, nous creuser la tête? Devons-nous nous mettre à la lecture d'innombrables livres, consulter de nombreux pasteurs? Non, dit Jacques, c'est parfaitement inutile, car vous connaissez la vérité, vous savez que Jésus-Christ est là pour vous, vous savez que vous pouvez et que vous devez vivre par lui et pour lui; mais cette connaissance reste inefficace, car elle est beaucoup trop exclusivement intellectuelle. Il n'est pas nécessaire de vous dire ce qu'est la grâce, ni même qu'elle existe ; tout cela ne signifie pas grand-chose pour vous, vous n'en vivez pas, vous n'en tirez rien.

Vous en restez toujours au même point. Et maintenant regardez un peu autour de vous ! Il y a là autour de vous tant d'hommes, dont beaucoup ne savent pas ce que vous savez ; tant d'hommes qui ne connaissent ni la vérité, ni la grâce. Personne ne leur en a jamais parlé correctement. Ils ne l'ont jamais rencontrée. Ils ignorent même qu'ils ont besoin de la grâce, et que la grâce existe aussi pour eux. Ils passent à côté, ils vivent leur vie en s'appuyant sur leurs propres forces, en suivant les indications et les conseils des hommes. Ils pensent pouvoir s'en tirer tout seuls. Il va sans dire qu'ils ne prient pas, qu'ils ne lisent pas la Bible, qu'ils n'assistent pas au culte. Ils sont pourtant des nôtres. Ils sont baptisés comme nous, ce sont donc nos frères. Ils sont inquiets, même s'ils ne l'avouent pas, même s'ils se le cachent à eux-mêmes. Ils ne sont pas heureux, quelque chose n'est pas en règle dans leur vie. Les problèmes de notre temps les font souffrir ; ils sont déchirés à la pensée que notre monde va si mal. Ils prétendent peut-être qu'ils ne peuvent croire en aucun Dieu à cause des horreurs qui se passent dans notre monde. C'est ainsi qu'ils vivent sans but, sans salut. Jacques nous dit: allez vers ces hommes, dites-leur ce que vous savez; dites-leur la vérité. Apprenez-leur que Dieu vit, qu'il est plein de bonté, plein de miséricorde. Dites-leur qu'il est votre espérance et votre salut, même dans les temps difficiles que nous pouvons traverser. Dieu vit, nous sommes ses enfants, il est notre Père. C'est cela que vous devez leur dire. En proclamant cette vérité, elle vous apparaîtra à vous-mêmes sous un jour nouveau. Vous comprendrez vous-mêmes que la grâce de Dieu ne soutient pas seulement les autres, mais qu'elle vous soutient vous-mêmes. Vous aurez alors, avec les autres, l'assurance de votre salut. Vous saurez que vous êtes sauvés, que Jésus-Christ a payé le prix de ce salut, qu'il ne vous a pas abandonnés. Il arrivera alors, qu'en détournant les autres du chemin de l'erreur, vous serez sauvés vous-mêmes. Vous serez sauvés de la mort, vos péchés vous seront pardonnés. C'est le dernier conseil que l'apôtre nous donne. Il est possible que nous trouvions ce conseil remarquable. Mais Jacques n'aurait-il pas mieux fait de profiter de nous adresser encore, pour terminer, quelques paroles de consolation et d'encouragement ? En nous envoyant vers les autres, Jacques ne complique-t-il pas les choses? N'arriverions-nous pas plus rapidement à cette assurance du salut en lisant notre Bible, chacun pour soi, en participant au culte et à la sainte cène ? Il va sans dire que vous devez lire votre Bible, assister au culte et prendre part à la sainte cène. Il n'y a pas d'autres moyens de connaître la grâce, de recevoir la consolation de Dieu. Il est également indispensable que nous soyons consolés les tout premiers, si nous voulons pouvoir en consoler d'autres. Mais il

est tout aussi vrai que nous ne pouvons être consolés et demeurer dans cette consolation, que si nous portons à d'autres la consolation qui nous console, pour qu'eux aussi soient consolés. Nous ne devons en aucun cas garder pour nous-mêmes la consolation, la vérité et la grâce, comme on garde enfermé dans un coffre-fort un capital improductif. Parce qu'il en a été ainsi, parce que vous avez gardé pour vous la vérité de Dieu, elle n'a plus rien représenté pour vous, elle vous a laissés indifférents, incapables de tout. Votre foi ne vous permet plus d'entreprendre quoi que ce soit. Elle est devenue une foi morte. Il est évident qu'on ne peut pas thésauriser la vérité de Dieu, comme on thésaurise des billets de banque. Il en va de cette vérité divine comme de la monnaie franche, qui perd sa valeur quand elle ne circule pas.

Tel est le conseil que Jacques nous donne ici. Si notre foi est insignifiante, si nous n'avons aucune assurance de notre salut, si nous sommes incapables de prier correctement, si la Bible ne nous dit plus rien, nous devons nous poser la question de savoir si cela ne vient pas du fait que tout ce que nous avons reçu de Dieu, nous l'avons gardé pour nous? Et nous constatons que tout ce que nous avons gardé pour nous, sans en faire profiter les autres, est maintenant pourri.

Pour saisir toute l'importance de ce conseil, il faut encore ajouter une dernière chose. Nous avons certainement tous essayé, une fois ou l'autre, de transmettre la vérité et la consolation qui

nous ont été donnés. Nous avons tous présente à la mémoire *une occasion où nous avons voulu encourager et consoler quel qu'un, lui montrer la vérité de Dieu. Mais nous avons fait alors l'expérience que nous n'y parvenions pas. L'autre était là, en face de nous, avec sa souffrance, avec sa maladie, avec ses péchés, et tout cela était si lourd, si sombre, si confus, que tous nos encouragements, que toute notre consolation n'y pouvaient rien. La détresse qui était là en face de nous était beaucoup trop grande. Nous étions incapables de l'atteindre. Plus nous parlions, plus l'autre s'enfermait et s'aigrissait. Il répétait sans cesse que tout cela n'était pas pour lui. A la misère de l'autre s'ajoutait encore notre misère. Et nous étions perplexes et abandonnés en face d'un homme lui-même perplexe et abandonné. Et pourtant nous étions ainsi dans une bonne situation. Car nous avons alors découvert, l'un et l'autre, que nous avions besoin de secours, mais non pas d'un secours qui viendrait de nous, que pourrait nous proposer n'importe quelle sagesse, ou qui jaillirait de n'im porte quelle discussion spirituelle, mais bien du secours qui vient d'en haut, du seul secours de Dieu. A mesure que nous nous en rendions compte, la Bible nous disait quelque chose, nous comprenions enfin ce que disent les témoins de la vérité. Leurs paroles nous atteignaient de nouveau, qui nous révélaiient celui qui seul est descendu pour nous dans les ténèbres du péché et de la mort, pour y a couvrir à jamais une multitude de péchés ». Comme une lumière éclate dans la nuit, ainsi nous fut révélée toute la puissance de la grâce de Jésus-Christ.*

Tel est le but que Jacques poursuit en nous donnant ce conseil. La détresse de l'autre doit devenir notre propre détresse. Alors nous pouvons ensemble nous en décharger sur lui, Jésus, qui a porté toute notre misère, qui s'est chargé de tout notre péché. Chaque fois que nous parlons à notre prochain du salut et de la grâce, nous nous exposons au jugement, nous dévoilons qui nous sommes. C'est ainsi que nous avons été pesés, et trouvés trop légers! Mais Dieu supprime notre insuffisance et notre faute, il n'en tient rigueur ni à notre prochain, ni à nous-mêmes. Il nous accorde au contraire aux uns et aux autres sa grâce et sa *miséricorde. Ainsi nous nous venons en aide à nous-mêmes en aidant les autres. C'est ainsi qu'en prenant au sérieux la parole de la vérité, on sauve sa propre âme. Il est arrivé qu'on me demande à moi, pasteur, combien j'avais déjà sauvé d'âmes? C'est une question bien délicate ! Relisons ces mots du Psaume 49 : « Ils ne peuvent se racheter l'un l'autre, ni donner le prix du rachat. Le rachat de leur âme est cher, il n'aura jamais lieu. Mais Dieu sauvera mon âme du séjour des morts, car il me prendra sous sa protection. » Ce qui est impossible aux hommes est*

possible à Dieu, tel est l'enseignement que Jacques nous donne ici. Ce que nous pouvons et devons faire, c'est saisir la promesse de Dieu, et non seulement pour nous-mêmes, mais aussi pour les autres. Si, nous plaçant bien au-dessus de lui, nous cherchons à hisser notre frère de la profondeur de sa misère jusqu'à notre « perfection », nous ne lui sommes d'aucune aide. C'est Dieu seul qui peut nous plonger dans la détresse et nous en faire ressortir. Il est par ailleurs certain que personne n'accepterait de se laisser sauver par un autre homme. Il y a en nous une sainte fierté, une sainte liberté qui veut que nous reconnaissons à Dieu seul le pouvoir de sauver, le pouvoir de nous délivrer de nos péchés. Seule la Parole de Dieu lie et délie. L'erreur de la confession catholique-romaine est de laisser à un homme, le prêtre, le pouvoir de dire : « Je t'absous ! » ce qui veut dire : je te pardonne ! Or ce qui est important dans la confession évangélique, c'est que le pasteur et le fidèle se tiennent ensemble sous le regard de Dieu, et s'attendent ensemble au pardon qui vient d'en haut. Il doit être bien clairement établi que Dieu seul a le pouvoir de sauver, que seul il peut donner librement sa grâce, que seul il est le Seigneur.

Nous devons le dire, le proclamer, l'annoncer aux autres. Car nous ne sommes pas les seuls que Dieu veut sauver. Nous n'avons pas le droit de garder pour nous seuls sa grâce. L'égoïsme fait échec à notre foi. L'intention de Dieu n'est pas de ne sauver que quelques âmes de ce monde méchant. Dieu a en tout lieu un peuple nombreux, et ce peuple, il l'appelle et le rassemble.

Il est possible aux hommes, malgré les temps que nous vivons, d'entendre l'appel de Dieu, de sortir de leur sommeil, de participer à l'œuvre à laquelle Dieu nous appelle. C'est en participant à cette œuvre qu'ils seront sauvés. C'est le seul chemin qui conduit au salut. Nous nous sommes beaucoup trop laissés prendre dans la grande étreinte du péché, qui nous menace tous. Nous nous sommes beaucoup trop laissés encercler par la mort, à laquelle personne n'échappe. Tout ce qu'on peut reprocher au monde, tout ce qui se passe de faux, qu'il s'agisse de découragement ou d'obstination, d'égoïsme, de méchanceté ou d'avarice, nous y avons aussi notre part de responsabilité et de complicité. Mais c'est à ce monde asservi et abattu que Dieu promet toute sa grâce, lui révèle toute sa miséricorde. Ce sont des hommes découragés et révoltés, insensés et perdus, comme nous le sommes, que Dieu sauve. Nous qui sommes l'Eglise, nous devons le savoir et l'accepter. Nous le savons effectivement déjà, nous l'avons déjà accepté, puisque nous sommes baptisés au nom de Jésus-Christ, le Sauveur. Nous connaissons sa Parole. Et il doit nous être impossible de la garder pour nous.

Nous avons le devoir de la transmettre aux autres. Car c'est un fait certain que Jésus-Christ est aussi le Sauveur de tous les autres.

Lui, notre Sauveur «veut que tous les hommes soient sauvés, et parviennent à la connaissance de la vérité ». C'est ainsi que le règne de Dieu s'avance et croît parmi nous, même aujourd'hui.

Il n'est pas nécessaire d'imaginer des choses extraordinaires. Il ne nous est pas demandé de bouleverser tous les peuples, ni toutes les églises. Mais, « si quelqu'un parmi vous s'est égaré loin de la vérité... » alors nous devons nous préoccuper de lui, pour lui nous devons nous exposer, pour lui nous devons nous battre, quel qu'il soit. Ce prochain, qui s'est égaré loin de la vérité, qui ne comprend pas son Dieu, il ignore que lui aussi a besoin de Jésus-Christ, qu'il lui est plus indispensable que son pain quotidien, que c'est pour lui aussi qu'il est mort et ressuscité. Il est possible que ce prochain nous donne beaucoup à faire,

que notre tâche soit rendue ardue à cause de son incompréhension, *de son opposition, de son refus, de son entêtement. Mais c'est pourtant en lui que nous pouvons reconnaître combien nous sommes nous aussi entêtés, et obtus, et combien la miséricorde de Dieu nous est indispensable. Alors nous ne pourrons plus l'abandonner, ce prochain, nous resterons à ses côtés pour croire et pour prier pour lui. C'est ainsi que se constitue une communauté, la communauté de ceux que Dieu a reçus par pure grâce, sans qu'ils l'aient mérité, une communauté d'hommes jadis affligés et maintenant consolés, consolés parce qu'ils font part de leur consolation à tous ceux qui sont affligés, à ceux qui doutent et s'égarent.*

Là où cette communauté existe, si nous y avons notre place, nous n'avons plus rien à craindre, nous pouvons aller de l'avant, ayant l'assurance que la grâce de Dieu a tout pouvoir sur le monde entier. Jésus est vainqueur, il le reste éternellement, tel est le message essentiel de l'épître de Jacques.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
Chapitre premier	9
V- 1-4	9
V. 5-8	19
v. 9-12	29
V. 13-18	39
v. 19-21	48
v. 22-25	57
v. 26-27	66
Chapitre 2	77
v. 1-13	77
v. 14-26	86
Chapitre 3	97
v. 1-12	97
v. 13-18	108
Chapitre 4	117
v. 1-12	117
v. 13-17	126
Chapitre 5	*35
v. 1-6	135
v. 7-8	*43
v. 9-13	15°
v. 14-15	*58
V. 16-18	168
v. 19-20	17S

DANS LA MÊME COLLECTION:

G. **DELUZ, *La sagesse de Dieu.*** Explication de la première Epître de Paul aux Corinthiens relié 13 fr., broché 9 fr. 50
Pour guider la méditation personnelle et la préparation d'études bibliques, un commentaire en un langage simple et moderne de la pensée de l'apôtre sur les problèmes pratiques et toujours actuels qui font l'objet de cette épître.

G. DELUZ, **La justice de Dieu.** Explication de l'Épître aux Romains

5 fr- 50

L'Épître aux Romains est l'un des livres de la Bible qui a le plus profondément nourri et déterminé la pensée chrétienne ; l'un aussi des plus difficiles à comprendre. Un commentaire profondément pensé quant à la doctrine mais exposé clairement et simplement en éclaircissant la lecture tandis qu'un questionnaire à la fin de chaque chapitre facilite l'étude en équipe.

H. GOLLWITZER, **La joie de Dieu.** Commentaire de l'Évangile de Luc
relié 15 fr. 80, broché 12 fr. 80

Dû à la plume d'un des meilleurs théologiens allemands de notre temps, et dépouillé volontairement de tout appareil d'érudition, ce commentaire est à la portée de tous. Il fait ressortir le sens et l'originalité de l'Évangile de Luc pour lequel a la joie de Dieu », c'est le pécheur qui accepte d'être sauvé.

J.-S. JAVET, **Dieu nous parla.** Explication de l'Épître aux Hébreux. 5 fr.

Après une introduction historique et descriptive, le texte biblique donné ici dans une traduction originale du grec est serré de très près dans ce commentaire écrit pour ouvrir au lecteur l'accès de l'Épître aux Hébreux, cette « parole d'exhortation », et lui en dévoiler les richesses.

Les prix indiqués ci-dessus sont en francs suisses

ÉDITIONS DELACHAUX & NIESTLÉ
POUR LES ÉTUDES BIBLIQUES:

W. LUTHI, **La Parole faite chair.** Méditations sur l'Évangile de Jean

6 fr.

Avec un sens aigu de la réalité concrète, cette suite de prédications sur le 4^e Évangile apporte le résultat d'une méditation prolongée du texte biblique et intègre le message de la Bible dans les petits comme dans les grands événements de notre vie journalière.

R. DE PURY, **Pierres vivantes** relié 6 fr. 75, broché 3 fr. 75

Un commentaire de la première Épître de Pierre rédigé par un

pasteur prisonnier, un mot à mot biblique, une explication proche et serrée du texte, pour le culte personnel ou familial.

W. VISCHER, *L'Ancien Testament, témoin du Christ.*

I. *La Loi (le Pentateuque) 6 fr. 50*

II *Les premiers Prophètes (Josué, Juges, I et II Rois) 8 fr. 50*

Renouant avec la grande tradition des Pères de l'Eglise et des Réformateurs, l'auteur recherche dans l'Ancien Testament l'annonce, la préparation et l'explication sous forme d'« ombres » de l'enseignement du Nouveau Testament et de la venue du Messie.

B. BALSCHERT, *UAlliance de grâce.* Introduction aux livres de l'Ancien Testament 6 fr. 75

Le témoignage de l'Ancienne Alliance.

E. HOSKYNYS et F. N. DAVEY, *Uénigme du Nouveau Testament.* Introduction aux livres du Nouveau Testament 5 fr. 75

M. HUNTER, *Un Seigneur, une Eglise, un Salut.* L'unité du Nouveau Testament 4 fr.

*Achévé d'imprimer
le 20 mars 1959
sur les presses de l'imprimerie
Delachaux & Niestlé S. A.
Neuchâtel (Suisse)*

Du mente auteur:

Doctrine de la cure d'âme br. 14 fr.,

rel. 17 fr. 50

Dans la meme collection:

S. DE DIÉTRICH, Le dessein de Dieu

5 fr. 50

W. VISCHER, La Loi ou les cinq livres de Moïse 6 fr. 50

W. VISCHER, Les premiers prophètes

8 fr. 50

A. AESCHIMANN, Le prophète Jérémie

br. 9 fr. 50, rel. 12 fr. 50

H. GOLLWITZER, La joie de Dieu. Commentaire de l'Évangile de Luc

br. 12 fr. 80, rel. 15 fr. 80

W. LÜTHI, La Parole faite chair. Méditations sur l'Évangile de Jean 6 fr.

G. DELUZ, La justice de Dieu. Explication de l'Épître aux Romains

5 fr. 50

G. DELUZ, La sagesse de Dieu. Explication de la première Épître aux Corinthiens br. 9 fr. 50, rel. 13 fr.

ÉDITIONS DELACHAUX & NIESTLÉ